

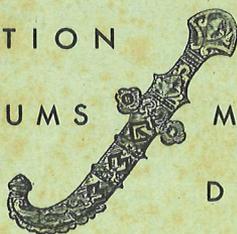
23^{me} ANNÉE - N° 74 - PÉRIODIQUE

JUILLET 1979

BULLETIN DE LIAISON DE

LA KOUUMIA

ASSOCIATION DES ANCIENS
DES GOUMS MAROCAINS
ET DES A. I.
EN FRANCE



Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - J.O. du 1^{er} mars 1958

20, rue Eugène-Flachat - 75017 PARIS — Tél. : 764.05.81

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-72 — Routage 206

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (†), Léonard GARRY (†), Pierre DURAND. (†)

PRESIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME

Généraux GAUTIER (†) (4° G.T.M.), LEBLANC (1^{er} G.T.M.),
BOYER de LATOUR (†) (2° G.T.M.), MASSIET du BIEST (†) (3° G.T.M.),
PARLANGÉ (†) (4° G.T.M.), de SAINT BON (3° G.T.M.),
TURNIER (2° G.T.M.), SORE (†) (G.T.M.-E.O.),
Colonel FLYE-SAINTE-MARIE (†), Colonel LUCASSEAU.

VICES-PRESIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (†), Georges CROCHARD (†), Général MELLIER (†).

SECRETAIRES GENERAUX D'HONNEUR :

Jacques OXENAAR (†), Colonel Gérôme de GANAY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) Membres :

MM. le général André FEAUGAS, Guy BOULA de MAREUIL, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Gérôme de GANAY, Georges GAUTIER, Yves HUCHARD, Paul LUCASSEAU, André MARDINI, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, M^e Pierre REVEILLAUD, Clément TROUILLARD, Jacques WINTER.

BUREAU

Président :	Général André FEAUGAS
Vice-président :	André MARDINI
Secrétaire général :	Colonel Guy de MAREUIL
Secrétaire général adjoint :	Colonel Georges GAUTIER
Conseiller administratif :	M. HUCHARD
Trésorier :	Henry MULLER

SECTIONS

b) Membres de droit :

Messieurs les présidents des sections de :

Alsace - Moselle - F.F.A. :	Roger DUMONT
Marseille :	Commandant FILHOL
Nice (Côte-d'Azur) :	Général MARCHAL
Ouest :	Colonel GUIGNOT
Paris :	Capitaine Léon MERCHEZ
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT
Sud-Ouest :	Colonel JENNY
Vosges :	M. Georges FEUILLARD

Association des Descendants de la Koumia :

Commandant Georges BOYER de LATOUR.

Commission financière :

André NOEL, Madame BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau :

Colonels BERTIAUX, JEAN-BAPTISTE, commandant PASQUIER.

Entr'aide : Madame BRAULT-CHANOINE.

Porte-fanion : Jacques WINTER.

Porte-fanion suppléant : Georges CUBISOL.

Secrétariat : 20, Rue E.-Flachat, 75017 PARIS - Tél. 764.05.81

C.C.P. Paris 8813-50 V.

Cotisation annuelle : 50 F (dont service du bulletin : 40 F).

Pour les membres à vie et les « Amis des Goums », le montant de l'abonnement au service du bulletin est fixé à 40 F.

Pour tout changement d'adresse envoyer 1 F en timbres-poste.

Permanence : Mardi et vendredi, de 15 à 18 heures.

Réunion amicale mensuelle : Le troisième mardi de chaque mois, de 18 à 20 h., au Club « RHIN ET DANUBE », 20, rue Eugène Flachat, PARIS, 17^e, Métro Pereire - Maréchal Juin.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de La Koumia, 20, rue Eugène Flachat, 75017 PARIS.

Prière de ne traiter qu'une question par correspondance. (Les correspondances différentes pouvant, naturellement, être insérées dans une seule et même enveloppe).

SOMMAIRE

LE MOT DU PRÉSIDENT		4
IN MÉMORIAM		
— Le colonel André BOURDELLES		8
— Le colonel Yves JOUIN		10
— Le commandant André BUAT-MÉNARD		11
— Le commandant Désiré THÉBAULT		12
— L'adjudant-chef René LEBAS		13
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE		
— Quelques impressions des journées des 16 et 17 juin		14
— Procès verbal de l'A.G., rapport moral		16
— Rapport financier		20
— Fonctionnement du Musée		22
— Fondation Koumia-Montsoreau		24
— Résolutions adoptées aux A.G.		27
— Association des Descendants		28
— Présents et excusés		29
ARTICLES DIVERS		
— Le piano du Timguilchti (suite)	G. RATEL	31
— Récits marocains	Colonel BEL MADANI	35
— Souvenirs du capitaine Ben Kaddour REFFAS (suite)		38
— Les harkis dans le Nord (extrait de presse)	P. DELCOURT	41
— La mort de Michel VIEUCHANGE	P. LUCASSEAU	44
— Randonnée dans le Ht-Atlas Central (extrait de TAM)		49
— La mort d'un gommier	Yves SALKIN	51
— Le coin des poètes	Jean SAULAY	53
BIBLIOGRAPHIE		
— Mourir pour Cao-Bang	Marc DEM	55
— Lyautey l'Africain	BENOIST-MÉCHIN	57
— La guerre du Vietnam	André TEULIÈRES	58
— Moha le sage, Moha le fou	Tahar ben Jelloun	59
— Histoire du soldat	A. SANGUINETTI	60
VIE DES SECTIONS		
— Sud-Ouest		62
— Alsace, Lorraine, F.F.A.		64
— Marseille		64
— Nice - Côte d'Azur		66
MONTSOUREAU		
— Dons pour le Musée		72
CARNET DES GOUMS ET DES A.I.		73
NOUVELLES DES UNS ET DES AUTRES		74
RENSEIGNEMENTS ADMINISTRATIFS		75
LOIS ET DÉCRETS		77

Le Mot du Président

Allocution prononcée à l'Abbaye de Fontevraud

le 17 juin 1979

à l'issue du déjeuner de clôture de l'A.G.

Messieurs les Présidents d'honneur,

Mesdames, Mesdemoiselles, mes chers amis,

Au terme de ces journées du souvenir et de l'amitié renouée, je crois être l'interprète de tous les participants en remerciant

- tout d'abord Monsieur le Préfet de Maine et Loire pour l'aide précieuse qu'il a apportée au colonel LUCASSEAU dans la création de la fondation Koumia-Montsoreau avec le soutien du Conseil général de ce département dont je suis heureux de saluer ici les représentants ;
- je remercie également et bien vivement le général DELAUNAY commandant l'école de Saumur - qui n'a pu être des nôtres aujourd'hui en raison d'un emploi du temps professionnel et familial particulièrement chargé - de l'aide efficace qu'une fois encore il nous a généreusement accordée dans l'organisation de cette assemblée générale. Je lui souhaite « bon vent » dans sa future affectation et lui demande, comme dernier service à rendre à la Koumia, de ne pas nous oublier lorsque dans quelques jours il passera ses consignes à son successeur ;
- je remercie enfin et très chaleureusement le colonel DORANGE qui, malgré quelques soucis personnels, a une nouvelle fois accepté d'être le maître d'œuvre de notre réunion. Je le félicite au nom de tous pour la façon dont il a su assurer « le changement dans la continuité » et faire que toutes nos festivités se soient déroulées dans l'ordre, la bonne humeur et la camaraderie de nos jeunes années retrouvées. A ces remerciements j'associe, bien sûr, Mme DORANGE qui, avec son habituelle discrétion, a apporté une aide efficace et quotidienne à son mari, le commandant PASQUIER et tous ceux qui se sont dévoués pour la réussite de ces journées, ainsi que nos amis le colonel et Mme BAUGÉ dont nous sommes aujourd'hui les hôtes dans cette magnifique abbaye qu'ils ressuscitent tous deux un peu plus chaque jour.

Et puisque j'ai évoqué l'action de Mme DORANGE qu'il me soit permis de profiter de cette occasion pour adresser les remerciements de la Koumia à Mme LUCASSEAU

Hier en assemblée générale nous avons exprimé à notre ancien président notre profonde reconnaissance pour les services tout particulièrement éminents qu'il a rendus à notre association, je pense que nous nous devons aujourd'hui d'y associer son épouse dont on ne peut compter les heures

de secrétariat et, pis encore, de dactylographie à titre bénévole au bénéfice de la Koumia, sous la coupe d'un patron dont nous connaissons les exigences.. En reconnaissance des services rendus nous avons décidé de remettre à Mme LUCASSEAU la Koumia de vermeil.

N'ayant ni l'éloquence empreinte d'humour du général TURNIER, ni la verve du colonel LUCASSEAU, je m'abstiendrai d'évoquer devant vous les gloires du passé, les vicissitudes du présent, ni les inquiétudes de l'avenir.

Mais en un temps où la morosité paraît être le lot de nombre de nos concitoyens, je voudrais en quelques mots, par le récit d'anecdotes vécues, rendre aux anciens l'optimisme de leur jeunesse et mieux faire comprendre à nos « jeunes » la valeur de ce que nous leur demandons de préserver à jamais de l'oubli auquel mène inexorablement l'indifférence, comme le chante si bien Gilbert BECAUD.

Reprenant une expression d'un de nos hommes politiques les plus en vue je voudrais :

- rendre aux anciens, dont je suis, leur souffle,
- donner aux jeunes une raison à leur espérance.

Nous venons, mon épouse et moi, de passer un mois au Maroc et, si vous le permettez, je vais essayer de vous faire partager la confirmation que nous en avons retirée :

- I. - de la reconnaissance que les Marocains nous manifestent,
- II. - de la continuité avec laquelle ils s'efforcent de poursuivre notre action dans la plupart des domaines ;
- III. - de la confiance qu'ils nous témoignent enfin.

I. - Cette reconnaissance j'en avais déjà pris conscience quand, en 1962, fraîchement débarqué à TEHERAN comme attaché des Forces armées près notre ambassade, et prenant contact pour la première fois avec l'ambassadeur du Maroc au cours d'un quelconque cocktail diplomatique, celui-ci originaire du Maroc Espagnol, marié à une Marrakchia, apprenant que je venais de servir près de 20 ans aux A.I. et aux goums, déclara devant ses collègues ambassadeurs étrangers (en anglais pour être compris de tous) : que son souverain devait tout ce qu'il y avait de bien au Maroc aux officiers des A.I. et des goums, élèves du Maréchal LYAUTEY et ses fidèles continuateurs, ajoutant qu'il regrettait seulement que leur action ne se soit pas étendue à tout son pays ». Puis devant cet éminent aréopage, quelque peu surpris d'un tel hommage public rendu à l'œuvre française, l'ambassadeur ajouta « que les portes de son ambassade me seraient toujours ouvertes et que je devrais m'y considérer chez moi autant qu'à l'ambassade de France ».

Quelques années plus tard, en 1972, conduisant au Maroc une délégation d'agents d'assurances et flânant avec eux dans les souks de Marrakech, j'y fus interpellé par un commerçant qui, m'entendant lui répondre en berbère, refusa malgré mes véhémentes affirmations de me considérer comme un touriste ordinaire, me demandant si je n'avais pas été « aux bureaux arabes ». Sur ma réponse affirmative il nous invita tous aussitôt à prendre le thé dans son arrière boutique.

Au mois d'avril dernier tant à Marrakech qu'à Rabat, Meknès et même Fès, il nous a été donné de constater que le fait d'avoir appartenu aux A.I. ou aux goums nous ouvrait toutes les portes, j'allais dire tous les cœurs, dans une familiarité affectueuse.

Et que dire du ministre de l'Intérieur qui, sachant que je rendais visite à son collègue ministre de la Santé, originaire d'Ain Leuh, qui a terminé ses études de médecine à Bordeaux et avec lequel je suis toujours resté en excellentes relations, demanda à me rencontrer. Notre entretien dura plus d'une heure et lorsque je pris congé du ministre celui-ci me déclara : « officier des A.I., vous êtes de ceux qui ont fait notre Maroc, vous le connaissez bien et vous nous connaissez bien. Voyez le plus de gens et de choses possibles, vous êtes ici chez vous. Puis-je vous demander un service ? et, comme j'acquiesçais

dans la mesure de mes moyens, il ajouta : « avant de repartir pour la France venez me revoir pour me dire tout ce qui, à votre avis, ne va pas ». Je crus devoir le mettre en garde contre le risque qu'il prenait, compte tenu de l'habitude que j'ai de répondre sans détours ni périphrases aux questions qui me sont posées. Il accepta le risque et, fin avril, je lui remis une fiche de quelques pages dans laquelle j'exprimais clairement mes points de vue.

Le ministre les Affaires administratives me demanda le même « service » et je ne crus pas devoir le lui refuser.

II. - La continuité de notre action je l'ai constatée tant sur un plan général que sur des plans particuliers.

La politique des barrages a été non seulement poursuivie mais fortement accélérée, comme me l'a longuement expliqué notre ami FOUGEROLLES toujours directeur de l'office de l'Electricité marocain (jusqu'au 31 décembre prochain).

L'effort de reboisement et d'entretien de la forêt a été poursuivi.

Quelques tentatives d'amélioration de la race bovine par croisement avec des normandes ont également été faites en particulier dans le Rharb.

Le tourisme ne cesse de se développer et le réseau routier quelque peu allongé (Dadès - région Timhadit...) demeure en très bon état d'entretien malgré quelques défauts de signalisation.

Enfin, quelle n'a pas été ma surprise quand, m'arrêtant à Ain Leuh, le caïd m'a présenté le « dossier de mise en valeur de l'annexe » que j'y avais laissé en 1950... Il tint à me montrer, à partir de ce document, les réalisations effectuées et celles restant à faire, me posant même des questions embarrassantes sur les raisons qui m'avaient amené à envisager tel ou tel projet il y a de cela plus de trente ans !!!

Cette continuité se trouve également jusque dans l'expression au plus haut niveau.

Tout naturellement le ministre de la Santé me proposa, pour savoir comment il envisageait de résoudre les problèmes de son ressort, de prendre connaissance d'un document destiné à éclairer le gouvernement sur ses intentions. J'acceptai non sans éprouver quelque angoisse intérieure à l'idée d'avoir à passer une nuit blanche, penché sur 5 ou 6 feuillets d'un texte rédigé en arabe. Mais, Dieu soit loué, quelle ne fut pas ma surprise de constater en ouvrant le dossier que ce document était entièrement rédigé en français. Voulant en savoir davantage sur l'emploi de notre langue j'appris deux jours plus tard que les délibérations du Conseil des ministres se déroulaient également en français. N'est-ce pas S.M. Moulay Hassan qui a d'ailleurs précisé il y a quelques mois dans un discours public que, si l'arabe devait être la langue de la culture pour tous les Marocains, ceux-ci se devaient de pratiquer correctement le français qui constituait pour eux la langue de l'ouverture ?

III. - La confiance enfin que nous témoignent les Marocains de tous âges et de tous les milieux sociaux s'exprime par des gestes touchants même s'ils sont des plus simples.

Cela va de ces hauts fonctionnaires me demandant comme un service de leur faire part de mes observations parce que, venant d'un ancien officier des A.I., elles leur paraissent valables, jusqu'à ces braves paysans d'une kasba du Dadès, près de Boumaln, me confiant « comme lorsque tu étais lieutenant aux A.I. avec nous » leur courrier à emporter jusqu'à la poste de Ouarzazat.

Ce fut ce bijoutier des environs de Tinerhir, nous confiant à la tombée de la nuit des bijoux en argent massif que mon épouse voulait, avant de les acheter,

examiner à une lumière plus vive que celle de la modeste lampe à huile du boutiquier, nous disant : « tu étais ici aux A.I. en 1939 tu es donc des nôtres, emporte ces bijoux ce soir à l'hôtel, ta femme les verra à l'électricité puis, demain matin au jour, s'ils lui plaisent elle les garde et tu me portes l'argent, sinon tu me rapportes les bijoux ».

Cette confiance se manifeste surtout dans le nombre croissant de Français demandés comme conseillers techniques aux échelons les plus élevés.

C'est un médecin général français qui est le conseiller technique du ministre de la Santé, c'est à un médecin-colonel français que vient d'être confiée la direction du nouvel hôpital de Marrakech, c'est le docteur SECRET, rencontré à FES à la sortie de la messe des Rameaux, me précisant qu'il venait d'être rappelé par le gouvernement marocain pour prendre la direction du bureau d'hygiène de la ville, c'est encore le docteur LALU, que beaucoup d'entre nous ont connu, qui rejoindra RABAT en octobre comme conseiller en médecine nucléaire.

D'autres hauts fonctionnaires de la jeune génération ont commencé de s'entourer de conseillers français car, comme me disait l'un d'eux : « vous, anciens du Maroc, vous connaissez tous nos défauts mais vous connaissez aussi nos qualités ».

Pour synthétiser, à la manière d'un rapide croquis, je dirai que les Marocains qui, en 1956 parlant de nous, déclaraient comme les jeunes de 18 ans : « papa ne dit que des bêtises » ont maintenant atteint la trentaine, ce qui les amène à dire de nous : « avant de prendre telle décision il vaudrait sans doute mieux demander l'avis de papa ».

N'y a-t-il pas là, Mesdames, mes chers amis, de quoi nous reconforter et conforter nos jeunes dans le choix qu'ils ont fait de sauvegarder l'œuvre de leurs anciens ? Choix que concrétise leur présence ce jour à nos côtés.

Pour conclure je me permettrai de reprendre un passage d'une critique littéraire de notre ami SAULAY parue dans le dernier bulletin.

Il rappelait une phrase du général SPILLMAN : « le bon grain que le Maréchal LYAUTEY avait semé paraît aujourd'hui bien desséché. Mais, n'en doutons pas, il donnera un jour des moissons nouvelles comme ces graines trouvées dans les tombes des pharaons et qui revivent après des siècles et des siècles ».

Je crois, moi, pouvoir vous affirmer qu'il aura suffi de moins d'un quart de siècle pour que cette moisson resurgisse et que grâce à votre action passée se concrétise dès aujourd'hui le vœu le plus cher du Maréchal LYAUTEY « je veux vous faire aimer de ce peuple ».

Nous pouvons être fiers de la réussite de la France au Maroc, n'hésitons pas à la faire connaître des autres, autour de nous, à en perpétuer et, pourquoi pas, à en accroître les heureux effets pour nos deux peuples. C'est bien là ce me semble une des tâches des membres de la Koumia et de leurs descendants, garants de la pérennité de l'amitié franco-marocaine.

Il nous faut réconcilier les Français avec le présent pour qu'ils se concilient le futur. Il nous faut ensemble préparer l'avenir de notre passé.

Certain qu'aucun de vous ne saurait se dérober à cette mission je vous souhaite à tous bonne route de retour dans vos foyers et vous donne rendez-vous à la prochaine A.G. qui se tiendra en principe fin mai 1980 en Avignon.

IN MÉMORIAM

Le colonel André BOURDELLES

Le colonel André Bourdelles nous a quittés. Il était malade depuis peu de temps, lorsqu'il fut hospitalisé au Val-de-Grâce et qu'une grave intervention fut jugée nécessaire. Il ne supporta pas le choc opératoire.

Les obsèques ont eu lieu le 22 mars 1979. La messe des funérailles, célébrée dans la chapelle du Val-de-Grâce et l'inhumation dans le caveau de sa famille, au cimetière Montparnasse. En présence de sa famille et de ses amis du Maroc, au premier rang desquels le général Leblanc, auquel le liait une amitié qui datait de l'époque de la pacification, dans l'assistance, Mme Guillaume, Mme Jouhaud, le général Hogard, les généraux de Saint-Bon, de Loustal, Turnier, les colonels Gautier, de Ganay, B. de Sèze, de Scitivaux, Vaillant, M. Mikcha et le bureau de la Koumia avec MM. Muller, Merchez, Carrère fils.

C'est à la demande du général Leblanc et sur les indications très précises qu'il m'a données que je vais évoquer ici la mémoire du colonel Bourdelles, avec toute l'affection que j'avais moi-même pour lui.

Sa vie, qui fut si douloureuse, commença à Paris, par une enfance heureuse et comblée, entre un père remarquable et une mère très artiste et délicate, qui élevait ses enfants dans le goût du bien et du beau. Son frère aîné, remarquablement doué, était la fierté et la joie de sa famille.

A dix-huit ans, il s'engage, pour la durée de la guerre, au 24^e Dragons. Admis à Saint-Cyr le 5 septembre 1915, il en sort sous-lieutenant de cavalerie le 23 octobre 1917. Au front, il se distingue. Il est blessé et deux fois cité, mais le 1^{er} mars 1918, il est fait prisonnier. Il aimait à raconter qu'il fut interrogé par un jeune officier allemand de même formation, et cavalier comme lui, et que l'entretien se termina par une coupe de champagne...

Après la victoire, il est affecté au 4^e chasseurs à cheval ; mais il veut une vie plus active et il demande son affectation au Maroc, où il arrive au début de 1921. C'est avec le 2^e Spahis marocains qu'il prend part aux opérations. Entre temps, il obtient quelques succès sur les champs de courses de Fès et de Meknès, montant adroitement son cheval « Déchiré », si ombrageux que l'on ne peut s'y mettre en selle que par surprise et en voltige.

Il est attiré par le service des Renseignements où il fait ses débuts en novembre 1924 au cercle Zayan, puis à El Hajeb. Il sera ensuite chef du bureau des A.I. d'El Kbab en 1930, des Aït Mhamed en 1931, d'Arhbala en 1934.

Il est passionné par son métier et il se fait apprécier par ses administrés qui sont sensibles à son ouverture d'esprit, à sa bienveillance naturelle, à son savoir faire. Il réussit et il est en plein bonheur, lorsque son existence est soudainement bouleversée. Son frère très aimé, meurt à la suite d'une longue et cruelle maladie. Son père, profondément affecté et accablé, dans le même temps par d'autres soucis, ne se remet pas de son chagrin. Il perd courage et c'est la fin tragique du ménage. André Bourdelles en sera marqué pour la vie.

N'ayant plus aucune famille proche en France, il tournera vers le Maroc son besoin d'affection et il y nouera les amitiés durables et solides que l'on sait, notamment celle du général de Loustal. Le pacificateur de l'Atlas central avait remarqué ce jeune officier enthousiaste et cultivé, à la fois sportif et réfléchi ; il l'estimait fort et, en retour, celui-ci lui voua un attachement indéfectible et même une vénération. Bien que ce personnage fut inimitable, Bourdelles voyait en lui un modèle de bon sens, d'indépendance d'esprit, de jugement surtout, auquel il se référait. En toutes occasions, il se rappelait — et il rappelait — les mots, les choix, les comportements de celui qu'il appelait « son bon maître ».

Pendant la période d'armistice, il commande le cercle des Aït Morrhad. Lieutenant-colonel en 1943, il est affecté au 1^{er} G.T.M., comme adjoint au colonel Leblanc, il le secondera avec toute son affection et son intelligence ; il fera apprécier la sagesse de ses avis et son action, toujours très discrète, sera très utile dans les circonstances difficiles, grâce à la parfaite entente qui existe entre lui et son chef et aux sympathies qu'il a dans les unités. La guerre finie, il rentre au Maroc avec le 1^{er} G.T.M.

Après avoir commandé le cercle d'Erfoud, puis le territoire du Tafilalet, il est nommé, en 1946, avec le grade de colonel, adjoint au général chef de la région de Meknès. L'âge de la retraite le trouve à ce poste en 1952.

Il est commandeur de la Légion d'honneur et il totalise neuf citations dont deux à l'ordre de l'Armée.

Grâce à sa culture étendue, qu'il entretenait par un choix de lectures très éclectique, sa conversation était abondante et variée et, en outre, une plaisante originalité, qui n'affectait en rien son équilibre, donnait à son commerce le charme de l'imprévu.

Il avait un goût marqué pour certains divertissements et il s'y donnait avec autant de passion que de minutie et de méthode...

La pêche au lancer : on le vit s'entraîner pendant des heures, avec pour but, une fleur de son jardin (les fleurs aussi, étaient d'ailleurs une de ses passions).

La cuisine : il préparait ses chefs d'œuvre avec balance et chronomètre, en suivant scrupuleusement les recettes d'un chef célèbre, qu'il avait recueillies.

La photographie, pour laquelle il lui fallait non seulement les conseils des professionnels, mais encore des pellicules très spéciales, qui devaient être développées et tirées sur des papiers non moins spéciaux, chez un spécialiste d'outre Rhin.

La natation : il ne manquait pas une occasion de travailler sous la direction du meilleur maître de Casablanca ou de celui du Lido à Paris. Il a continué à s'entraîner jusqu'à la veille de sa mort, se levant souvent de bon matin, pour aller à la piscine la plus proche.

La culture physique et la course à pied : le jour où il débarqua à Sainte-Maxime avec l'état-major du 1^{er} G.T.M., son unité « marchant au bruit du canon », il remonta la colonne dans une belle foulée, refusant de monter dans une jeep, à l'ébahissement du conducteur.

Sa fidèle compagne berbère lui ayant donné un fils, il décida qu'il devait l'épouser. Par la suite, il aura d'elle deux autres fils. Cette union le conduisit à demeurer au Maroc pour sa retraite, près d'Azrou, où il a fait construire une demeure de style local. Dans une grande pièce aménagée avec un goût parfait, il a quelques beaux souvenirs de sa famille, son bureau, ses livres. C'est là qu'il reçoit ses amis en hôte raffiné. Le reste de la demeure est organisé pour une existence marocaine... Ce sera son mode de vie, conservé même plus tard à Paris.

S'il n'a rien fait pour européeniser son épouse, il a voulu donner à ses fils une formation française et chrétienne et il l'a fait en dépit des obstacles, avec foi et persévérance. Deux d'entre eux étant venus s'établir en France, c'est ce qui l'amènera à louer un appartement à Paris où il passera quelques mois chaque année, pour aider ses enfants à rester unis et pour les guider... Leur moralité et leur bonne éducation seront appréciées de leurs employeurs.

Cette étonnante double existence tenait quelquefois le colonel Bourdelles éloigné de ses anciens camarades, mais il avait une correspondance suivie avec ses plus fidèles amis, notamment le Père Henry, qu'il ne revit jamais après la dissolution du 1^{er} G.T.M. où ils firent la guerre côte à côte ; il eût avec lui des échanges très suivis pendant les dernières années de sa vie : sa dernière passion fut l'étude du dogme et la théologie.

Dans la Foi qui sauve.

Gérôme de Ganay

Yves JOUIN

Son ancien chef, le colonel Picardat, et un de ses camarades de promotion ont déjà retracé sa carrière et ont mesuré la perte que tous nous éprouvons aujourd'hui :

Voici l'heure où cette longue silhouette un peu voûtée prend place dans nos souvenirs.

C'était une personnalité originale et attachante. Cette sorte de nonchalance que nous trouvions en lui cachait en vérité un esprit vif, toujours en éveil, servi par une prodigieuse mémoire.

Je me souviens d'une conversation sur l'œuvre de De Guibert, au cours de laquelle il avait dégagé avec clarté et une érudition sans défaut la place essentielle que ce penseur occupe dans notre histoire militaire.

C'était en même temps un modeste, ayant sur toutes choses une vue globale et haute. Il survolait les problèmes et en faisait d'étincelantes synthèses.

Toujours attentif aux peines et aux difficultés d'autrui, prodiguant une constante disponibilité, il aidait les uns et les autres avec une intarissable compréhension et une efficacité sans défaut.

J'ai été le témoin des invraisemblables démarches qu'il fit au moment où notre camarade Pelet du Planty fut rapatrié et soigné dans un hôpital de Manille avec une paralysie qui devait d'ailleurs l'emporter.

Désormais nous n'entendrons plus cet ami cher, faire revivre d'une voix un peu sourde les fastes, les grandeurs et aussi les heures sombres de l'histoire de nos armes.

Souvent aussi, il parlait avec humour et affection du bled, de Zagora, de ses attachantes populations et de sa vie aux A.I.

Nous disons à Soizik Jouin, toute notre peine et toute notre fidélité.

Jean Saulay

Le commandant André BUAT-MÉNARD

Le chef de bataillon BUAT MÉNARD est décédé des suites d'un accident de la circulation fin décembre 1978. C'est un des plus fidèles animateurs du Bureau de la Koumia qui disparaît, alors qu'il avait pris la charge du Secrétaire général dès 1966 et qu'il œuvrait tout récemment encore au sein du Comité directeur comme conseiller administratif.

Il faut avoir vécu près de lui, dans son sillage comme disent les marins, pour découvrir la personnalité et la générosité d'un caractère sans faiblesse et d'un homme fidèle à de rigoureux principes.

Entré à l'Ecole spéciale militaire en 1932 et sorti dans les premiers rangs, il rejoint le 4^e R.T.M., puis le cours des Affaires Indigènes en 1937. C'est comme adjoint et chef du bureau des A.I. de Tafraout qu'il donne la mesure d'une mission qu'il considère déjà comme un apostolat. Ses administrés berbères l'appelaient affectueusement « Bou drioujch » et « Coptan Ramadan ». L'un d'entre eux ne disait-il pas : « Si el Coptan c'est comme le diamant, si tu marches droit, il éclaire ta route, si tu vas de travers, il te coupe ».

Le commandant BUAT MÉNARD a participé avec le 1^{er} Tabor Marocain aux opérations de libération de la Corse ; il a servi aux contrôles urbains de Marrakech et Safi et commandé le bureau du Cercle de Bou Malne du Dadès. Il effectue son temps de commandement comme chef de bataillon au 153^e R.I. en Algérie, tout en préparant avec succès le diplôme supérieur militaire.

Le problème algérien l'attriste et l'inquiète ; BUAT MÉNARD comme beaucoup de camarades des A.I., entre aux Affaires Algériennes et se passionne pour les difficultés d'une mission consacrée essentiellement au service des administrés musulmans.

Modeste et discret dans le conseil comme dans l'action, consciencieux et dévoué, créateur et médiateur, attentif à l'amitié musulmane comme il resta toujours fidèle à l'amitié franco marocaine, il obtint sa mise en disponibilité et réussit pleinement, comme chef du personnel d'importantes entreprises, jusqu'au moment où une santé précaire lui imposa une retraite qu'il ne désirait pas.

La Koumia et son bureau ne peuvent oublier un tel collaborateur dont le brusque départ a été vivement et tristement ressenti au Comité directeur.

Le commandant Désiré THÉBAULT

Né en 1910 à Asnières (Deux Sèvres), Thebault s'engage à dix huit ans et demi à l'Intendance militaire de Poitiers, au titre du 90° R.I., où il gravit, dans les délais les plus courts, ses premiers grades. Son idée est de préparer Saint-Maixent, et il s'y emploie avec toute la volonté de réussir dans les meilleures conditions. Il est reçu à son premier concours en 1933 et en sort dans un si bon rang, qu'il peut choisir le Maroc.

Il est affecté au 1^{er} R.T.M. et tout de suite détaché au 19° goum, avant de suivre le cours des A.I. de Rabat, en 1937-38. Son travail acharné et son don particulier pour les langues le classent parmi les premiers et il bénéficie d'une affectation de choix à El Kebbab.

1940 arrive. Comme tous, il devient contrôleur des A.I. et, ayant retrouvé son képi bleu, le 15 novembre 1942, il va passer une année au Contrôle civil de Tunisie, avant de retrouver le poste d'adjoint au bureau du territoire de Ksar es Souk.

Comme beaucoup de nos camarades, il devra attendre début 1945 pour participer aux combats de la libération de notre pays. C'est avec le 4° G.T.M. qu'il foulera le sol ennemi.

Fin 1946, il quittait l'armée pour la vie civile, qui le mena, finalement aux Eaux Chaudes (Pyrénées Atlantiques), où sa vie fut celle d'un ermite. Mais il se trouvait dans un pays où son originalité, sa joie de vivre et son pittoresque pouvaient se déployer sans limites. Son éclectisme n'avait pas de bornes ; il partageait son temps entre le ski, la pêche à la truite, l'étude du russe et la philosophie, sans oublier le bridge et le jeu de boules.

Il semblait heureux ainsi, jusqu'au jour où une maladie impitoyable le fit souffrir de longues années, avant de l'emporter, le 16 février dernier.

Il était chevalier de la Légion d'honneur et officier du Ouissam Alaouite.

Assistaient à ses obsèques à Gan (Pyrénées Atlantiques) le colonel et Mme Jacquinet, le colonel d'Elissagaray, le colonel et Mme de Vulpillières, nos amis Buan et Juillet de Saint Lager, ainsi que Mme Renon, représentant son mari, maire de Gan, ami des goums et mon épouse qui apportait, de ma part, retenu à la maison à la suite d'une opération, à la famille de Thébault, et en particulier à sa fille, l'expression de la douloureuse sympathie et les condoléances de toute la Koumia.

L'adjudant-chef René Albert LEBAS

Mi-décembre 1978, la section du Sud-Ouest venait de perdre son président, quand disparaissait également un vieux camarade des goums et des A.I., l'adjudant-chef Lebas, dont les anciens de Khenifra n'ont certainement pas perdu le souvenir.

Lebas était né dans l'Aisne à Mondrepuis le 18 août 1889. Il était appelé sous les drapeaux en 1909 et, dès 1911, participait à de nombreuses campagnes en Tunisie. Puis il arrivait au Maroc, en 1913, et était affecté dans les goums, avec lesquels il combattit sans relâche, ne comptant plus les combats homologués (plus de trente cinq) dont la prise de Khenifra en 1914.

Il quittait l'armée après quinze ans de service, comme adjudant-chef, avec la croix de guerre, la médaille militaire et le grade d'officier du Ouissam alaouite.

C'est alors qu'en 1925 il entrait aux Affaires indigènes et il était affecté à Khenifra. C'est ce bureau qu'il quittait pour prendre sa retraite à Pau, avec le grade de commis principal de classe exceptionnelle.

Ses principaux chefs avaient nom : le général de Loustal père, de Colbert, Salanié, Decome, Périgois et Leblanc.

A Mme Lebas, à ses enfants et petits-enfants, la Koumia présente ses condoléances les plus attristées.

Colonel R. Jenny

Président de la section Sud-Ouest



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

**Quelques impressions
des journées Koumia
des 16 et 17 juin 1979**

Le programme de ces journées s'est déroulé comme prévu et a été, d'un bout à l'autre, une réussite parfaite.

Nous avons été nombreux, environ 210, nous étions tous ravis de nous revoir, et le temps était au beau.

La cérémonie militaire fut présidée par le général Delaunay, commandant de l'école (E.A.A.B.C.) de Saumur.

Elle comportait la remise de la croix de chevalier de la Légion d'honneur à notre camarade le commandant Boutin, par le colonel Lucasseau, ainsi que la médaille de l'école au colonel Dorange, en remerciement des nombreux et dévoués services qu'il rend à l'école.

Le déjeuner au mess de Fontevraud, fut bon et sympathique ; il permit les premières rencontres. Après le déjeuner, pendant que les épouses faisaient du tourisme, avaient lieu les assemblées générales ordinaire et extraordinaire. Les comptes rendus relatifs à ces importantes phases de nos journées figurent ci-après.

Les jeunes de la Koumia tinrent, en même temps, leur assemblée générale ; ils sont très nombreux (une quarantaine environ). Réjouissons nous, notre « suite » est assurée.

Le dîner, précédé d'un pot sympathique, fut excellent et très animé. Après le dîner, la plupart d'entre nous allèrent au spectacle nocturne du Lude, qui fut passionnant, de toute beauté et remarquablement synchronisé.

Le dimanche 17 juin, nous avons visité la nouvelle école nationale d'équitation à Terrefort, sous la conduite, très intéressante, du général Dumont Saint Priest. Nous fûmes ensuite les spectateurs enthousiastes, sur le Chardonnet, de la reprise du Cadre noir.

Merci encore, de tout cœur, à l'école, à son chef, au colonel Durand et à son Cadre, de nous avoir fait ce magnifique cadeau, auquel nous avons été particulièrement sensibles.

Ce fut ensuite l'émouvante cérémonie du dépôt d'une gerbe au monument aux morts de Montsoreau, suivie d'une messe célébrée par l'abbé Sanson qui a passé sa vie comme aumônier militaire et a fait un sermon extrêmement émouvant, exprimant les sentiments les plus élevés que nous pouvons avoir en tant que goumiers.

Citons, en particulier, ces quelques mots de sa « prière universelle » :

« Pour tous ceux que Dieu a rappelés à lui dans son même et unique paradis, français et marocains, musulmans et chrétiens, eux qui avaient vécu ensemble, eux qui sont morts ensemble dans le même combat et, tout particulièrement, pour notre ancien président, le général Sore, qui, durant près de trente années, a servi aux A.I. du Maroc, et qui nous a quittés le 11 décembre dernier, prions le Seigneur ».

Le déjeuner officiel, dans la grandiose salle à manger des Abbesses qui nous a été prêtée, grâce à l'obligeance de M. Baugé, ancien officier des A.I., qui a en charge la restauration de l'abbaye, eut lieu dans l'ambiance sympathique habituelle à ces réunions de goumiers. Il était présidé par le général Leblanc, entouré de son épouse et de nos invités d'honneur.

Un télégramme de respectueux attachement fut envoyé au général Guillaume. En voici le texte :

« Le président et tous les membres de la Koumia, réunis en assemblée générale au château de Montsoreau, le samedi 16 juin, demandent à leur président d'honneur, le général Guillaume, de bien vouloir agréer l'expression de leur dévouement total et de leur respectueux et fidèle attachement. Ils adressent leurs déferents hommages à Mme la générale Guillaume ».

M. et Mme Baugé ont passionné leurs interlocuteurs en leur parlant de leurs activités culturelles, dans ce domaine somptueux.

Avant l'ouverture de l'assemblée générale, le général Feaugas remit, au nom de la Koumia, et à nos applaudissements chaleureux, un cadeau au colonel Lucasseau, président sortant. Il s'agit d'un coffret sur la Méditerranée.

L'assemblée générale ordinaire a réuni 237 présents ou représentés par des pouvoirs, le quorum était donc atteint.

- Rapport moral du président.
- Appel de nos morts de l'année et minute de silence.
- Rapport du trésorier.
- Rapport du colonel Lucasseau sur la fondation Koumia-Montsoreau.
- Rapport du commandant Pasquier, relatif à la marche de notre musée.

Le rapport moral du président et le rapport du trésorier furent adoptés à l'unanimité.

Le général Le Diberder entretint le président de l'état de la question de la fondation du maréchal Lyautey.

Le président évoqua le lieu probable de nos réunions à venir : Avignon en 1980, Strasbourg en 1981, Paris en 1982.

L'assemblée générale prit fin à 17 h. 30, et l'assemblée générale extraordinaire avait pour but les modifications suivantes des statuts : désormais les présidents d'honneur et les présidents des sections ont voix délibérative, en particulier, lors de l'élection du président de la Koumia.

A l'issue de ces deux assemblées, eut lieu l'assemblée des « descendants ».

PROCÈS VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DE LA KOUMIA

Après que le vice-président MARDINI ait fait approuver la nomination au conseil d'administration du colonel GAUTIER G., des commandants HUCHARD et de LATOUR (datant du 28-11-78) du général FEAUGAS et du colonel PICARDAT (datant du 20-02-79), le président remerciant l'assemblée de la confiance qu'elle vient de lui témoigner, lui donne connaissance du Rapport moral ci-dessous.

RAPPORT MORAL

Au début de cette assemblée générale je vous demande d'avoir une pensée pour notre « glorieux patron », le général GUILLAUME, que nous aurions tant aimé voir auprès de nous dans ce Haut Lieu de la Koumia et auquel, en votre nom, je compte adresser tout à l'heure un télégramme de respectueux attachement. Il m'a tout récemment encore réservé un affectueux accueil et m'a chaleureusement exprimé son désir de voir la Koumia conserver son dynamisme et sa cohésion, but auquel je lui ai promis de m'employer et l'on vient de me remettre le télégramme suivant qu'il nous a adressé hier soir de Guillestre :

Gap, téléphoné de Guillestre,

15 juin à 19 h. 52, à remettre au général FEAUGAS :

« Navré de ne pas être parmi vous, demande d'être mon interprète auprès de tous nos camarades, pour leur dire mon profond attachement et mon amitié fidèle pour vous tous ».

En signature : Général GUILLAUME

Je vous demande aussi d'avoir une pieuse pensée pour tous ceux qui nous ont quittés depuis notre dernière assemblée générale de Lyon en juin 1978.

Nous avons été tout particulièrement frappés dans nos amitiés durant l'année écoulée.

Quelques jours à peine après le mémorable rassemblement de Lyon, dont l'organisation avait été appréciée de tous, le général BEAURPÈRE et le colonel JOUIN étaient brutalement enlevés à notre affection. Quelques semaines plus tard

notre ancien secrétaire général puis trésorier, le commandant BUAT-MENARD, succombait victime d'un stupide accident de la circulation. Puis c'était le colonel SAMUEL, président de la section de NICE, enfin le général SORE quelques jours seulement après qu'il ait été élu à la présidence de notre association. Mais la liste de nos disparus ne s'arrête hélas pas là et il nous faut aussi déplorer le décès des colonels LIMOUSIS, FOURE, AUBERT, DELEBECQUE et BOURDELLES, du lieutenant-colonel GUET, du R.P. HENRY, du commandant THEBAULT, des capitaines BREMARD et GODIN, des adjutants-chefs GENTY et LE BAS, du sergent-chef JAUD et de MM. FABRITIUS et MARTIN.

Pour tous ceux qui nous ont précédés au « Paradis des Goumiers », je vous demande mes chers amis, non seulement de respecter une minute de silence, mais aussi de penser à ce que vous pouvez faire pour apporter à leurs familles éprouvées le soutien moral affectueux qu'elles sont en droit d'attendre de chacun de nous.

Mais, comme aimait à le répéter notre dernier président le général SORE, « la KOUMIA se doit de vivre jusqu'au dernier d'entre nous » et c'est pour moi un sérieux réconfort, dans la lourde tâche que vous avez bien voulu me confier, de me sentir entouré à cette table même, en l'absence du général LEBLANC qui sera des nôtres demain, de nos présidents d'honneur les généraux de SAINT BON et TURNIER ainsi que du colonel LUCASSEAU, dont l'activité durant quatre ans à la tête de notre association et le maintien au sein du conseil d'administration méritent une mention toute particulière.

Nous avons pensé qu'en témoignage de notre reconnaissance il lui serait agréable de recevoir, en tant que descendant des corsaires malouins, ces deux volumes concernant le bassin méditerranéen au centre duquel il passe désormais de si agréables séjours, à en juger par la fréquence et la durée de ceux-ci...

Je pense que par vos applaudissements massifs vous venez d'approuver la décision du conseil d'administration d'élever le colonel LUCASSEAU à la dignité de président d'honneur de la Koumia.

Le bilan des activités de notre association en 1978 peut se résumer comme suit :

1° — Sur le plan des effectifs et de la participation :

en 1977 nous comptons : 950 adhérents
 dont : 480 cotisants
 et : 257 participants à l'A.G.

en fin 1978 nous totalisons : 958 adhérents
 dont : 732 cotisants, cette forte participation étant due à l'activité infatigable de notre trésorier, l'ami MULLER, qui a droit à des félicitations toutes spéciales.

et nous sommes 237 présents ou représentés à l'A.G. de ce jour.

Nous serons 145 ce soir au LUDE (y compris nos « jeunes ») et 210 demain à Fontevraud avec épouses et jeunes.

En ce qui concerne le quorum nécessaire pour que soient valablement homologuées les décisions que vous prendrez aujourd'hui, nos membres actifs étant 732 ce quorum est de 183.

Or nous sommes ici 132 et notre secrétariat général a reçu 105 pouvoirs soit un total de présents et représentés de 237. Le quorum étant donc largement atteint nous pouvons, mes chers amis, délibérer en toute régularité

2° — Sur le plan de la gestion :

Je laisse à notre dévoué trésorier, notre ami Henri MULLER, le soin de vous exposer en détail notre situation financière, le bilan 78 et le projet de budget 79 de notre association ; toutefois je crois devoir vous préciser dès maintenant que :

notre actif total s'élevait à : 770.374,22 F en fin 77
 et qu'il s'élève en fin 78 à : 772.696,22 F

soit, certes, une augmentation minime de notre avoir global mais, il faut, je crois, le souligner, le maintien intégral de notre « masse de manœuvre » et ceci malgré l'accroissement que vous connaissez tous des charges diverses qui nous incombent.

A cet égard, compte tenu des 300.000 F que vous avez précédemment décidé d'attribuer à la fondation Koumia-Montsoreau et pour faciliter dans l'avenir la bonne tenue de notre trésorerie, nous avons pensé et soumettrons à votre approbation la possibilité de procéder, lors de nos futures assemblées générales soit à des tombolas comme cela se pratique dans les réunions de la section du S.O., soit à des ventes aux enchères à l'américaine qui, elles, ne nécessitent aucune autorisation administrative préalable.

3° — Sur le plan de l'organisation du conseil d'administration et du bureau :

Lors de l'assemblée générale de 78 le président LUCASSEAU avait émis l'idée que le conseil et le bureau pourraient être soumis à renouvellement partiel chaque année. Vous vous y êtes opposés, en votant à mains levées le maintien du statu quo, et le conseil a été reconduit pour quatre ans jusqu'au printemps 1982.

Cependant, lors de sa réunion du 28 novembre 78, celui-ci a cru nécessaire de porter le nombre de ses membres de 15 à 20, en raison de l'augmentation de nos effectifs mais surtout de nos charges de représentation, et cette modification à nos statuts sera soumise au vote, non de cette assemblée, mais de l'assemblée générale extraordinaire qui la suivra immédiatement et, ce, pour satisfaire aux obligations légales applicables à notre association.

Cette même assemblée générale extraordinaire aura également à se prononcer sur la suggestion, émise par un certain nombre d'entre vous et présentée par le colonel de GANAY, à la dernière réunion du conseil le 20 février 79, tendant à modifier le mode d'élection de votre président. Celui-ci, au lieu d'être élu par les seuls membres actifs du conseil d'administration, serait désormais, si vous êtes d'accord, élu par un collège constitué des présidents d'honneur de notre association, des membres actifs du conseil d'administration et des présidents des sections. L'élu serait ainsi plus représentatif de l'ensemble de nos adhérents.

4° — Sur le plan des réalisations en cours :

41 - notre annuaire est prêt à être remis à notre ami imprimeur FEUILLARD et, avec l'accord du bureau, MULLER arrêtera ce jour même à 18 h. les derniers rectificatifs dont vous souhaiteriez que ce document tienne compte. Passé ce délai nous ferons effectuer une première édition d'après les données en notre possession. Cet annuaire sera vendu au prix approximatif de 20 F et paraîtra vraisemblablement début 1980.

42 - La plaquette éditée à la mémoire du général de LATOUR n'a pas trouvé dans le public qui constitue la clientèle du musée l'accueil escompté, et nous demandons à tous les présidents des sections de faire connaître autour d'eux l'existence de ce document qui peut être cédé au prix de 20 F.

43 - La brochure destinée aux visiteurs de notre musée a été réalisée (en noir pour des questions de prix de revient). Elle est d'ores et déjà en vente sur place au prix de 5 F ce qui permet de vendre au visiteur le billet d'entrée et la brochure pour une pièce de 10 F.

44 - Le général GUILLAUME nous a demandé de travailler à la réalisation d'une « histoire des Goums marocains ». Plusieurs d'entre nous réfléchissent aux multiples problèmes que pose la réalisation d'un tel ouvrage et nous souhaitons à ce sujet suggestions et surtout collaboration du plus grand nombre. Que tous ceux qui désirent apporter leur concours à la réalisation de cet ouvrage s'adressent à notre dévoué secrétaire général qui est en rapport étroit et constant avec notre critique littéraire, le colonel SAULAY, maître d'œuvre de cette entreprise.

45 - Le colonel LUCASSEAU vous parlera dans quelques instants de l'évolution de la mise sur pied de la fondation Koumia Montsoreau dont il s'occupe avec opiniâtreté et compétence depuis deux ans et pour laquelle, compte tenu des contacts qu'il avait déjà pris avec les différentes autorités civiles et militaires intéressées, je lui ai délégué mes pouvoirs dans les formes légales.

46 - Mme BRAULT-CHANOINE, dont le dévouement à nos œuvres sociales mérite d'être souligné, vous demande d'excuser son absence mais se tient en ce moment même à Paris l'A.G. des « enfants et familles des tués à l'ennemi » dont elle est secrétaire générale : l'ami MULLER vous exposera notre action sociale.

47 - Puis le commandant PASQUIER vous fera le bilan fort réconfortant des activités de notre musée, dont il fait présentement les honneurs à nos « jeunes », et vous fera part de ses projets afin de recueillir vos avis sur ceux-ci ;

48 - Enfin le commandant BOYER de LATOUR, avant de présider lui-même dans quelques minutes l'A.G. des « Descendants de la Koumia », vous brossera un rapide tableau sur l'état actuel de cette jeune association dont il nous faut soutenir le démarrage déjà prometteur (102 adhérents).

5° — Sur le plan des sections régionales :

Il m'est agréable de remercier ici les présidents des sections régionales de la manière dont ils ont animé celles-ci. Afin de resserrer les liens existant entre nous tous, je leur demande d'aviser avec un délai suffisant notre secrétariat général des dates et lieux des réunions qu'ils organisent afin de me permettre de m'y rendre, dans la mesure du possible, mais aussi d'inciter les camarades de passage dans la région à se joindre à eux.

Pour ma part je m'efforcerai de rendre visite à toutes les sections avant l'A.G. de 1980.

Je félicite tout particulièrement le colonel GUIGNOT qui a réussi à créer une section de l'Ouest qui compte déjà une vingtaine d'adhérents et le colonel JENNY pour la rapidité avec laquelle il a fait face à la situation créée par l'élection du général SORE à notre présidence et au décès brutal de celui-ci.

En moins de 15 jours la section du S.O. a été restructurée et tous ses membres ont été individuellement informés des dispositions prises.

Par contre je souhaite ardemment que notre section Corse soit rapidement reconstituée sous la houlette de l'un de nos nombreux camarades de l'île de Beauté ; et je promets solennellement au futur président de cette section de participer à la première réunion qu'il organisera afin de lui apporter le salut fraternel du « continent ».

6° — Sur le plan des projets :

61 - Sous la direction éclairée de notre ami le colonel de MAREUIL, dont le dévouement à notre association mérite, sa modestie dut-elle en souffrir, d'affectueux éloges et, grâce à l'apport régulier de documents dus à la plume alerte de notre critique littéraire le colonel SAULAY, qu'il m'est agréable de remercier ici, le bulletin ne cesse d'améliorer sa tenue. M. NOUVEL président de l'amicale des anciens Contrôleurs civils, m'en a récemment chaudement félicité.

Toutefois, loin d'être misogynes, le directeur de cette publication et moi-même souhaitons vivement que vos épouses, qui ont partagé avec vous les joies et les difficultés de la vie du bled, veuillent bien nous adresser quelques articles nous faisant part de leurs souvenirs de cette vie dure parfois certes mais, par certains côtés, si exaltante qu'elles ont vécue à nos côtés :

62 - Répondant aux suggestions présentées par certains d'entre vous et à l'appel qui nous avait été adressé par plusieurs anciens contrôleurs civils du Maroc, nous avons pris des contacts avec le président de leur amicale auquel j'ai demandé d'être des nôtres dimanche à Fontevraud et nous verrons, suivant vos désirs, si nous devons approfondir ces contacts après la période des congés.

63 - Par l'intermédiaire du colonel G. GAUTIER, notre secrétaire général adjoint, nous avons, sur ma demande et pour répondre aux désirs manifestés par nombre d'entre vous, entamé des pourparlers avec un producteur de télévision pour programmer un film sur les A.I. et les goums. D'après les derniers contacts, si nous produisons un scénario, le film pourrait être présenté dix-huit mois après.

64 - Quant aux lieux dans lesquels pourraient se tenir nos prochaines assemblées générales, l'offre nous a été faite par notre ami LEONET, P.D.G. de Rhin et Moselle - Assurances Françaises, de nous accueillir en 1981 dans le cadre des festivités organisées à l'occasion du tricentenaire du rattachement de Strasbourg à la France. Nous avons accepté cette offre avec enthousiasme et

reconnaissance, moi tout particulièrement qui, après avoir servi dix ans dans « la plus Koumia des compagnies d'assurances », serai heureux de me retrouver rue des Arquebusiers où nous avons déjà été fastueusement accueillis en 1970.

L'alternance des deux ans à Montsoreau étant ainsi rompue fallait-il envisager de nous réunir à nouveau ici même l'an prochain ? Votre bureau a pensé qu'il était préférable de reporter la prochaine réunion de Montsoreau à 1982, date du renouvellement des membres du conseil d'administration, et a demandé à la section de Paris de prendre à sa charge l'organisation de l'assemblée générale de 1980.

Notre secrétaire général adjoint le colonel G. GAUTIER, connu pour ses relations dans la capitale, a bien voulu accepter de présider le comité d'organisation de cette manifestation avec l'aide de notre ami G. de CHAUNAC, le capitaine MERCHEZ président de la section et ses fidèles « administrés ». Je les en ai remerciés d'ores et déjà au nom de nous tous, mais une offre vient de m'être faite par nos amis de la section de Marseille proposant d'organiser la réunion de 1980 en Avignon dont un des adjoints du maire est membre de la Koumia. Si vous êtes d'accord notre assemblée générale se tiendra donc en 1980 en Avignon, en 1981 à Strasbourg et en 1982 à Paris entre le 15 mai et le 15 juin.

65 - Enfin, au nom de la Koumia, je tiens à remercier notre ami le commandant REFFAS qui vient de faire don à notre musée d'un magnifique tableau représentant les « Itinéraires du vicomte Ch. de FOUCAULD au Maroc », tableau qui sera mis en place dès ce soir par notre ami PASQUIER, et Mme APPIA-BLACHER qui souhaite faire don à la Koumia, pour être exposée dans notre musée, d'une collection de 81 croquis, tableaux et dessins qu'elle avait réalisés au Maroc. Avant d'accepter définitivement cette donation nous en étudions les possibilités d'exposition dans nos locaux actuels et les formalités juridiques (acte sous seing privé de préférence à l'acte notarié trop onéreux).

7° — Suggestions

J'ai abusé de votre temps et je vais tout de suite passer la parole à notre dévoué trésorier ; toutefois, si certains d'entre vous souhaitent des précisions concernant le rapport moral que je viens de vous présenter ou désirent formuler des observations concernant ce document, je leur serai reconnaissant de le faire sans attendre afin de nous permettre de respecter au plus près l'horaire que nous nous sommes fixé.

Nous devons travailler tous ensemble au rayonnement de la Koumia et votre conseil d'administration, conscient qu'il pourrait mieux faire, est prêt à écouter avec attention toutes vos critiques et vos éventuelles suggestions afin d'en tirer le meilleur profit dans l'intérêt de notre association.

Général FEUGAS
Président de la Koumia

Le rapport moral ci-dessus est approuvé à l'unanimité.

RAPPORT FINANCIER SUR L'EXERCICE 1978

Monsieur le Président,
Messieurs les Officiers généraux,
Messieurs,

Notre situation financière au 31 décembre 1978 était la suivante :

— Mobilier et machines	4 500,00
— Stocks livres et insignes	10 705,05
— Titres B.N.P. (évaluation du 20 janvier 1979)	568 507,00
— Bons de caisse « Fondation MONTSOREAU »	130 000,00
— Compte bancaire B.N.P.	26 428,49
— Compte chèques postaux	32 516,34
— Numéraire	39,34

Total

772 696,22

772 696,22

Au total, au cours de l'année 1979 nous avons versé effectivement 12 400,00 F au titre de 77-78, et 19 000,00 F au titre de 78-79, total 31 400,00 F.

Je vous propose le statu-quo en ce qui concerne le montant de la cotisation et de l'abonnement au bulletin soit 50,00 F pour 1980. Toutefois nous aurons à demander à nos camarades résidant à l'étranger, et auxquels nous envoyons le bulletin sous enveloppe, de prendre à leur charge le montant des frais postaux.

Si notre avoir au 31 décembre 1978 a été supérieur à celui de 1977, il n'en sera pas de même cette année. En effet, le président LUCASSEAU vous en parlera au cours de son exposé sur « la fondation Koumia-Montsoreau », la KOUMIA va verser au 31 décembre de cette année la somme de 150 000,00 F à cette fondation. Le restant de la somme totale de 300 000,00 F qui a été attribuée à la fondation par décision de l'A.G. 1978 à Lyon, sera versé ultérieurement.

Dans le budget prévisionnel que je vous présente ci-après il n'est pas tenu compte de cette diminution :

RECETTES		DÉPENSES	
— Cotisations	32 000,00	— Bulletin	35 000,00
— Abonnements	3 000,00	— Cérémonies	5 000,00
— Dons	5 600,00	— Musée	20 000,00
— Musée	25 000,00	— Livres, insignes	5 000,00
— Livres, insignes	10 000,00	— Bourses, secours	30 000,00
— Portefeuille	43 000,00	— Gestion	25 000,00
— Subvention	1 400,00		
	<hr/>		<hr/>
	120 000,00		120 000,00

PARIS, le 31 mars 1979

Le trésorier
H. MULLER

ACTIVITÉ DU MUSÉE DES GOUMS MAROCAINS DE MONTSOREAU AU COURS DE L'ANNÉE 1978.

Entrées 14.918

Montant de la vente des billets : 61.552 F

Part revenant au Musée : 20.517 F

GESTION DE L'ANNÉE 1978

Recettes du 4^e trimestre et 3 premiers trimestres 1978 19.745,80

Dépenses : Assurance, frais de bureau
Syndicat d'initiative 1.006,56
Charges sociales 5.532,33
Frais d'installation gardiens 1.000,00
Achat de vitrines et confection
d'un fanion (65) 4.564,21
Réparation et entretien 975,59
Achat de cartes et insignes 4.065,67
E.D.F. (Chauffage et éclairage) 2.077,14

Totaux	19.745,80	19.221,50
Report des dépenses	19.221,50	

Excédent de recettes 524,30

OPÉRATIONS IMPUTABLES AU BUDGET 1979

Recettes du 4 ^e trimestre 1978	1.653,00	
Vente de cartes et insignes	2.483,38	
Dépenses : Nettoyage 2 ^e semestre		884,44
Facture produits d'entretien		
bois et vitres pour 2 cadres		683,38
Charges sociales 2 ^e semestre		383,00
Totaux	4.660,68	1.950,82
Report des dépenses	1.950,82	
Excédent de recettes	2.709,86	
Stock : insignes, cartes et divers sans les livres ni plaquette des généraux GUILLAUME et de LATOUR	2.884,67	

AVOIR RÉEL DU MUSÉE LE 31-12-78 : 5.594,53

Les entrées sont passées de 14 à 15.000 soit une augmentation de 1.000. 1.300 de plus au cours des 1^{er}, 2^e et 4^e trimestres et 300 de moins au 3^e trimestre, période pendant laquelle, le département avait loué des salles du château à des animateurs d'un atelier de tapisserie. L'entrée de cet atelier fixée à 5 F par les responsables permettait aux visiteurs de se promener dans le château sans se rendre au musée mais aussi sans payer d'entrée.

Deux vitrines ont été mises en place pour assurer la protection des selles marocaines, ainsi que deux autres, confectionnées par le gardien, afin de protéger les deux drapeaux vietnamiens, dont l'un n'est que la copie de celui remis au musée des Invalides.

Comme cela avait été convenu, la copie des citations collectives des quatre G.T.M., celle du 4^e tabor et deux des ordres généraux du général GUILLAUME, ont été mis sous cadre avec les moyens du bord (un imprimeur spécialisé demande 1.800 F pour réaliser ce genre de travail). Vous voudrez bien m'indiquer si ce qui est en place vous satisfait, ou si vous désirez que commande soit passée pour une meilleure réalisation.

Lors de l'assemblée générale de Lyon, vous m'aviez fait part de votre désir de voir réaliser de la publicité en faveur du musée ; la maison qui produit les dépliants destinés aux édifices de la région a été contactée et demande 1.900 F pour faire la plaque en couleur, puis 50 F par mille exemplaires, avec commande minimum de 50.000, soit une dépense de 4.400 F, la commande étant passée vers le 15 novembre afin de permettre de la grouper avec d'autres, si non le prix en est presque doublé.

J'en ai parlé au président du syndicat d'initiative en vue d'une participation éventuelle du service du Tourisme à qui le Conseil général a accordé un crédit qui a été utilisé pour faire un dépliant sur le département de Maine et Loire en général et dans lequel MONTSOREAU n'est même pas cité.

Certains camarades ont envoyé divers souvenirs, qui ont été mis en place. Il serait intéressant de compléter la collection d'insignes des goums ; je demande à ceux des camarades qui peuvent en détenir de bien vouloir consulter le bulletin n° 73 page 59.

Le colonel LUCASSEAU a remis les armes provenant du combat du BOU HADJAR (Tunisie), un système de scellement a été mis en place, pour empêcher les vols éventuels, mais cela pose un problème de sécurité pendant les congés du ménage de gardiens.

Madame APPIA BLACHER, peintre, a offert de nous donner une collection de 83 tableaux, certaines conditions étant demandées par la donatrice, ce problème est à l'étude à Paris, les tableaux sont en dépôt chez M. MIKCHA. Pour ce qui est de leur exposition une nouvelle salle devra être demandée au département.

Le ménage de gardiens donne satisfaction, vous constaterez que le château et le musée sont mieux tenus, mais leur salaire ayant été augmenté assez sensiblement, il nous est demandé une somme de 10.430 F de charges sociales, pour un salaire global de 41.389 F en 1978. A ce tarif, il nous sera difficile de faire face aux autres dépenses, heureusement la mise en place de la comptabilité de la fondation Koumia-Montsoreau nous permettra d'être plus à l'aise.

Fait à Tours le 1^{er} juin 1979

La fondation KOUMIA-MONTSOREAU

Référence au procès verbal de l'assemblée générale de 1978.

(Bulletin Koumia n° 68 - juillet 1977 pages 14-15).

- La date d'ouverture de fonctionnement et de l'année comptable de la fondation Koumia-Montsoreau est prévue le premier janvier 1980.
- Les statuts ont été aménagés en 1979 afin qu'ils soient conformes, dans leur rédaction de détail et leur présentation, aux statuts types du ministère de l'Intérieur. Cette procédure formelle évitera un rejet de principe du Conseil d'Etat. Les dispositions essentielles initiales votées en assemblée générale n'ont pas été modifiées.
Ces statuts, présentés pour étude détaillée et accord à la préfecture de Maine et Loire, ont été adoptés par le ministère de l'Intérieur.
- La dotation globale initiale s'élève à la somme de 300.000 francs. Le projet de budget 1980, annexé au dossier général et limité à 45 000 francs, permettra, sans doute, de lever la réserve possible du Conseil d'Etat à l'égard d'une « dotation jugée modeste ».
A dotation modeste, budget et projets modestes.
« Les dons devront à l'avenir recevoir une spécialisation précise « Koumia » ou « fondation Koumia-Montsoreau ».
- La création et l'insertion de l'association des Descendants intervient de façon officielle.
Le siège de la fondation Koumia-Montsoreau a été fixé d'un commun accord entre parties au château de Montsoreau, alors que le siège de l'association des Descendants « voisine » à la mairie de Montsoreau.
- Toutes les opérations administratives en cours ou en préparation ont été soumises à la décision du nouveau président de la Koumia, le général FEAUGAS, lequel a donné délégation présidentielle au colonel LUCASSEAU, aux fins d'achever la reconnaissance d'utilité publique et d'assurer le fonctionnement de départ de la fondation.
A ce sujet, hormis l'acte notarié de dotation en cours d'établissement au siège de la Koumia, le dossier général est déjà entre les mains du préfet.
- Par ailleurs, dans le cadre de la double tutelle ministérielle qui « coiffe » la fondation :
d'une part — le ministère de l'Intérieur,
d'autre part — le ministère de la Défense,
nous avons sollicité du ministre, M. Bourges,
— la filiation du musée de l'Armée, le directeur étant membre de droit du conseil d'administration de la fondation,
— la représentation de l'autorité militaire locale, en l'espèce le général commandant l'E.A.A.B.C. de Saumur, également conseiller de droit.
Ainsi le conseil d'administration de la fondation comprendrait, conformément aux statuts, 12 membres à savoir :
7 membres désignés par la Koumia (voir liste en annexe)

5 membres de droit, soit :

- le Préfet de Maine et Loire,
- le Président du conseil général,
- le Maire de Montsoreau,
- le Général directeur du musée de l'Armée,
- le Général commandant l'E.A.A.B.C. de Saumur.

CONCLUSION

Le rapport de présentation et d'exposé des motifs, joint en annexe, a rassemblé l'essentiel des préoccupations des membres de la Koumia pour assurer l'avenir de notre patrimoine et officialisé l'existence et l'action de l'association des Descendants des Anciens des A.I. et des goums.

Vous serez appelés, Messieurs, à donner votre avis définitif en l'objet sur la résolution qui vous sera soumise en fin de séance.

ANNEXE 1

**RAPPORT de l'association « LA K O U M I A »
sollicitant la CRÉATION de la FONDATION K O U M I A - M O N T S O R E A U
et la reconnaissance d'utilité publique de la dite fondation.**

La création des goums au sein du service des Affaires indigènes du Maroc, initiative du Maréchal Lyautey, remonte aux premières années du XX^e siècle.

L'association « La Koumia », fondée en 1952, a pour but, aux termes de ses statuts :

1° — d'apporter aux Anciens des goums et des Affaires indigènes, ainsi qu'à leurs familles (ascendants et descendants, veuves et orphelins) une aide morale et matérielle,

2° — de maintenir les liens d'amitié et de solidarité qui unissent ses membres et de défendre les intérêts de ces derniers,

3° — de perpétuer le souvenir de l'épopée des goums marocains et celui de l'œuvre accomplie par les Affaires indigènes au Maroc.

Les souvenirs précieux et importants d'une telle épopée durent quitter le Protectorat au moment de l'indépendance marocaine. Ils furent abrités en 1956 au château de Montsoreau, près de Saumur, grâce à l'obligeance du conseil général de Maine et Loire et de la préfecture d'Angers. Les conventions d'occupation et de gestion étant régularisées, la Koumia et ses mille membres actifs se préoccupèrent de l'avenir d'une œuvre de solidarité qui leur reste particulièrement chère.

A cet effet, l'assemblée générale de 1974 inscrivait à l'article 2 des statuts, pour la première fois, la création d'une fondation aux fins de préparer la « relève » de leur association.

Le but social de la fondation Koumia-Montsoreau reste donc identique à celui de la Koumia dont elle prolonge l'action mais en précisant la nécessité : « d'assurer l'entretien, la conservation, le développement du MUSÉE des G O U M S » au château de Montsoreau.

Cette fondation sera en fait l'héritière universelle des biens et des souvenirs de la Koumia qui, jusqu'à maintenant équilibre son budget et respecte ses engagements. La dotation envisagée de 300 000 francs, quoique modeste, apparaît suffisante au départ.

Alors que les Anciens, témoins d'une belle page d'histoire française, disparaissent peu à peu, au musée les collections s'enrichissent, les dons apparaissent plus nombreux et les visites s'étoffent chaque année.

La mise sur pied réussie d'une association de Descendants aux côtés de la Koumia, curieuse d'histoire et de souvenirs, préfigure, là aussi, la relève des fondateurs.

Tout en maintenant son entraide sociale initiale, la fondation opérera également, au titre des services qu'elle peut rendre, une orientation culturelle dont les moyens d'action sont définis à son article 2, à savoir : bulletins et publications, mémoires, conférences, expositions, bourses de recherche historique, concours, prix, secours, etc... A titre d'exemple, la rédaction de l'Histoire des goums et des A.I. sera le premier projet de recherche historique de la fondation, ouvert aux étudiants, aux descendants et aux brevetés techniques d'histoire militaire.

Afin d'atteindre des objectifs ainsi diversifiés, en liaison ou en collaboration avec les autorités préfectorales et militaires comme avec les collectivités propriétaires du château de Montsoreau, la création d'une fondation s'avèrait une nécessité sur le plan organisation alors que sur un plan moral, l'accueil et la sympathie que ces mêmes autorités ont toujours réservés à la Koumia et à son musée des Goums, nous y incitaient depuis longtemps.

Le Président de la Koumia :
Général FEAUGAS

Le Président délégué de la Fondation :
Colonel LUCASSEAU

Fondation KOUMIA-MONTSOREAU

Siège Social : Château de Montsoreau (49)

ANNEXE 2

Le Président - Délégué

Colonel LUCASSEAU L.P. (E.R.)

28, rue du Chapitre — 35400 ST MALO

Tél. : (99) 56.27.76

Fondation KOUMIA-MONTSOREAU

Liste des membres du Conseil d'administration

- Président délégué :** Colonel (E.R.) LUCASSEAU Paul
Président d'honneur de la Koumia
28, rue du Chapitre - ST MALO (35)
- Vice-président :** Commandant (E.R.) PASQUIER André
Conservateur du musée des Goums
11, rue Sainte Radegonde - TOURS (37)
- Vice-président :** Commandant (E.R.) de LATOUR Georges
Président de l'association des Descendants
des membres de la Koumia
Le Parc des Cèdres - Immeuble B
77, Boulevard de Redon - MARSEILLE (13)
- Secrétaire :** Monsieur HUCHARD Yves
Administrateur civil en retraite
73, Avenue Kléber - PARIS (75016)
- Secrétaire adjoint :** Colonel (E.R.) DORANGE François Xavier
La Moinerie Riou - ROU MARSAN (49)
- Trésorier :** Monsieur MULLER Henry
35, Avenue Barbusse - BONDY (93140)
- Trésorier adjoint :** Monsieur PASQUIER Michel
11, rue Sainte Radegonde - TOURS (37)

Résolutions présentées à l'Assemblée générale ordinaire du 16 juin 1979 et adoptées à l'unanimité par celle-ci

Les résolutions suivantes ont été adoptées par l'A.G. du 16 juin 1979 :

1^{er} résolution : Le rapport moral, le bilan et le compte d'exploitation 1978, ainsi que le budget 1979 et le rapport du colonel LUCASSEAU sur la fondation Koumia-Montsoreau sont approuvés par l'assemblée générale.

2^e résolution : l'assemblée générale de 1980 se tiendra à Avignon, celle de 1981 à Strasbourg et celle de 1982 en principe à Paris.

3^e résolution : l'assemblée générale donne son accord pour que le Conseil d'Administration organise éventuellement une vente aux enchères à l'occasion des prochaines assemblées générales.

4^e résolution : l'assemblée générale donne son accord pour que les contacts pris avec l'Amicale des anciens contrôleurs civils du Maroc soient poursuivis dans un esprit de camaraderie et d'estime mutuelle.

5^e résolution : l'assemblée générale donne son accord pour que des démarches soient entreprises par le bureau en vue de retarder à 23 h. le ravivage de la Flamme le 11 mai par la KOUMIA et le C.E.F.I., après accord de Mme la Maréchale JUIN.

6^e résolution : l'assemblée générale donne son accord pour que les contacts pris par le bureau en vue de réaliser un film sur les A.I. et les goums à la T.V. soient poursuivis.

7^e résolution : l'assemblée générale donne son accord pour que soient entreprises des recherches en vue d'établir le siège de l'association dans un local plus accessible et plus fonctionnel que celui de la rue Flachet.

Résolution présentée à l'A.G. extraordinaire du 16 juin 1979 et adoptée à l'unanimité par celle-ci

L'article 5 des statuts de la KOUMIA est annulé et remplacé par l'article 5 rédigé comme suit :

« l'association est administrée par un conseil d'administration composé de 20 membres élus pour 4 ans par l'assemblée générale. En cas de vacances le conseil pourvoit au remplacement de ses membres ; celui-ci doit être entériné par la plus prochaine A.G. Les pouvoirs des membres ainsi élus prennent fin à l'époque où devrait normalement expirer le mandat des membres remplacés.

Le renouvellement du conseil a lieu en intégralité. Les membres sortants sont rééligibles.

Le conseil d'administration choisit au scrutin secret, parmi ses membres, un bureau composé de :

Un président élu à la majorité des voix par un collège constitué des présidents d'honneur, des membres du conseil et des présidents des sections ; un vice président, un secrétaire, un secrétaire adjoint, un trésorier, un trésorier adjoint, un conseiller administratif, élus par les seuls membres du conseil d'administration.

Tous les membres du bureau sont élus pour deux ans. Ils sont rééligibles. Le vote par correspondance est admis ».

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES
DE LA KOUMIA
ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS
ET DES AFFAIRES INDIGÈNES EN FRANCE

**Réunion du conseil d'administration
et assemblée générale des 16 et 17 juin 1979**

La sortie impérative du bulletin de liaison de la Koumia, avant les grandes vacances, ne permet pas la rédaction complète des procès-verbaux de la réunion du conseil d'administration et de l'assemblée générale.

Ces procès-verbaux paraîtront dans le bulletin édité en fin d'année 1979.

Cependant, il est permis de faire un premier bilan de ces journées de Saumur-Montsoreau et de tirer quelques conclusions des échanges entre les Descendants que cette première rencontre a permis.

On peut déjà dire que la participation effective des Descendants à cette première assemblée générale « nationale » a dépassé les prévisions les plus optimistes. En effet on comptait 37 Descendants présents — plus les conjoints et quelques enfants — et 45 Descendants avaient envoyé un pouvoir. Le nombre des sociétaires cotisants s'élève à 109.

Ces journées ont donc été parfaitement réussies, elles ont permis d'établir un premier contact entre les Descendants et même des « retrouvailles » pour certains d'entre eux.

Des discussions, échanges, observations, il apparaît que les Descendants, parfaitement conscients de la nécessité de sauvegarder le musée et le patrimoine de la Koumia, ne veulent pas être considérés comme simplement le prolongement ou la reproduction à l'identique de la Koumia mais veulent conserver leur personnalité et leur identité en apportant leur propre contribution à la vie de leur association.

Les Descendants souhaitent qu'en plus d'un programme commun avec la Koumia ils puissent établir un programme particulier incluant les réunions de Descendants à l'échelon régional et à l'échelon national, en parfait accord avec les présidents de section et le conseil d'administration de la Koumia.

La proposition d'organiser un voyage au Maroc pour aller à la rencontre des Descendants des goumiers marocains a reçu l'adhésion de tous. Ce voyage sera organisé dans toute la mesure du possible en 1980 ; un questionnaire envoyé aux Descendants servira à définir les conditions optimales de ce voyage : date, durée, circuit, etc...

La décision de recueillir tous les documents historiques, ethnographiques destinés au maintien du souvenir de l'œuvre française au Maroc a rencontré l'adhésion des Descendants, soucieux de ne pas laisser perdre le patrimoine culturel de leurs pères.

Ainsi, par leur participation importante à ces journées, les Descendants ont voulu marquer leur intérêt, leur solidarité et leur volonté de poursuivre l'action entreprise par leur jeune association.

Tous ceux qui ont participé à la création de l'association des Descendants voient leurs espoirs comblés. Ils peuvent être rassurés pour l'avenir : le patrimoine sera sauvegardé, l'esprit « Koumia » repris par leurs enfants sera conservé et stimulé par la foi, l'enthousiasme et l'entrain des jeunes générations.

Georges BOYER de LATOUR du MOULIN
Président

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 1979**LISTE DES PERSONNES AYANT PARTICIPÉ
AUX DIFFÉRENTES MANIFESTATIONS DES 16 ET 17 JUIN 1979**

Les généraux LEBLANC et Mme, BARROU et Mme, BREIL et Mme, DALLIER, FEAUGAS et Mme, JARROT et Mme, de SAINT-BON et Mme, TURNIER et Mme, WARTEL ainsi que MM. ALBY et Mme, ALVERNHE et Mme, AUBOIRON et Mme, AUDOUX, BARAULT et Mme, BAUDOT et Mme, BERDEGUER et Mme, BERTHIER et Mme, BOUCHENY, BOUDON, BOUTIN et Mme, BOYER et Mme, BRAMY et Mme, BRET et Mme, BRIAN et Mme, BRION, BROCHEREZ, BUAN et Mme, BUREL, CATHELIN et Mme, CHABAUTY, CHAMPION et Mme, CHATRAS et Mme, CHARPENTIER et Mme, CHARUIT et Mme, CHAUMAZ, de CHAUNAC-LANZAC, COZETTE et Mme, DALLONEAU et Mme, DAVID, DELUC, DESCHARD et Mme, DORANGE et Mme, DU BOYS, D. MAC CARTHY et Mme, DUMONT, DUPAS et Mme, Mme et Mlle EDON, MM. d'ELISSAGARAY et Mme, ESPEISSE et Mme, FAYE et Mme, FILHOL et Mme, Mme FINES, MM. FOUILLEN et Mme, de GANAY, GAUTIER et Mme, GENOUD et Mme, GENTRIC et Mme, GILLES, GIRARDEAU, GOUMY et Mme, GUENAUULT et Mme, HAGUENIN et Mme, JACQUINET et Mme, JACOB et Mme, JENNY et Mme, JOLIVET et Mme, JOUSSET, de LA BROSSE P. et Mme, LAROUSSE et Mme, LAVOIGNAT et Mme, LEBOITEUX et Mme, LE FRANÇOIS et Mme, LELONG et Mme, LEPAGE, LEROUX et Mme, LOMBARD, de LOUVIGNY, LUCASSEAU et Mme, MAGNENOT et Mme, MAMMARI et Mme, MARDINI, de MAREUIL, MARX et Mme, MATORE et Mme, H. de LA MENARDIERE, MERAUD et Mme, MERCHEZ et Mme, MERIC de BELLEFON et Mme, MERLIN et Mme, MEZARD et Mme, MIKCHA et Mme, MOREAU de BELLAING, NOEL et Mme, NOLLET et Mme, PASQUIER et Mme, PERNOUX et Mme, PICARDAT, REFFAS, ROBERT et Mme, de ROQUETTE-BUISSON et Mme, RUEDA, RUEL, SABATIER et Mme, SAINTAIN et Mme, de SCITIVAUX et Mme, SERGENT, SORNAT et Mme, SOUBRIÉ et Mme, THET, TROUILLARD, VAILLANT et Mme, Mme VANDAL, MM. VERIE et Mme, VERNEY, DU CREST de VILLENEUVE et Mme, VUILLECARD et Mme, WEISS et Mme.

Parmi nos amis il y avait : MM. BILLOUDET, FRADIN de BELABRE et Mme, LAURENT et Mme, LIAUDET et Mme.

Descendants : MM. et Mme ABADIE-CARRERE, MM. ALVERNHE, BORIOUS, M. et Mme G. BOYER de LA TOUR, BRION, M. et Mme BUREAU-FEAUGAS, M. CARRERE, M. et Mme DUBOST-GAUTIER, Mlle ESPEISSE, M. B. FEAUGAS, M. et Mme H. LEROUX, M. et Mme de LESTANG-FEAUGAS, Mme de LIGNIERES, Mlle NOEL, M. de SAINT-BON, M. et Mme LHERITIER-FEAUGAS, Mlle Geneviève FEAUGAS, Mlle BARRAULT... et d'autres à qui nous demandons de nous excuser si nous avons omis de les citer.

S'étaient excusés et avaient envoyé leur pouvoir :

Mme la générale SORE, les généraux CORNIOT, de CHILLY, GRANGER, JARROT, MARCHAL, MARZLOFF, MERLIN, THEN, VAUTREY, M. ABAD, It-colonel ADAM, intendant ARZENO, capitaine AUDOUX, commandant AYMERIC, capitaine BARBAIZE, colonel BATAILLE, M. BEAU, colonel BECHET, colonel BEL MADANI, colonel BERTHON, M. BONNOT, capitaine BOISNARD, It-colonel BORDES, colonel BOULET-DESBARREAU, commandant BRASSENS, Mme BRAULT-CHANOINE, commandant CABOS, commandant CANO, colonel CHANEY, commandant CHAUMAZ, commandant CHIROUSSE, capitaine CHULLIAT, M. CLAUDEL, lieutenant COGNOT, It-colonel DAVID, It-colonel DELAFON, commandant DEMAIN, commandant DESBROSSES, commandant DUBARRY, M. FLECKSTEINER, commandant FOUGEROLLES, commandant FOURNIER, capitaine FROGER, M. GALMICHE, capitaine GAUDE, commandant R. GAUTHIER, commandant GERMAIN, colonel GILBAIN, capitaine GUIDON, colonel GUIGNOT, colonel BORIUS, commandant LEONET, M. MEILLIER, It-colonel TESMOINGT, commandant HUCHARD, It-colonel HÜOT, colonel HUTINEL, M. IRIART, M. KLOPP, It-colonel LACROIX, capitaine LARIVIÈRE, commandant LAURÈS, M. LEBEL, lieutenant LECUYER, M. LEFRANÇOIS, M. LEGOUIX, lieutenant LÉPINE, capitaine LOIRY, M. MAHALIN, capitaine MANSUY, commandant MARCHAND, M. MAVON, colonel MAYMIL, M. MOUNIER, colonel NICLAUSSE, M. OLIVIERI, lieutenant OUISTE, lieutenant E. PASQUIER, colonel PELLABŒUF, M. PENTAGAIME, capitaine de vaisseau PETIT, Mme PHILIMORE, It-colonel PILLOT, M. POILEVEY, colonel POUBLAN, M. PREMOLI, colonel PUIDUPIN, M. RAMET, capitaine RAULT, M^e RÉVEILLAUD, capitaine RICARD, It-colonel RICHAUD, capitaine de ROCHEFORT, capitaine ROMMENS, It-colonel J. L. ROUSSEAU, colonel H. ROUSSEL, colonel SALANIÉ, M. SARRAZIN, colonel SAULAY, M. SIBILLE, colonel TASLE, capitaine TERUEL, colonel TIVOLLE, M. WAVELET, M. WINTER, M. Léon HENRI et M. Yves OLLIVIER (qui sont actuellement au Maroc et nous envoient leurs salutations).



Pèlerinages au Maroc

Le piano du Tinguilchti (suite)

J'avais demandé à Dieu, avant le grand saut, de me permettre un retour au Maroc où se sont écoulées mes années de jeune homme et d'homme mûr.

C'est chose faite. Allah m'a permis trois pèlerinages successifs. J'aurais aimé vous en faire connaître, chers camarades, vous qui avez, sinon tout donné, du moins beaucoup consacré à cet admirable pays, béni de Dieu, mes trois périples, dans l'ordre chronologique, mais la merveilleuse et poignante anecdote de mon ancien « El Hadj X... ». (Pardonne moi, mon trop modeste ami, de dévoiler ton nom) mérite tellement la suite que vous allez lire, que la narration de mes voyages au Maroc, débutera par la fin de mon troisième séjour.

Cela vaut bien une petite entorse.

Le premier voyage se situe dans les régions de Fès, Taza, Oujda, etc...

Le deuxième au Tafilalet, à Tinerhir, Zagora, Ouarzazate, etc...

Le troisième à Agadir, Goulimine, Tafraout. Irherm, Taliouine. Marrakech et retour en France.

Inutile de vous décrire l'émotion très grande éprouvée en revoyant les anciens postes de goums, d'A.I. de makhzens auxquels j'ai appartenu ou dont j'ai été le responsable. Partout ces postes ou bureaux sont parfaitement entretenus. Aucune déprédation et si le drapeau marocain n'y flottait pas, on se croirait encore là... et il y a plus de 40 ans !

Agadir cité martyre semble s'être vite remise de son dramatique passé. Partout surgissent d'immenses hôtels ultra modernes. Ville grouillante d'autochtones, nombreux sont les jeunes, mais que de touristes aussi, du monde entier, certains venant de leurs lointains pays, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, d'autres de plus près, tels les Français... et les Parisiens, en particulier.

Inezgane, où la sympathique figure du capitaine Oloi m'est revenue à la mémoire. Son histoire de poissons séchés que le Maroc entier a appréciés. Son magnifique bureau des A.I. ! Il est là indemne, tout flamboyant d'ocre rose et là une très forte émotion : un ancien goumier, âgé de 72 ans m'a accosté, salué militairement, m'a appelé par mon nom et m'a dit : « Te souviens-tu de moi ? »

Mon épouse et des amis français présents y sont allés de leur petite larme, ébahis. J'avoue que je n'en menais pas large.

Quelle mémoire et quelle fidélité. Aussitôt d'autres anciens nous ont entourés. Qu'est devenu un tel ou un tel ? Est-il vivant, où est-il ? Ce fut très touchant pour tout le monde et je savourais la victoire de tous ces Français méconnus de leurs compatriotes et contre lesquels, souvent furent portés des jugements bien téméraires et injustes. J'en étais arrivé à ne plus pouvoir quitter ce poste.

Puis ce fut Tiznit. Goulimine nous fut déconseillé. Il y avait eu un attentat du Polisario, deux jours avant. Ma femme n'a donc pas eu la joie de voir le souk aux chameaux du samedi et les hommes bleus. Dommage... Marra ohra, In Cha Allah (une autre fois s'il plaît à Dieu).

Taroudant, toujours merveilleuse ville du Souss. Elle a conservé tout son caractère. Le modernisme ne l'a pas encore atteinte, Dieu merci. Les gens y sont toujours aussi aimables et les petits enfants, très fiers de nous saluer en français, nous réclament un petit dirham, pour acheter un cahier, un crayon, une gomme. La mendicité est interdite et sévèrement réprimandée.

Tafraout. Là aussi toute la région conserve son cachet local même la ville très agrandie et toute rose a été épargnée, à part l'immense hôtel « les Amandiers » qui, lui, est occidentalisé... un peu trop, à part son manque de baignoires, pour touristes craignant la chaleur ! Enfin !

Le bureau des A.I. et la kechla du goum sont en parfait état. Un serveur de l'hôtel, interrogé, m'a répondu : « Ça, c'est un souvenir sacré. Pour nous c'est béni ». Je n'ai pas manqué de me souvenir de tous les anciens camarades du goum et de mes patrons des A.I., les capitaines BORIUS, de FLEURIEU qui m'ont été d'un réel secours lorsque j'étais chef de poste du Haut-Tamanart.

Tous ceux qui connaissent cette région n'ont pas pu oublier ses perspectives rocailleuses, ses espèces de moraines, de dolmens et menhirs qui fleurissent partout à perte de vue et qui éclatent de couleurs vives et inattendues. Quel merveilleux spectacle, quelle féerie. Il m'a fallu un gros effort pour m'arracher à ce tableau et filer plus loin, mais auparavant je m'inquiétais de l'état des routes ou pistes, car j'avais été déjà surpris par le manque de panneaux de signalisation et par l'état précaire des itinéraires de la carte Michelin. J'appris en effet que la route de Tafraout à la zaouia de Timguilcht était bonne, asphaltée sur la majeure partie du parcours, mais très souvent inexistante aux passages dans les oueds et dangereuse à mi-chemin. Si près du but je n'ai pas voulu abandonner en me disant « Zid el Goudem », mais je reconnais avoir eu très chaud à une bonne dizaine de reprises, car je me suis perdu plusieurs fois. Dieu merci, les bergers rencontrés, la plupart ne parlant que la tachelhit (berbère du Souss) m'ont été d'un très grand secours.

Enfin, après environ trois heures de route et un passage au pas et en première dans une superbe palmeraie, la zaouia de Timguilcht nous est apparue, majestueuse, surplombant le village très agrandi et fort bien entretenu. Elle m'a donné froid dans le dos, il y a 41 ans, mon Dieu, quand je l'ai vue pour la première fois.

J'ouvre une parenthèse avant de poursuivre. Il est à remarquer qu'un effort très important a été fait dans la remise en état de tous les douars du sud marocain que j'ai traversés ou côtoyés. Il y a aussi de très nombreuses constructions traditionnelles neuves et bien décorées.

Bien entendu à la zaouia, nous avons, ma femme et moi, été aussitôt très amicalement accueillis et quand j'ai prononcé les mots « Mindzet Amrar ? » (où se trouve le cheikh ?) toute cette foule m'a répondu, extrêmement troublée d'entendre un roumi parler sa langue : « Achta rinna » (viens ici, suis nous). J'ai retrouvé le frère de Sidi Mohamed ben el Hachemi. Il m'a reconnu et embrassé les deux mains. Je tremblais des pieds à la tête, sans vouloir le laisser paraître, le suivis dans un dédale de petites rues... « Te souviens-tu ? puisque j'ai eu l'honneur de fouler après toi, le même itinéraire. C'est là que j'ai appris — car bien sûr on m'a demandé de tes nouvelles — que l'on t'appelait « EL HADJ X... » et tu aurais été bougrement ému de voir le sourire de joie que j'ai provoqué en répondant : « El Hadj mazel haï, mazel shih ou rah fi darrou fi França ». (il est vivant, solide et habite dans sa maison en France). Tout cela nous conduisit à l'intérieur de la demeure du Timguilchti, décédé d'ailleurs et enterré juste à côté. Salutations d'usage, petite conversation à bâtons rompus et thé traditionnel.

Hélas, quelle ne fut pas ma déception — car j'y ai joué, aussi, sur ce piano — de ne plus voir, dans le salon aux cent tapis, aux dizaines d'horloges, là où toi aussi tu as été reçu à diverses reprises, l'objet de ta sauveuse anecdote.

Le salon est complètement vidé de tout ce que tu as connu. J'ai posé la question, la disparition du piano m'ayant tout de même surpris. « Il est parti » m'a-t-on affirmé, à Marrakech, avec beaucoup d'autres choses, chez la femme d'un très haut personnage, décédé depuis » et cette femme « serait la fille unique du Timguilchti, encore vivante et retirée depuis son veuvage dramatique, dans un beau palais de Djema el Fna ».

Je n'ai pas essayé d'en savoir plus, sentant que je ne devais pas insister. Eh ! non, mon ancien, plus personne n'a jamais plus « martelé les touches vieillies de cet infortuné instrument de musique ».

Quant à la route de Tafraout à la zaouia, elle ne va pas plus loin. De la zaouia au poste d'Afella Irhir, Haut Tamanart, c'est le bled. Il n'y a plus la belle piste que tu entretenais avec un soin religieux et il faut vraiment des acrobaties et une prudence extraordinaires pour ne pas laisser une partie de voiture à chaque chaos. Le poste est absolument intact, sauf les écuries quelque peu écroulées, et j'y ai revu ton bureau, ta chambre à coucher, ta salle à manger, ta cuisine, le tout encore meublé.

Ceci compense cela. Le poste n'est pas occupé non plus. Il n'y a qu'une chose qui n'existe plus, c'est le souk el Had, transféré à la zaouia... et le téléphone.

Mais revenons à notre route. Les autochtones disent que Sidi Mohamed ben El Hachemi « a exigé » de son futur gendre, la construction d'une route goudronnée de la zaouia à Tafraout pour lui permettre de se déplacer facilement, car il voulait avoir, — après le piano, — une superbe voiture. L'histoire est très discrète quant à la suite. A la mort du chérif, sa fille devint chérifa, chef de la zaouia et de sa confrérie.



Autre anecdote sur le Timguilchti.

Cela se situait huit mois après mon affectation au poste du Haut-Tamanart. Au cours d'une chikaïa qui se passait dans le bureau. Sidi Mohamed m'invita à la zaouia deux jours après l'Aïd el Kébir.

C'était, ce jour-là, plus protocolaire qu'à l'accoutumée. Je flairais un piège : il avait, tu le sais, l'habitude de ce genre de choses. J'étais inquiet et sur mes gardes, tout en dégustant un sacré thé qu'il avait lui-même préparé — insigne honneur, — lorsqu'une très jolie servante nous amena un immense taggine de 8 ou 10 personnes.

Une quantité de petites boules grisâtres trempaient dans une sauce épaisse et très rouge. Au début je trouvais cela excellent, mais à la quatrième boulette des vapeurs désagréables m'envahirent. Je me mis à transpirer anormalement et plus que de coutume, si bien que je fus obligé à deux reprises de m'éponger le front. Il s'en aperçut et me dit : « Tu as très chaud, bois ce verre de thé ». M'exécutant et reprenant mon souffle je lui répondis : « Cher ami, pourquoi éprouves-tu le besoin de déguster une cuisine aussi épicée ? »

Riant de bon cœur, il rétorqua : « Vous, les Français, vous êtes intelligents, instruits... vous avez de bons docteurs, et de bons médicaments, pour être forts et avoir des enfants. Nous, il nous faut du felfel khar (piment piquant)... Si tu me procures ce médicament, car j'ai plusieurs femmes et aucune ne m'a encore donné d'enfant, je ne mangerai plus piquant et j'aurai des enfants ».

Le voile était jeté, mais je ne m'attendais pas du tout à cela. Pour ne pas perdre la face — le cheikh avait les Français en haute estime — j'ai donc alerté des camarades à Tiznit et à Agadir, car je savais que les pilules TITUS et HERCULE existaient.

Qui sait si je ne suis pas à l'origine de la naissance de cette chérifa que tu n'as pas connue. J'ai quitté brusquement le poste, pour être affecté à Mezguitem, par Taza, sans avoir été tenu au courant des progrès que ma médication miraculeuse avait pu produire. El Hachemi, entrevu rapidement au départ, ne m'en a soufflé mot. Soyez bons avec les humains... ils n'en ont aucune reconnaissance.

Je ne demandais d'ailleurs aucune reconnaissance et je me serais bien gardé de reparler à mon ancien cheikh de cette affaire de pilules, le connaissant assez pointilleux et coléreux, et comme au surplus je ne voulais pas lui donner ma nouvelle adresse, notre entrevue fut très brève.

Trois mois après mon arrivée à Mezguitem une lettre du Timguilchti me surprit totalement. Il avait appris mon prochain mariage et m'adressait tous ses vœux et félicitations m'annonçant un joli présent pour ma future épouse.

Il était bien renseigné le bougre. Comment avait-il fait ? qui avait pu lui donner mon adresse, qui avait pu lui parler de mon mariage, les bans n'étant pas encore publiés ?

Je conserve de lui un souvenir mêlé de respect et d'affection. Cet homme qui ne parlait pas un mot d'arabe, mais le lisait couramment, était un fin lettré, avide de culture, curieux, possédant une bibliothèque extraordinaire qu'il ne montrait pas à n'importe qui. J'ai cru bon d'aller lui rendre un pieux hommage. Une petite sépulture, simple, impersonnelle, pas loin du sanctuaire dont il était le vénéré chérif.

Au passage, puisque je parle de Mezguitem, je salue mes anciens du goum et mes anciens patrons, à l'époque le lieutenant DELCROS, le capitaine de VILLEMANDIE, le capitaine de MARCILLY.

Georges RATEL

- Nos camarades ayant eu au cours de leur carrière une affectation au 3° R.T.A. et intéressés par une plaquette « Souvenir » du régiment avec annuaire, peuvent en faire la demande à :

Monsieur R. ESPEISSE
RHIN ET MOSELLE - ASSURANCES FRANÇAISES

1, rue des Arquebusiers
67000 STRASBOURG

qui en a assuré l'impression.

A propos de trois récits marocains

Notre ami, le colonel BEL MADANI nous demande de rectifier une erreur qui s'est produite dans la présentation de ses trois récits (bulletin n° 72).

En effet, l'ancien pacha d'Agadir ne comptait pas dans les effectifs officiels du corps des A.I. Il en a, pendant des années, exécuté les tâches, à la fois dans le service d'administration et dans celui des forces supplétives. Comme il le dit si justement, il a « goûté à toutes les sauces, les amères et les sucrées, et parfois, même, les fades ».

Permettez-vous, cher colonel, qu'avec cette « rectification », nous vous disions notre amitié fidèle, dont la base même est la reconnaissance de la France ?

On a souvent besoin de petites négresses chez soi... et un autre récit marocain.

Dans notre bulletin n° 72 (décembre 1978), nous avons eu le plaisir de publier trois récits écrits par notre cher ami, le colonel BEL MADANI ben Haïoun.

Aujourd'hui, le colonel BEL MADANI nous adresse des « histoires vraies », imprégnées du plus parfait humour marocain.

Les amis du « colonel-pacha » apprécieront et remercieront.

N.D.L.R.

En 1908, à l'époque du bled makhzen et du bled siba (1), avant le Protectorat, le caïd Si Abd El Malek M'Touggi se révolte contre le sultan, à la suite d'une amputation d'une partie de son territoire.

Le sultan convoque le caïd des Glaoua, Si El Madani, et lui donne l'ordre de s'emparer du caïd rebelle et de le lui amener, les fers aux pieds, et lui fait même remettre les « kbouls » (les fers).

(1) Nous définissons cette notion de bled « Makhzen » ou « Siba » dans la plaquette du château de Montsoreau, mise récemment en place dans notre musée et au secrétariat de la Koumia (5 F).

Mission délicate, et non sans risques, mais Si El Madani, maître aussi bien dans l'art de la guerre que dans celui de la diplomatie et de l'intrigue, regagne Telouet en faisant courir le bruit qu'il est très fatigué et qu'à la suite des dernières campagnes, il a droit à un repos bien mérité.

Aucune agitation, en montagne ; les tribus sont tranquilles ; le M'Touggi et ses partisans, d'abord sur le qui vive, se rassurent. C'est le moment que choisit Si El Madani pour encercler la kasba du M'Touggi.

La supériorité numérique et la surprise lui donnent l'avantage et, après une journée de siège, le M'Touggi pense que toute résistance est vaine et qu'il est préférable d'entamer des pourparlers.

A la tombée de la nuit, la kasba ouvre ses portes au glaoui, les deux caïds, amis ou ennemis, suivant les circonstances, entament les discussions. L'atmosphère est tendue, les sourires crispés, chacun suppute ses chances.

Si El Madani est-il pris au piège ? Il ne le pense pas. Tous les passages sont gardés ; les glaouas cernent bien la kasba ; ils refusent même le repas qui leur est offert. Aucune chance qu'un rekkas puisse passer pour alerter les partisans du M'Touggi.

L'entretien entre les deux grands seigneurs de l'Atlas se poursuit dans la détente. Finalement, le glaoui sort de sa poche l'ordre de mission portant le sceau du souverain, le porte à ses lèvres et le tend à Si Abd El Malek ; celui-ci le porte également à ses lèvres et le passe à son secrétaire, qui en donne lecture.

Au même moment, un serviteur du glaoui apporte à son maître les « kbouls » que Si El Madani pose à terre à côté de lui.

La situation du M'Touggi n'est pas brillante mais, pour sa part, il ne s'inquiète pas ; il en a vu d'autres : sa famille et ses alliés sont nombreux, puissants et fiers. C'est un vieux renard, à qui rien n'échappe, et il se souvient qu'un an auparavant, au cours d'une réception qu'il avait donnée, Si El Madani avait particulièrement regardé les deux petites négresses qui servaient le thé.

Il les fait venir et, — coup de théâtre —, il offre les deux nymphes d'ébène et d'autres au glaoui.

L'élégance de ce geste de franche amitié fait passer le M'Touggi de l'état de prisonnier à celui de compagnon de route, et les deux caïds rejoignent le sultan à Fès.

Le palais est déjà en fête, à l'annonce du triomphe du makhzen faite par les rekkas spéciaux du glaoui.

A l'arrivée, Si El Madani se présente devant son souverain, s'agenouille, baise le sol, sort les « kbouls » dissimulés sous son burnous et dit :

« Le serviteur repentant de votre majesté est ici ; voici les fers qui lui étaient destinés. Que votre majesté les fasse mettre à mes pieds, car je n'ai pu les mettre à ceux du M'Touggi, qui s'était placé sous la horma (1) de ma famille ».

Le pire est à craindre... Il n'a pas lieu. Il vaut mieux avoir vu M'Touggi à genoux, repentant, qu'une tribu de M'Touggas en rébellion.

L'honneur est sauf ; le sultan est magnanime ; le M'Touggi baise les pieds du souverain, qui le bénit, et le confirme dans son commandement.

Une guerre où il n'y a que des gagnants, puisque Si El Madani n'est pas puni pour n'avoir pas mis le M'Touggi aux fers.

(1) Horma : protection, en quelque sorte religieuse : l'honneur du protecteur est très fortement engagé.

Le repentir, le pèlerinage et les trois amandiers

Belk ou Saoud est le plus heureux des épiciers chleuhs installés à Casablanca. La fortune est faite ; sa famille vit en paix. Cependant, cette sérénité est parfois troublée par le remords. Tout ce vin, tout cet alcool et cette viande de cochon, qu'il vend, sont des péchés, des « haram ».

Pour apaiser les tourments de son âme, il offre à son père le plus beau des cadeaux qu'un fils puisse donner : un pèlerinage à La Mecque. Le vieux « afkir » est très ému : il sera bientôt « El Hadj ». Sfia est comblée : épouse de Hadj et mère d'un riche « pisri » (épicerie).

Le jour de l'embarquement, tout Casablanca est en effervescence. Les cœurs sont remplis de joie, d'espoir, d'émotion et de ferveur.

Le navire est là, majestueux ; les drapeaux flottent et les sirènes sont autant de muezzins qui donnent, à l'heure des adieux et des dernières recommandations, une religieuse majesté.

Avant les dernières embrassades, Afkir Saoud dit à son fils : « Tu sais, le tribunal coutumier a confirmé ma propriété sur les trois amandiers qui se trouvent entre mon champ et celui de Saïd Andrif. En vérité, ces arbres appartiennent à Saïd. Rends-les lui et demande bien pardon de ma part. Je veux revenir de La Mecque complètement lavé de tout péché ».

Le pèlerinage accompli, les nouveaux Hadj rentrent au pays. Parents, amis et connaissances sont là pour les accueillir et recueillir un peu de leur baraka.

El Hadj Saoud est heureux de retrouver son fils et, sans perdre de temps, lui demande s'il a rendu les amandiers à Saïd.

« Non, mon père. Pas encore » — « Tu as bien fait, mon fils » ; et le fils de conclure : « Est-ce que je ne te connais pas, mon père ? »

« MAKH OURK SNEKH, A BABA ? »



SOUVENIRS DU CAPITAINE BEN KADDOUR REFFAS DE 1895 A 1920

(suite)

(cf bulletin n° 73)

CHAPITRE 6. — Le 7 août 1907, la France envoie des troupes dans la région de Casablanca, à la suite du massacre de plusieurs Français. La flotte française investit cette ville (escadre du Nord sous les ordres de l'amiral Philibert, composée des navires : Kléber, Gueydon, Jeanne-d'Arc, Condé, Chasseloup-Laubat, Landes, Forbin, Surcouf.

Deux bataillons français débarquent sous le commandement du **général Drude** : un bataillon de légion étrangère et un **bataillon du 1^{er} tirailleurs** sous les ordres du **commandant Passard** actuellement général.

Le lendemain, l'escadre espagnole arrive à Casablanca : (navires Carlos-quinto, Extramadura, Rio-de-la-Plata). Sous les ordres du lieutenant-colonel Sylvestre, qui avait mission de faire la police dans cette ville, un bataillon d'infanterie et deux escadrons de cavalerie débarquent. Puis, nous occupons la Chaouia, Taddert, Médiouna, Settat, Berrechid, Casbah ben Hamed, etc... sous les ordres des généraux Drude et d'Amade.

Désigné par M. Reynault ministre plénipotentiaire à Tanger, je sers d'interprète (langues espagnole et marocaine) à l'amiral Philibert ; pendant six mois, soit à bord du « Gueydon », soit à bord des torpilleurs, pour la surveillance de la contrebande, entre Melilla et Agadir.

Puis je rejoins Mogador, comme instructeur des troupes de police marocaine, sous les ordres du commandant Massoutier, actuellement colonel en retraite.

CHAPITRE 7. (1) — En 1909, les habitants de Mogador se sont révoltés contre le tabor : C'est une véritable tuerie dans toutes les rues, les Marocains tirent sur la caserne.

Ce jour-là, je me trouvais seul de service à la caserne, (mon chef et mes camarades bloqués chez eux par les Marocains) dont je fermais la porte pour empêcher le tabor de sortir ; je fermais également le magasin aux armes et la poudrière afin d'éviter une catastrophe, et commandais un feu de salves pour éloigner les Marocains qui tiraient toujours dans notre direction. Un de mes camarades, Moujon, maréchal des logis d'artillerie, me rejoint à la caserne et met son 75 en batterie dans la direction du tir marocain.

A un moment d'accalmie, j'ai envoyé une section de 100 hommes en armes, sous les ordres d'un caïd « Mia » (officier du tabor), pour protéger les consulats et la maison du commandant.

La fusillade a duré environ une heure ; puis le commandant et mes camarades sont venus au quartier accompagnés du pacha (gouverneur de la ville) et des consuls.

(1) Cf nos bulletins 71 et 72 : Les troupes chérifiennes de police des ports.

Sur l'ordre de mon chef, j'ai couché à la caserne ; « les Marocains, me dit-il, vous obéissent davantage qu'à un de nous et, en cas de récidive, vous serez plus à même d'en avoir raison ».

Couché dans la poudrière, revolver au poing, je n'étais pas très rassuré, mais la nuit fut calme.

Mon chef m'a cité pour l'initiative dont j'ai fait preuve pendant le combat ; mais pour la récompense, je n'étais pas seul : mon commandant et mes camarades ont été décorés avec moi du Nicham Hafidien.

Mogador est une ville tout à fait marocaine ; très peu d'Européens : Allemands, Anglais, Espagnols ; presque pas de Français, et tous commerçants : quincailliers, marchands de nouveautés, contrebandiers, correspondants de banques, agents maritimes, minotiers (sur 25.000 habitants, on comptait 15.000 juifs, une centaine d'Européens, et le reste, musulmans).

CHAPITRE 8. — Durant mon séjour dans cette ville, j'ai assuré les contacts politiques auprès des chefs marocains et des hauts personnages du gouvernement chérifien (maghzen).

On m'a interrogé plusieurs fois sur la considération qu'avaient les Français pour les Arabes en Algérie. J'ai toujours répondu que les Français étaient le peuple le plus civilisé, respectant les mœurs arabes, le Coran ; protégeant les autochtones, défendant leurs intérêts, tout en les laissant libres de leurs coutumes et traditions.

Quelques-uns de ces chefs m'ont demandé si les mosquées d'Algérie étaient respectées et si les Arabes faisaient le carême et la prière. Mes réponses étaient affirmatives, naturellement.

A ce moment, les Marocains étaient en quelque sorte sous la domination des frères Mannesmann.

J'ai réussi à pénétrer dans les boutiques et à causer avec les musulmans. Parmi eux, les incrédules me disaient que j'étais aussi chrétien que les « roumis » : pour bien leur prouver que j'étais musulman, je me rendais à la mosquée tous les vendredis, faire la prière à haute voix, et non en murmurant comme eux. Ils avaient alors confiance en moi, et la plupart m'embrassaient la main en m'appelant Sidi El Hachemi, disant que Reffas était un nom français et non arabe. Je faisais les fantasias.

A cause de mon nom, le pacha m'a convoqué dans son bureau, en présence du caïd Anfious (tribu des Haha) et du caïd Hadji (tribu des Chiadma) pour me demander si je n'étais pas chrétien. Sur ma réponse négative, il me visita puis m'embrassa. En prenant une tasse de thé ensemble, il me questionna sur la conduite des Français à l'égard des musulmans. Je n'ai pu que confirmer ce que j'avais déjà dit aux chefs marocains, et le pacha s'est intéressé à moi. Il m'a présenté à plusieurs caïds de l'intérieur qui étaient nos ennemis.

Le caïd Anfious m'a écrit plusieurs lettres pour m'inviter à désertir l'armée française, et aller instruire son artillerie, moyennant une redevance annuelle de 2.000 dourous (c'est-à-dire 10.000 pésétas hassani) un beau cheval harnaché, deux esclaves, une négresse, et une de ses filles en mariage.

J'ai conservé toutes ces lettres sans les montrer à personne, de crainte que mon chef ne me fasse partir de la mission, soupçonnant une campagne anti-française de ma part.

CHAPITRE 9. — En 1909, j'adressais au Ministre de la Justice, une demande de naturalisation qui, trois mois plus tard, était accordée. A ce moment, je me rendis à Blida, en permission, où je contractai mariage avec une Française, que je ramenai avec moi à Mogador jusqu'en 1912, date de ma nomination au grade de sous-lieutenant (24 mars).

Le 4 avril de la même année, je tenais garnison à Blida, et 4 mois plus tard, je partais, volontaire, pour le Maroc Oriental.

A Guercif, le colonel Bavouzet, commandant la 1^{re} Légion étrangère, crée une véritable redoute en briques sèches fabriquées par les tirailleurs, sous la direction du capitaine adjudant-major Trapet, et maçonnées par les soldats de la Légion étrangère, sous les ordres du capitaine Colombat.

On a construit un hôpital, un cercle, des popotes, chambres pour officiers et pour hommes, puis un petit village « civil » pour les commerçants, entre la Moulouya et l'oued Meloulou, (tribu des Aouara).

En mars 1913, mon bataillon est désigné pour prendre part à la colonne du général Girardot. Nous occupons Safsafat, Nakila, Meridja, la Kasbah de M'çoun. Fin juin 1914, une colonne de 8.000 hommes venant de M'çoun sous le commandement du général Baumgarten, une autre venant de Fez, sous les ordres du général Gouraud, font jonction près de Taza et s'emparent de cette ville.

C'est à Taza que j'ai été décoré de la Légion d'honneur pour faits de guerre, le 11 juillet 1914.

CHAPITRE 10. — Le 2 août 1914, à la déclaration de guerre, zouaves et tirailleurs d'Algérie s'embarquent à Oran à destination de la Belgique. Tous ceux qui ont fait la « Grande Guerre » savent, comme moi, toutes les souffrances qu'ils ont endurées, physiques et morales, dans la neige ou dans l'humidité, sur un sol ravagé par les obus et autrefois si joli. Aussi, je ne m'étends pas davantage sur les horreurs de cette guerre.

En janvier 1915, nous avons occupé Poperinge, - février, Abbeville, - mars, avril, mai, juin, Montdidier, Favrolles, Laboissière, Marquillers, Armancourt, juillet, août, Mureil, Lamotte, Carrière, Madame, le Château de Plessis, près de Roy.

Puis, je suis évacué sur Vichy jusqu'en octobre.

Après mon congé de convalescence, je me rends à mon dépôt de Miliana, où je suis désigné, par le colonel Dineaux, comme instructeur des élèves aspirants (fils de notables musulmans).

CHAPITRE 11. — En mars 1917, je suis volontaire pour le front français, mais on m'envoie en Palestine. Je m'embarque à Bizerte sur un paquebot anglais. Poursuivis par les sous-marins allemands, nous nous réfugions pendant trois jours dans l'île de Crête, puis nous continuons la route, escortés par trois torpilleurs japonais, jusqu'au débarquement à Port-Saïd. (A bord du paquebot, un bataillon du 1^{er} tirailleurs — commandant Brouty — un du 115^e de ligne, une batterie d'artillerie et un escadron de spahis).

Le 4 avril, en cours de route, je reçois ma nomination au grade de lieutenant.

Quelques mois après, nous occupons Caymounous, Gaza, Jérusalem.

C'est le vrai désert où l'on manque absolument d'eau. Les troupes anglaises sont chargées du ravitaillement en eau potable, par chemin de fer, venant du canal de Suez. Les rares puits du pays sont empoisonnés par les Turcs ; on se sert tout de même de cette eau pour les animaux (désinfectée au permanganate).

Je suis évacué d'Orient, le 2 novembre 1917, pour maladie de foie et entérite.

CHAPITRE 12. — Je reste en Algérie jusqu'en octobre 1918, date à laquelle je repars, volontaire, pour le front français — 17^e tirailleurs de marche, 6^e armée à St-Quentin et Guise, colonel Fouchard. Mais... je n'ai pas fait grand'chose car, un mois plus tard, on signait l'armistice. Du 11 novembre 1918 à avril 1919, nous occupons Aix-la-Chapelle, puis le 17^e tirailleurs est dissous et je passe au 1^{er} mixte (zouaves et tirailleurs).

En mai 1919, je suis évacué à nouveau pour mêmes motifs : foie et entérite.

CHAPITRE 13. — Enfin, en août 1920, je suis mis en non activité pour raisons de santé, et je me retire à Cherchell dans une toute petite propriété au bord de la mer : mon rêve caressé depuis longtemps déjà.

Actuellement je compte 30 ans de services effectifs, 20 campagnes et j'ai neuf décorations.

Note : Le capitaine Reffas a été nommé officier de la Légion d'honneur en mars 1931.

Nous avons reçu, de notre ami, le commandant Pierre Delcourt, ancien des A.I. et des S.A.S., un intéressant article relatif aux harkis d'Algérie. Certes, cet article aurait sa place dans le bulletin des S.A.S. ... Mais celui-ci n'existe pas.

Quoi qu'il en soit, beaucoup d'entre nous ont combattu en Algérie et nous nous faisons donc un devoir de publier ces réflexions d'un officier au grand cœur. On peut espérer que la France et les Français savent la dette de reconnaissance que notre pays a envers ces combattants.

Pierre Delcourt, que nous avons connu lieutenant à la tête du peloton méhariste du 16° goum d'Assa, et qui est actuellement à Roubaix, a-t-il entendu parler de la « remontée des gens du sud » ?

La Koumia vous salue et vous remercie amicalement, mon Commandant.

LES HARKIS DANS LE NORD

Une installation parfois difficile

LES HARKIS. Pierre Delcourt connaît bien. Voilà des années qu'il se préoccupe de leur sort. Qu'il leur consacre presque sa vie depuis qu'en 1958 il a pris sa retraite d'officier. Ainsi fut-il, jusqu'au 1^{er} janvier dernier, responsable du bureau d'aide aux harkis de Roubaix, 62, boulevard de Strasbourg. En deux articles, sans trémolos, mais avec le ton simple de la vérité, Pierre Delcourt nous rappelle qui sont les harkis, ce qu'ils sont devenus, comment ils vivent dans le Nord. Et s'il a choisi de ne pas lancer avec trop de lyrisme un appel à la solidarité en faveur des harkis, c'est qu'il estime que cette solidarité doit, tout naturellement, s'imposer à chacun de nous.

On les avait oubliés. Après le grand élan de solidarité de l'été 1962 en faveur des rapatriés d'Algérie, les Français, saisis par d'autres préoccupations, ne s'étaient plus intéressés au sort des harkis. On savait vaguement que certains d'entre eux travaillaient sur des chantiers des Eaux-et-Forêts dans le Midi et que d'autres étaient venus dans le Nord pour descendre à la mine : mais, à part quelques âmes généreuses qui continuaient à s'intéresser à eux et essayaient tant bien que mal de les aider, la société française avait fini par ignorer même leur existence. Il a fallu la grève de la faim, au cours de l'automne 1974, dans l'église de la Madeleine à Paris, pour que l'on s'aperçoive avec étonnement que les harkis n'étaient pas contents.

Le gouvernement n'a pas tardé à prendre des mesures importantes en leur faveur : entre autres, l'implantation dans les régions où ils sont particulièrement nombreux, comme dans le Nord, de bureaux spécialisés destinés à les aider dans leurs diverses démarches. Depuis 1975, les autorités préfectorales et, sous leur impulsion, les municipalités et divers services administratifs se sont efforcés, suivant les directives gouvernementales, d'améliorer la situation matérielle et morale des harkis, mais la population elle-même les connaît-elle ? sait-elle qui ils sont, où et comment ils vivent, comment on les distingue ?

Ces articles ont pour but de préciser et de compléter l'information des gens du Nord sur ces différents points : ainsi seront-ils mieux à même de comprendre la mentalité des harkis et d'apprécier leur comportement.

UN RETOUR PRÉCIPITÉ.

On désigne sous le terme arabe de Harkis des Algériens autochtones qui ont servi pendant la guerre d'Algérie dans les rangs de l'armée française, soit dans les troupes régulières, soit dans les formations supplétives, et qui, après les décisions qui ont conduit à l'indépendance de l'Algérie, ont été rapatriés en 1962 avec les « pieds noirs » et dans les mêmes conditions qu'eux.

Ils ont fui précipitamment, n'emportant qu'une valise et abandonnant tout : maison, terres, parfois êtres chers. Si en effet la plupart sont venus en famille, certains ont dû se séparer des leurs : père, mère, frères et sœurs. Quelquefois la femme, retenue par ses parents, n'a pas suivi son mari en France : elle est restée en Algérie avec les enfants, et elle y est toujours. Certains hommes ont mal supporté cette séparation : isolés, désemparés, ils traînent encore maintenant ici une vie misérable et sans horizon.

En 1963, les harkis ont opté pour la nationalité française : leur signature ne les engageait pas seulement eux-mêmes, mais aussi leurs enfants mineurs, qui sont maintenant presque tous adultes. Cette option les coupait définitivement de l'Algérie : ils le savaient pertinemment : désormais ils ne pourraient plus jamais retourner dans leur pays. Ils l'ont fait cependant, se contraignant ainsi à vivre en France jusqu'à leur mort.

Les harkis ont été groupés à leur arrivée en métropole, dans des cités d'accueil telles que Saint-Maurice — l'Ardoise et Bias. A partir de 1963, ceux qui étaient en état de travailler se sont dispersés dans les diverses régions de France. Les uns sont allés dans le Midi, dans des hameaux dits de « forestage » ; d'autres sont venus travailler dans les mines du Nord et du Pas-de-Calais, où certains sont encore employés maintenant ; mais la plupart se sont orientés d'eux-mêmes vers les régions de leur choix, après y avoir trouvé du travail, généralement dans l'industrie, ainsi qu'un logement pour leur famille. C'est à partir de 1964 que les harkis se sont définitivement fixés dans les villes du Nord.

3.000 FAMILLES DANS LE NORD.

Il y a un peu plus de 3.000 familles de harkis dans le département du Nord et une soixantaine dans le Pas-de-Calais.

La répartition de ces familles n'est pas uniforme : dans le Nord, plus des deux tiers se trouvent dans l'arrondissement de Lille ; il y en a 950 environ à Roubaix, soit plus de trente pour cent de l'ensemble du département.

Les harkis habitent là où ils ont trouvé du travail, c'est à dire principalement dans les villes ; ils sont dispersés au milieu de la population, si bien qu'il est difficile de les identifier ; néanmoins il existe à Maing, près de Valenciennes, et à Louvroil, près de Maubeuge, de petits groupes de familles très solidaires, vivant au sein d'ensembles de construction récente.

A leur arrivée dans le Nord, en 1964, les harkis ont pour la plupart acheté pour un prix modeste, des maisons dans des courées ; par la suite, leur situation matérielle s'étant améliorée, bon nombre d'entre eux ont pu acquérir d'autres maisons plus confortables, ou louer des logements fournis par les organismes d'H.L.M. Etant souvent pères de familles nombreuses, ils préfèrent la maison individuelle à l'immeuble collectif : pour les raisons historiques que l'on devine, ils évitent les quartiers « arabes » des villes.

PRESQUE TOUS DES RURAUX.

Le flot des rapatriés est arrivé en France en 1962, au moment de l'indépendance de l'Algérie. Mais certains harkis ont été à cette époque arrêtés par le F.L.N. et sont restés plusieurs années en captivité. Après s'être évadés ou avoir été relâchés par les autorités algériennes, ils sont venus en France par leurs propres moyens. Les derniers d'entre eux sont arrivés en 1968.

Il y a donc actuellement entre onze et dix-sept ans que les harkis, par la force des choses, vivent en France. Se sont-ils bien adaptés à ce nouveau mode d'existence ? La réponse à cette question doit être nuancée.

Songeons que les harkis sont presque tous des ruraux. Avant la guerre d'Algérie, ils menaient la vie du paysan nord-africain. Les hommes laissant leur famille sur place, allaient la plupart du temps louer leurs services dans les fermes des colons français ; certains traversaient la mer pour travailler dans les usines de la métropole. La famille restait enracinée dans le pays : hommes et femmes gardaient rigoureusement la religion, les coutumes, le mode de vie traditionnel.

La guerre d'Algérie change tout. L'homme s'engage dans l'armée ; la famille quitte son douar pour s'installer dans des cités de regroupement, où elle est soumise à une discipline et mêlée à d'autres familles qui lui sont étrangères.

Le départ précipité en France à partir de 1962 va amener pour ces familles un bien plus grand changement. Après une période plus ou moins longue de séjour dans des cités d'accueil, puis pour certains dans des hameaux de forage, ou dans des cités minières, les harkis se fixent dans une localité du Nord.

S'ADAPTER, SURTOUT POUR LES PLUS AGÉS.

Les voici, eux des ruraux, plongés brusquement dans une civilisation urbaine de type occidental complètement différente de leur société traditionnelle. Langue, religion, coutumes, tout les distingue du milieu environnant. Aussi, pour ces déracinés, l'adaptation est-elle difficile. Les plus jeunes harkis (qui ont maintenant au moins trente-cinq ans) y réussissent sans trop de difficultés. Tout en conservant la religion et les principales coutumes nord-africaines (telle la circoncision qui fait chaque année l'objet de fêtes bruyantes), ils adoptent sur bien des points le mode de vie et les habitudes des Français, dont ils manient assez bien le langage.

Il n'en est pas de même des harkis les plus âgés, qui ont maintenant dépassé, parfois largement, la soixantaine. Certains ont servi eux-mêmes dans l'armée pendant la guerre d'Algérie : d'autres, plus ou moins suspects vis-à-vis des autorités algériennes, ont préféré suivre en France en 1962 leurs fils qui, eux, avaient porté l'uniforme. Il en est qui ont combattu en France en 1914-1918. Pour ces « harkis » âgés, l'adaptation a été beaucoup plus difficile. En fait, la plupart d'entre eux ont conservé en métropole leur mode de vie algérien traditionnel. Fermement attachés à leur religion, ils en observent scrupuleusement les rites : jeûne du ramadan, prières quotidiennes, aumône, sacrifice du mouton pour l'Aïd-el-Kebir. Chez eux, la femme ne sort guère de la maison ; c'est l'homme qui fait les achats nécessaires au ménage. Le chef de famille a gardé une forte autorité dans son foyer ; femme et enfants le respectent et lui obéissent sans discussion.

Parmi ces harkis âgés, un certain nombre ont fait (souvent plusieurs fois) le pèlerinage de La Mecque. Invalides ou retraités, ils se réunissent volontiers entre eux pour échanger des souvenirs ; ils jouissent d'une considération particulière auprès des autres.

(A suivre)

P. DELCOURT

La mort de Michel VIEUCHANGE

dernier "explorateur" de SMARA la mystérieuse en 1930

Un fait divers d'actualité en zone sahraouie occidentale, signalé dans Ouest-France du 31 janvier 1979, nous rappelle des événements vieux bientôt de 50 ans...

MAROC : INQUIÉTUDE. — *Le gouvernement marocain s'est réuni en séance extraordinaire à la suite de l'attaque aux roquettes lancée par le Polisario contre la ville de Tan-Tan. Affaire « sérieuse » dit-on à Rabat. Les Sahraouis affirment avoir occupé la ville dimanche et tué 700 militaires marocains.*

Avec les actions du Polisario, les déclarations et prétentions des gouvernements mauritanien, algérien et marocain, le Sahara occidental retient toujours l'attention des chancelleries.

On relit l'ouvrage d'André Demaison « le Pacha de Tombouctou » le glorieux Djouder, au service du sultan El Mansour (1578-1603). Il partit de Marrakech afin d'atteindre le Soudan pour « cueillir l'or des Noirs et l'or du monde ». Actuellement il s'agit de fer et de phosphate...

« Sur les traces du pacha de Tombouctou », titre de la remarquable étude historique et militaire des opérations de 1934 du colonel Charbonneau, s'intègrent les difficiles explorations des chercheurs de SMARA la mystérieuse.

En 1850, Panet relie le Sénégal au Sous après avoir été attaqué et dévalisé.

En 1870, un colonel belge décrivait la vallée de la Seguiet el Hamra où l'eau coulait à flots, comme une oasis de verdure sous une frondaison luxuriante de palmiers ; « mon cheval, précisait-il, avait de l'herbe jusqu'au ventre ». Avec emphase, il relatait la richesse des mosquées et la décoration des altières kasbahs de la confrérie de Ma el Aïnin.

En 1887, Camille Douls, pillé, enterré vivant, relâché, atteignait SMARA.

En février 1913, le colonel Mouret traversait le Rio de Oro au cours d'un raid célèbre et campait, lui aussi, dans la Seguiet el Hamra.

L'imagination aidant, Smara en ruines, disait-on, devint une des bases des « djjouch », des « rezzou » dévastateurs des frontières nord et sud du Sahara, et aussi des trafiquants de toutes sortes.

La publication en 1932 de « SMARA - Carnets de route de Michel Vieuchange », à la veille des opérations de 1934, passionna les cadres des futures colonnes mobiles des « deux rives du Sahara » mais aussi les officiers des A.I. et des goums du Sud marocain, futurs acteurs de la pacification de l'Anti-Atlas et de la vallée de l'Oued Draa. Le grand raid de la colonne Trinquet vers Tindouf et Bir Morhrein, et la revue militaire de Bou Izakarène le 18 mars 1934, mirent un point final aux opérations du Sahara occidental, mais non à la pacification, puisque l'on s'y bat encore et les dissidents sont toujours les mêmes.

Nous pensons au capitaine Moureau, tué à une époque plus récente, où le Maroc indépendant ne contrôlait pas encore les marches du Sud.

Un cheikh des Reguibat me dit un jour, alors que j'avais franchi... par inadvertance le cours majeur de l'Oued Draa : « Le Sahara, c'est comme la mer, une mangeuse d'hommes, et d'abord de « nçârâ » (1).

Colonel Lucasseau

(1) Les nçârâ sont les chrétiens, fils spirituels de Jésus le Nazaréen, de Nazareth, en Galilée.

En marge de « SMARA - Carnets de route » de Michel Vieuchange publiés par le docteur Jean Vieuchange en 1932.

Souvenirs de Hamed ou Hailal

Guide de Michel VIEUCHANGE

à Smara

— Recueillis à El Aioun du Drâa, en mai 1936.

Le cheikh Hamed ou Hailal, chef de la fraction Amezaouig des Yggout, fut le guide de Michel Vieuchange, de Tigit à Smara et retour.

A la fin de l'été, le cheikh Ali, des Lansas, habitant Tigit, dépêcha un rekkas Ait Oussa, le nommé Embark ou Ali, auprès de Hamed ou Hailal et lui écrivit : « J'ai un Français dans ma maison. Personne ne le connaît. Je lui ai donné l'aman. Tu l'accompagneras à Smara et le protégeras : il te récompensera. Ali ould Boudjema, de Tigit, et Ahmed ou El Maboul, des Ait Haha d'Agadir, l'ont amené de Tiznit ici ».

Vieuchange arriva à Tigit habillé en femme. Tout en blanc, il se voilait la face avec un bout de son chèche. Il portait des bagues, des bracelets aux pieds et aux bras. Deux femmes l'accompagnaient aussi : la sœur de la mère d'Ahmed ou El Maboul et une femme Ait Haha.

Vieuchange, caché dans la kasba la plus haute de Tigit, expliqua au cheikh Yggout, par le truchement d'Ahmed ou El Maboul qui lui servait d'interprète, son projet : visiter Smara. Le cheikh Hamed, à peine en sécurité dans ses montagnes du Zini, lui fit voir les dangers du « bled siba », les rezzou continuels des Reguibat et refusa d'être le guide. Des promesses d'argent, un acompte et les encouragements du cheikh de Tigit dissipèrent les difficultés. Vieuchange quitta son déguisement féminin, dangereux, et se drapa dans un khout usagé et pâli. On lui conseilla de laisser ses deux ânes, montures peu nobles pour aller en Seguiet el Hamra.

Ainsi partirent Vieuchange, le cheikh Yggout Hamed ou Hailal, chef de la troupe, Ahmed ou El Maboul, homme de confiance et le rekkas Ait Oussa Embark ou Ali. Seuls. Le cheikh et le rekkas possédaient un chameau : chaque voyageur devait donc faire la moitié du trajet à pied.

Le premier départ et l'échec : Voici, résumé chronologiquement, le premier voyage :

1^{er} jour : étape Tigit-Asmerdane, par la Guelta El Merked, puis Tamesferdine et les ruines d'Asmerdane (Aidliouine).

2^e jour : étape Asmerdane-Rhsane.

La troupe traverse l'oued Drâa au kheneg Jiffal (à l'est du M'Karz) passe à Oudiet El Amara et campe à Rhsane, au pied de l'Ouarkziz.

3^e jour : traversée de l'Ouarkziz.

En s'écartant des lieux de campement, Vieuchange et ses compagnons franchissent la montagne au Mejbed Rhsane et campent à Arhzane.

4° jour : Arhzane - Tajendiet - Ras Asguer.

Beaucoup d'eau dans l'oued du Ras Asguer, provenant des pluies d'orages des jours précédents.

5° et 6° jours : Repos au puits du Ras Asguer.

Le cheikh Hamed ou Hailal souffre de la jambe droite depuis 2 jours ; une plaie douteuse apparaît le matin du 5° jour et la jambe enfle démesurément. A la nuit tombante du 6° jour, des indigènes ont surpris le petit campement et le saluent de 4 coups de fusil.

Le guide est très malade. Vieuchange décide le retour à Tiglit. A 20 heures, on se remet en marche. Le 7° jour, repos à Aghzane, le 8° jour, à Oudiet Amara, le 9°, dans l'oued Drâa, au kheneg Jiffal.

Le 10° jour, Tiglit est proche. Les voyageurs attendent, cachés dans l'oued, la nuit tombante.

Le séjour forcé à Tiglit : Tout le monde reste un mois à Tiglit. Vieuchange ne sort pas de la kasba de Lhassen ou Belaid, où il écrit sans cesse ses « Carnets de route », car, en tribu, on a eu vent de l'expédition. Les Reguibat rôdent, ce qui affole un peu les sédentaires de la palmeraie. Les deux femmes Ait Haha font la cuisine. Tous les jours, le cheikh Ali rend visite au Roumi et, sous prétexte de dangers pour lui et les siens et d'acheter la parole de « gens qui savent », soutire quelques sommes de plus en plus fortes.

Le cheikh Hamed ou Hailal se fait panser chaque jour par Vieuchange et proclame, sans cesse, son désir d'abandonner. Ahmed ou El Maboul sert d'interprète. Des promesses (dit le cheikh, ou, ce qui est plus vraisemblable, des pièces d'argent) redonnent, chaque jour, le courage perdu. Vieuchange leur parle, sans cesse, de Smara la Mystérieuse, de ses « trésors », de ses kasbas en ruines et s'étonne de leur dédaigneuse ignorance. Pendant ce temps, des Azouafid, des Ait Oussa, des Yggout viennent à Tiglit, car le bruit court, dans les tentes, qu'un roumi, un Français, est venu avec deux femmes. Le cheikh Ali est inquiet, d'autant plus qu'un rezzi fait par ses gens (Ait Boho) d'autres Lansas et des Ait Oussa sur les Izerguin, dans le Çahab el Harcha (2 Izerguin tués) pourrait amener des représailles immédiates. Mais il semble qu'il se soit fait monnayer toutes ses craintes. Cependant, il reste fidèle, envoie acheter en secret deux chameaux, au souk d'Amouguer et au Tleta des Akhsas, pour monter complètement l'expédition.

Enfin, Hamed ou Hailal est définitivement guéri, les chameaux sont en bon état; tout est prêt.

L'expédition repart après un mois de repos.

Le deuxième départ et la réussite :

A la nuit tombante, 5 chameaux grimpent lentement l'Asguer de Tiglit, car le vieux Ali Mouloud ould Boudjma (venu de Tiznit à Tiglit) fait partie de la deuxième expédition.

1^{er} jour : On marche jusqu'au matin et on campe sur l'oued Drâa, au Meqta Ouiricht. L'oued Tiglit, itinéraire très passant, a été évité.

2° jour : Etape jusqu'au Meksem Mouguetto, dans le Zini.

3° jour : Etape jusqu'au puits de Jrifha, dans le Nsaied.

4° jour : Etape jusqu'au puits de El Menader (Ras Chebika).

5° jour : Etape jusqu'à El Gaa del Chebi.

6° jour : Etape jusqu'à Tourert, dans la Bettana.

7^e jour : L'expédition atteint la Seguiet El Hamra, sans encombres et campe près de El Khoda et Matallah.

8^e jour : Séjour à Hassiline.

Hamed ould Hailal se rend à Smara pour reconnaître les gens et les lieux. Pendant ce temps, Vieuchange et ses compagnons se cachent dans les ravins d'Hassiline. Le guide n'aperçoit que quelques Reguibat abreuvant leurs chameaux. Personne dans les ruines de pisé. Pas un soukier. Quelques maisons en bon état.

9^e jour : Visite de Smara.

Bien renseigné, Vieuchange arrive à Smara à 15 heures. Il photographie sans cesse, examine le bordj détruit par les Français en 1905, lors de l'expédition du colonel Mouret. Deux guides font les assès et, grâce à la chaleur accablante, aucun berger ne vient aux puits. Vieuchange enserme des papiers dans une bouteille qu'il cache dans une maison du cheikh Malainine. Ce sont ces papiers qui ont été retrouvés par le capitaine Gallo Bullion y Diaz, de la Mia Méhariste Espagnole.

La visite a duré trois heures, de 15 à 18 heures.

A peine sortie des murs de Smara, un troupeau apparaissant au sommet d'une crête, sur le chemin du retour, la petite troupe s'arrête et les chameaux sont baraqués. Un des chouris est posé à terre et Vieuchange s'y blottit, sous une couverture et un burnous.

Le guide Hamed ould Hailal se présente comme soukier aux deux Reguibat, bergers du troupeau. Ce sont des Ould Taleb et l'un d'eux, Moulay Hamed, veut absolument vendre des chèvres. Tout le monde boit le thé et les Reguibat, enchantés d'avoir reçu 4 kalebs de sucre, souhaitent bon voyage au soukier et à sa suite et rejoignent Smara.

Vieuchange sort de sa cachette, un peu étouffé. Et c'est le retour sur Tigit, par la même piste, sans encombres. Chemin faisant, la troupe rencontre des nomades et, pendant que s'éloigne Vieuchange, Hamed ou Hailal explique qu'ils accompagnent un marabout du Rharb qui revient du pays des Malainines.

Ce voyage à Smara s'est donc déroulé sans incidents. Vieuchange le doit plus à la chance qu'au chassepot de Hamed ou Hailal (100 cartouches) et au fusil 1874 d'Embark ou Ali, l'Ait Oussa (30 cartouches). Il se porte à merveille ; tout au plus, une blessure superficielle, causée par des belra, l'a-t-elle gêné en route.

Le séjour à Tigit.

Vieuchange séjourna 15 jours à Tigit, au cours desquels il s'informa de la région et écrivit toujours.

Il dit tout son plaisir d'avoir été si bien conduit et distribua des récompenses.

Le cheikh de Tigit, Hamed ould Hailal, reçut 200 douros hassanis, soit 2.000 francs.

Ahmed ou El Maboul, qui, au cours de la route, avait perçu quelques gratifications, reçut aussi 2.000 francs. Ali Mouloud ou Boudjma eut une grosse récompense. Les autres guides touchèrent 1.000 francs.

Vieuchange leur annonça l'arrivée prochaine des colonnes françaises et leur dit : « Vous serez mes amis et vous toucherez beaucoup d'argent ». Il prit les noms de vingt hommes de la famille du cheikh Hamed ou Hailal, des Amezaouig, à qui il réservait des places de moghazenis.

Le retour à Tiznit.

A l'aller, Vieuchange était passé par le Tleta des Akhsas, Bou Izakarene, Tighmert, El Kabah, El Bordj et Tiglit. Ce voyage n'avait eu qu'un incident : la rencontre avec Mohamed El Khorchi, Caïd des Ait Oussa, qui s'inquiéta de l'identité de Ahmed El Maboul. Ce dernier s'expliqua ainsi : « Je viens de tuer un Ait Haha et je vais en amezauig à Tiglit », Et les trois femmes passèrent, dont Vieuchange.

Le retour fut, lui, très agité.

Au départ, le matin, eurent lieu les agapes d'adieu. On mangea un méchoui de chevreau et des dattes fraîches.

Lhacen ou Belaid, propriétaire de la maison qui abrita Vieuchange, se joignit à l'expédition, espérant recueillir, à Tiznit, une grosse récompense.

Michel Vieuchange se sentit malade dès la première heure de chameau et souffrit de violentes coliques. A ce sujet, les indigènes racontent que, forcément, il devait être malade, car il ne mangeait que du méchoui et des dattes et ne buvait que de l'eau (qu'il puisait lui-même). Il refusait le couscous qui l'aurait sauvé.

Ils marchèrent 3 jours et 2 nuits sans arrêt, alertés sans cesse par des Akhsas et des Azouafid en quête de mauvais coups. Vieuchange, malade, souffrit beaucoup pendant ce voyage, ballotté la nuit sur son chameau, étouffant le jour, recroquevillé dans un chouari, sous le burnous du cheikh Hamed ou Hailal.

Ils passèrent par l'Oued Tiglit, Melnit, Iroual, (près El Bordj) Tighmert, Fask, El Merraya, Tagant, Tleta des Akhsas (où ils laissèrent les fusils) Ain Ouled Jerar et Tiznit.

La petite troupe atteignit enfin Bab Ouled Jerar. Bien que très malade, Vieuchange eut encore la force d'écrire un papier pour le bureau et de le confier à Ahmed ou El Maboul.

Une troupe arriva, qui présenta les armes et Vieuchange quitta son chameau pour un brancard d'hôpital...

Il mourut à Agadir le 30 novembre 1930.

Le cheikh Hamed ould Hailal, ne recevant pas la récompense promise (et accusant Ahmed ou El Maboul d'avoir tout gardé) s'enfuit de Tiznit. En reprenant son fusil, au Tleta des Akhsas, il eut vent que le pays connaissait l'expédition et rejoignit rapidement sa tribu.

La tribu Yggout mit longtemps à pardonner au cheikh d'avoir accompagné un Français à Smara.

Pendant les dernières opérations de 1934, la piste suivie par Michel Vieuchange était, paraît-il, surveillée par les tribus du Rio de Oro qui y avaient préparé des embuscades, comprenant que le voyage d'un Français à Smara n'avait été qu'une reconnaissance pour l'arrivée prochaine du Maghzen.

Ainsi pensaient les Hommes Bleus du Drâa et de la Seguia.

Mai 1936

Le Chef de poste d'El Aioun du Drâa

Lieutenant Lucasseau

Le 27 janvier 1979, notre ami le capitaine Pierre de Rochefort nous transmettait un article, que nous nous faisons un plaisir de reproduire ci-dessous, par une lettre dans laquelle il le présentait ainsi :

« La revue TAM a publié (N° 365 - 28-12-79, p. 19) le récit très intéressant d'une randonnée effectuée en haute montagne dans le Haut Atlas Marocain par un groupe de cadres et chasseurs de la 1^{re} Compagnie du 6^e B.C.A.

Il ne peut qu'avoir une résonnance très perceptible à nous autres A.I., pour qui les noms prestigieux des hauts lieux d'AZILAL - AIT MEHAMMED - AIT BOU GUEMMEZ réveillent un écho toujours en alerte.

Il s'agit d'une performance originale, accomplie par des frères d'armes, qui s'associe bien avec le temps de notre présence, comme en atteste la fidélité du souvenir de nos anciens goumiers retournés dans leurs hautes vallées, mais qui n'oublie « rien », pas plus que nous ! »

Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de nos vifs remerciements.

La rédaction

RANDONNÉE DANS LE HAUT-ATLAS CENTRAL

Dans le cadre de la section alpinisme du club sportif et artistique du 6^e B.C.A., un groupe de cadres et chasseurs de la 1^{re} compagnie a participé à une randonnée en haute montagne dans le Haut-Atlas central marocain.

Cette randonnée, issue d'un projet soumis à l'attention du commandant de compagnie, le capitaine Sublet, dès mai 1978, est l'aboutissement d'une longue préparation ; le but était de réaliser l'ascension du deuxième sommet d'Afrique du Nord : le M'Goun 4 071 m, et de montrer l'adaptation des corps alpins à tout milieu, même quand l'altitude se combine avec l'extrême sécheresse de ces latitudes sahariennes.

Ont pris part à cette randonnée l'adjudant-chef Pierre Chaix, responsable du détachement, le sergent Jacques-Antoine Chauveau, le sergent Christophe Canzano (77/12), le sergent Roger Haefele (77/12), le caporal Philippe Raynaud de Fitte (77/12) organisateur et le caporal Christophe Simon (78/04).

Doté d'une subvention accordée aux personnels appelés par le foyer et d'un apport en nourriture de montagne, le groupe prenait à sa charge le financement de la randonnée ainsi que le matériel, complété lui aussi par la section alpinisme du club sportif du 6^e B.C.A.

Les risques étant couverts par les assurances club F.F.M. et Europe Assistance, l'équipe bénéficiait de la position service commandé.

Une semaine après les manœuvres Gentiane et encore moulus des stages d'été en haute montagne dans le massif de la Meije, nous partons du quartier de Varcès, après remise de la flamme de la 1^{re} compagnie par le capitaine Sublet, et après avoir reçu les encouragements du lieutenant colonel Charpe, notre chef de corps.

● LE TOIT DU MAROC

Lundi, après avoir franchi le Moyen-Atlas et atteint les plateaux d'Azilal au pied du Haut-Atlas, 58 km de piste nous attendent, entre 1 600 et 2 650 m d'altitude, que nous couvrirons en 8 h. Bilan, un réservoir d'essence percé et réparé avec du chewing-gum, et un pneu crevé seulement. Mais le soir, la vallée des Ait Bou Guemmez nous accueille dans son splendide isolement, à 1 800 m, au cœur du pays berbère. Fermée quatre mois sur douze par les tempêtes d'hiver et l'épaisse couche de neige, la vallée s'étale sur 30 km avec ses 5 000 habitants, serpentant entre les crêtes dont les sommets frisent plusieurs fois les 3 800 m. C'est la vallée « toit du Maroc ».

Mardi. Après la remontée des gorges du torrent Arous nous bivouaquons à 2 600 m, dans le pays des bergers nomades des monts Ikkis.

Mercredi. Passage du Tizi N'Tarkedit sur le Jebel Aori à 3 208 m et redescente sur les plateaux des sources de la Tessaout à 2 900 m. Nous entamons alors la progression vers le sommet du M'Goun par les flancs nord-ouest du massif. Bivouac le soir dans la neige à 3 900 m sur la crête principale de l'Irhil M'Goun, face au grand sud marocain et au Sahara occidental...

Jedi. Nous ajoutons chacun une pierre aux Kern des trois sommets du M'Goun à 4 035 m, 4 014 m (M'Goun Ouest) et 4 071 m (M'Goun Principal) que nous atteignons successivement. Devant nous s'étagent les éléments d'un immense panorama, des plateaux atlantiques au Sahara. Il nous faut descendre une longue dalle lisse pour rejoindre la haute vallée des M'Goun déserte et desséchée. Nous trouvons de l'eau le soir, 3 h. avant le bivouac que nous installons à 2 500 m, au premier village des Ait M'Goun.

Le même jour, nos camarades du bataillon commémorent, par un marathon, la bataille de la Sidi Brahim.

Vendredi. Remontée du torrent Ifoutene et passage du Tizi N'Ait Imi 2 920 m et redescente vers les Ait Bou Guemmez pour rejoindre le soir nos kasba... 80 km de cailloux, d'épines ou de neige, quatre jours de marche et nous ressentons un immense enthousiasme devant la grande beauté du pays et des gens. Deux jours de repos et de fêtes nous donnent l'occasion de mieux connaître les montagnards berbères dont **les anciens sont presque tous goumiers** et nous racontent Cassino et l'Europe en flammes et en sang.

● UN SOUVENIR INOUBLIABLE

Cette randonnée, résultat tant de l'entraînement physique et intensif accompli dans nos massifs alpins hiver et été, que de la volonté d'une équipe à réaliser son projet, aura été particulièrement riche d'expérience. Son originalité réside plus dans le fait qu'au sein du service national des initiatives sérieuses peuvent être couronnées de succès, que dans le fait d'être allé chercher la neige en Afrique.

Mais ces splendides sommets pratiquement vierges sont le remarquable complément de la pureté et de l'immuabilité de ces hautes vallées et de leurs habitants. Ces déserts d'altitude apportent à tout montagnard un sentiment d'indépendance et de liberté et sont une immense leçon d'humilité. Après le long effort physique nécessaire à l'escalade de ces pentes, le premier pas sur la crête et la vue irréelle qu'il apporte, calme l'esprit et apaise l'homme de ses troubles modernes. Paix et infini, c'est la montagne vraie retrouvée.

Caporal Raynaud de Fitte

(Contingent 77/12)

La mort d'un goumier

La réception donnée par le ménage X..., ce soir-là, à MEXICO est des plus réussies. Des hôtes de marque : un médecin, un ingénieur, un homme d'affaires, deux diplomates de l'ambassade de France dont l'attaché militaire et de fort jolies femmes.

Le dîner a été excellent, le soufflé réussi et les vins importés sublimes. La conversation a été brillante, savamment entretenue par la maîtresse de maison. Les régates d'Acapulco ont monopolisé l'attention au début du repas puis ont cédé la place aux dernières élections parisiennes. Enfin, les toilettes de l'ambassadrice d'un grand pays ont fait les gorges chaudes au moment du café.

Avant le service des liqueurs, Madame A..., épouse du médecin, lance une interrogation :

« A propos, qui d'entre vous a lu la confession de notre romancier à la mode ?

— Oui, moi, je l'ai lue ou plutôt parcourue, précise le deuxième conseiller de l'ambassade dont les traits acérés font toujours mouche dans les salons. Cet hurluberlu qui a rencontré Dieu au bas de l'escalier de son immeuble, lui a parlé et l'a remercié d'avoir reçu le thème d'un bouquin !

— C'est à peu près cela, raille le médecin. Un plumitif en quête de clientèle n'a qu'à trouver un bon titre du genre : « j'ai discuté avec Dieu », « j'ai joué à la belote avec le Diable », « je me suis baigné avec un ange ». Le tour est joué et les gogos se ruent chez le libraire.

Au milieu des rires de l'assemblée, Madame B..., épouse de l'ingénieur susurre :

— D'ailleurs, tous ces gens qui prétendent croire sont des imposteurs. Quelles sont les personnes intelligentes qui croient vraiment en Dieu en notre époque ? Cet infinitif était bon pour nos grand-mères.

La flèche perfide est décochée ; elle fait le tour du salon. Les ricanements deviennent plus discrets mais les sourires des convives sont néanmoins approbateurs. La maîtresse de maison note qu'un de ses invités garde le visage fermé.

— Colonel, dit-elle, nous vous avons choqué avec nos critiques de bourgeois repus.

L'attaché militaire répond calmement :

— Vous ne m'avez pas choqué ; vous m'avez tout au plus peiné. Personnellement je crois... vous le savez... il est vrai que je ne suis peut-être pas intelligent.

— Tout le monde a le droit de croire ou de ne pas croire, ajoute Madame X..., mais rares sont les personnes qui ont vraiment été au contact de Dieu. Vous, par exemple, avez-vous jamais ressenti, comme le prétendent ces écrivains gratte-sous que nous fustigeons, une présence divine ?

— Oui, répond, après un moment de réflexion, l'officier, soudain devenu grave, pendant la campagne d'Indochine alors que je commandais un goumier marocain.

Cette affirmation provoque une certaine surprise dans l'assistance. Les regards à la fois sceptiques et curieux se tournent vers l'attaché militaire.

La maîtresse de maison insiste :

— Je vous en prie, Colonel, ne vous laissez pas influencer par ces incroyables ; racontez votre expérience personnelle.

L'officier balaye d'un coup d'œil son auditoire qui fait silence et entreprend sa narration dans un style haché propre aux militaires :

— Cela se passait en janvier 1953 entre Laï-Chau et la frontière de Chine. Mon goum était tombé dans une embuscade à la sortie d'une forêt. Les sections de tête avaient été bloquées par des feux d'armes automatiques mais l'engagement des sections de réserve et la réaction énergique des mortiers avaient permis de débusquer les Viets. Pertes : deux tués, trois blessés légers et un blessé grave. Ce dernier était mon garde du corps, un berger de mes amis nommé Moha que j'avais recruté dans une tribu du Moyen-Atlas dont j'avais été administrateur. Chasseur-né, il avait éventé la présence d'un groupe de Viets prêts à se jeter sur mon poste de commandement, trahi par les antennes des postes de radio. Il s'était précipité sur eux mais avait été abattu d'une rafale de pistolet mitrailleur. Après le décrochage de l'ennemi, je pris toutes dispositions pour faire évacuer les blessés. Le médecin du tabor, accouru « au son du canon », leur avait délivré les premiers soins mais m'avait fait comprendre d'un signe que le blessé grave n'avait plus que quelques minutes à vivre. J'avais fait appeler son cousin Haddou, du peloton muletier et le fqih Lahcen pour qu'ils l'assistent et lui permettent de réciter une dernière fois la « chahada ». Moha, à demi inconscient, avait agrippé mon bras et ne voulait pas me lâcher. Voyant cela, les deux goumiers m'avaient dit : « Reste avec lui, c'est toi qu'il veut, et parle-lui de Dieu ».

Je vécus alors un moment extraordinaire. Moi, chrétien, à genoux, je dus aider un de mes guerriers musulmans à mourir en lui parlant de Dieu.

Le médecin avait vu juste ; Moha rendit son âme au bout de quelques instants.

Eh bien ! pour répondre à votre question précise, chère amie, je dirai : oui, j'ai ressenti par une triste et froide journée de janvier 1953, dans une clairière dont je n'ai pas retenu le nom, à quelques kilomètres de la frontière de Chine, une présence divine ».

La narration du colonel est terminée. Personne n'ose rompre le silence engendré par la magie des souvenirs. Une servante, fort à propos, apporte des flacons d'orangeade et distrait l'attention. La conversation mondaine repart mais privée, cette fois, de son ton de persiflage.

Peu après, le colonel prend congé. Traversant le bois de Chapultepec pour rejoindre sa résidence de Polanco, encore sous le coup de l'émotion, il se prend à penser :

— Qui m'aurait prédit que j'évoquerais ce soir à MEXICO le souvenir de mon fidèle Moha, né dans la vallée du Chegg-el-Ardh et mort quelque part dans la jungle du Pays Thaï, pour avoir bien exécuté son métier de soldat.

Yves SALKIN



Le coin des poètes...

EN 1934, DANS L'ATLAS CENTRAL

Je dois à l'amabilité sans faille de Madame Ithier, veuve de notre camarade le commandant Ithier, de pouvoir secouer la poussière qui recouvre ce poème dédié « A la gloire de l'immortel CHOCHOLA, célèbre par son nom et par son nez », de l'adjudant-chef Lombard.

Le poète et son héros étaient alors, tous les deux, sous-officiers au 31^e goum, stationné en 1934 au poste A.I. de Tizi n'Isly, dont le chef était le lieutenant de Colbert-Turgis, adjoint du capitaine Massiet du Biest, chef du bureau des A.I. d'Arhala, — l'autre adjoint étant le capitaine Jacques Leboiteux, chef du poste des A.I. de Tassant, remplacé à son départ en 1934 par le lieutenant Saulay, avant l'arrivée du titulaire, le lieutenant Fromentin.

Ce poème était destiné au sergent-chef Ithier, alors chef d'un détachement de maghzen à Tilmi dans l'Imdrhas, qui s'était fait le... rédacteur en chef d'un bulletin humoristique à tirage très limité (introuvable aujourd'hui !), intitulé « l'Etrangleur de l'Imdrhas ».

Je suis, de tous ceux que je viens de citer, le seul survivant... et je me souviens... Saluons la mémoire de ceux qui ne sont plus et qui faisaient partie, bien avant moi, de « l'équipe du Tadla » du général de Loustal :

- adjudant-chef Lombard : mort pour la France en Italie, le 19 mai 1944, capitaine commandant le 86^e goum, 10^e tabor, 3^e G.T.M.
- ... Chochola ... : non identifié
- sergent-chef Ithier : décédé le 25 octobre 1972, chef de bataillon.
- lieutenant de Colbert : mort pour la France le 15 septembre 1944, lieutenant-colonel, commandant le 3^e tabor, 1^{er} G.T.M.
- capitaine Massiet du Biest : décédé le 25 février 1973, général de division,
- capitaine Jacques Leboiteux : décédé le 13 avril 1937
- lieutenant Fromentin : mort pour la France le 1^{er} juin 1935, assassiné par Zaïd ou Ahmed.

A l'immortel CHOCHOLA, célèbre par son nom et par son nez

*Ton nez, oh Chochola, mais c'est tout un poème.
Sans lui, Tizi n'Isly serait triste et désert ;
L'idée de ton départ rend Lamendin tout blème ;
Son travail au bureau va lui paraître amer.*

*De Dakar au Maroc, ce nez toujours vainqueur
S'est pavané gaiement, populaire, ironique,
Narguant le vent, la pluie, la neige et la chaleur...
C'est vraiment un grand nez, né pour être historique.*

*Oh nez qui, du Tadla, conquiers la renommée,
 Reste toujours visible à nos yeux réjouis.
 Pour nous, tu es la joie. Et la gaieté paraît
 Lorsque tu parais, nez, toujours épanoui.*

*Tu es pour nous un véritable baromètre :
 Rose, tu nous prédis : ciel calme et virginal,
 Rouge, c'est le commencement de la tempête,
 Violet, orage, éclairs, le temps est au plus mal.*

*Tu serais parfait, nez, si, par les orifices,
 Semblables à deux aspirateurs insatisfaits
 Tu ne pompais tout l'air, nous vouant au supplice,
 Nous condamnant à vivre aux trois quarts asphyxiés.*

*Heureux, par les journées brûlantes de l'été,
 Ton cheval, Chochola, qui se rit du soleil,
 Il marche, protégé par l'ombre de ton nez
 Qui couvre aussi tes avant-gardes en éveil.*

*Lorsque de Boutferda tu nous arrivas hier,
 Tu n'avais pas encore dépassé l'Assakam,
 Que ton auguste nez, sur Tizi, noble et fier,
 Régnait déjà, cherchant l'abreuvoir et les femmes.*

*Appendice géant, énorme, prodigieux,
 Qui nous met en extase et subjugue nos yeux,
 Des blédards de Tizi exauçant tous les vœux,
 Continue de trôner sur le goum et ses chleuhs.*

*Et si, un jour, Chocho, tu viens à disparaître,
 Désireux de revoir ton bled, Pont-à-Mousson,
 Reviens-nous fiancé, cocu, pire peut-être,
 Mais ramène ton nez entier et rubicond.*

Tizi n'Isly, le 28 février 1934

LOMBARD

Et le sergent-chef Ithier, usant de son pouvoir discrétionnaire de rédacteur-en-chef de « l'Etrangleur de l'Imdrhas », avait ajouté ce commentaire au poème de Lombard :

« Nous profitons de ces feuilles pour remercier l'adjudant-chef Lombard de son aimable et précieuse collaboration.

« Grâce à lui, nos lecteurs pourront constater que, dans les goums, le culte de la poésie et de l'humour n'est pas mort ».

C'était il y a... 45 ans... déjà. Le culte de la poésie, celui de l'humour, ont lentement fait place dans nos cœurs, avec la fuite des ans, à celui du souvenir. Car, ainsi que l'a dit Jean d'Ormesson, « les morts, les pauvres morts, ont deux fois à mourir : d'abord quand ils quittent cette vie, ensuite, et pour la dernière fois, quand il n'y a plus personne pour garder leur souvenir et pour penser à eux ».

Meylan, 25 février 1979

sixième anniversaire de la mort
 du général Massiet du Biest
 mon premier chef de bureau
 aux A.I. d'Arhbala

Jean SAULAY

Bibliographie

A l'occasion de la parution du livre de Marc DEM « Mourir pour Cao-Bang », nous avons reçu plusieurs correspondances de camarades ayant vécu les combats de septembre-octobre 1950 sur la R.C. 4.

Ils s'indignent des multiples erreurs que contient cet ouvrage et de la place peu reluisante qu'il fait aux tabors, alors que sont vantés les mérites de la Légion.

Notre critique littéraire et ami Jean SAULAY donne ci-dessous une analyse de ce livre, qui met les choses au point et suffira à en écarter les acheteurs éventuels.

Que tous se rassurent, le livre souhaité par Jean SAULAY est en cours de rédaction par l'un des principaux acteurs de ces combats.

Général André FEAUGAS

Marc DEM :

MOURIR POUR CAO-BANG

Paris — 1977 — Albin Michel

Présenter « Mourir pour Cao Bang » à des goumiers, et surtout à ceux qui ont servi en Indochine, est chose très délicate, et j'ai longtemps hésité à le faire. Il le faut cependant, puisque l'auteur met en scène les tabors engagés dans ce drame, le 1^{er} avec FEAUGAS, le 11^e avec DELCROS, oubliant toutefois le 3^e avec de CHERGÉ.

Il faut tout de suite préciser que ce livre n'est pas un recueil de souvenirs personnels, mais un travail de compilation, disons plus courtoisement d'érudition, fait par un homme de bonne volonté, mais qui n'est pas un soldat, qui n'est jamais allé en Indochine, et qui ne connaît pas les Marocains, encore moins les goumiers.

Visiblement, « Mourir pour Cao Bang » est inspiré des livres qui l'ont précédé sur le même sujet : Lucien BODARD et son « Humiliation », Claude PAILLAT et son « Guêpier », etc... qui, tous, ont exalté le sacrifice héroïque et total des deux bataillons de Légion engagés sur la RC 4. Par opposition, le rôle des tabors, troupe mal connue, est présenté sous un jour plus terne, parfois délibérément hostile. C'est oublier que, à partir du moment où les deux colonnes durent quitter la RC 4 pour se jeter dans la jungle, la première sous la pression de l'ennemi, la seconde en exécution des ordres reçus, toute possibilité de ma-

nœuvre, tout appui aérien, leur étaient interdits, — sauf sur une carte d'état-major, avec un crayon bleu et un crayon rouge. Dans ces conditions, le rapport des forces étant ce que l'on a su depuis, l'hallali était inévitable.

Bien qu'il soit particulièrement mal placé pour le faire, Marc DEM ne craint pas d'égratigner la personnalité du colonel LEPAGE, tandis qu'il essaye, maladroitement, de laver celle du colonel CHARTON de l'accusation de lenteur dans l'exécution. On sent qu'il a voulu écrire un livre aussi vivant, — mais dans cette mise à mort, cet adjectif est par trop indécent — disons donc aussi plein d'action et de mouvement que ceux dont il s'est inspiré. Mais il n'a pas la manière, car, pour faire parler celui que nous appelions familièrement « Monsieur Goumier », il faut, de toute évidence, avoir fait partie de la famille.

Or Marc DEM n'en fait pas partie et il ne parle pas notre langage. Cela donne des phrases comme celle-ci : lorsque DELCROS, après l'évacuation des blessés de Na Keo sur le col de Luang Phaï, parvient à rallier le P.C. du colonel LEPAGE, la conversation s'engage : « Mes respects, mon colonel » — « M'apportez-vous des nouvelles fraîches, commandant ? »... Ne se croirait-on pas dans un salon parisien ?...

Il y a des confusions de noms et de personnes : « de CHERGÉ » devient l'adjoint de DELCROS, BEUCLER commande le 3^e tabor, plus loin SEGRÉTAÏN rejoint son « assistant », plus loin encore l'auteur parle du 2^e tabor par confusion avec le 11^e...

Le livre s'ouvre sur la reprise de Dong Khé, le 27 mai 1950, par le 3^e GCCP sautant sur le poste occupé par les viets. Mais il oublie de signaler que cette opération parachutiste était effectuée en liaison avec une opération au sol, l'opération « Lumière », aux ordres du colonel LEPAGE commandant le GTMEO, opération qui disloqua le dispositif ennemi. On ne peut guère lui reprocher cette lacune, cependant capitale, puisque les livres dans lesquels il a puisé la matière du sien, ne parlent pas de cette opération.

Lorsqu'il évoque l'assaut fameux du 1^{er} tabor forçant l'étau viet en chantant la Fatiha, il écrit : « Ceux qui ont une certaine expérience du Moghreb reconnaîtront la Faïtha (sic), le chant de la mort »...

Ce livre m'a déçu. Je reconnais que Marc DEM s'est efforcé de faire revivre avec une grande intensité dramatique ces journées tragiques où le courage des hommes n'a pas suffi à contrebalancer les erreurs du commandement. Mais dire, comme le fait l'éditeur, que ce livre est empreint d'une « remarquable rigueur historique » me paraît manquer à cette même rigueur historique.

Le livre qui relatera objectivement les péripéties dramatiques de ces combats n'est pas encore écrit. Souhaitons qu'il le soit bientôt.

Meylan, novembre 1978

Jean SAULAY

BENOIST-MÉCHIN :

LYAUTEY L'AFRICAIN ou le rêve immolé

Paris — 1978 — Librairie Académique Perrin.

Cette nouvelle biographie de Lyautey s'inscrit dans une suite de sept études portant toutes sur le même thème : les tentatives toujours avortées d'unir dans un vaste ensemble les deux civilisations qui s'opposent et se défient de part et d'autre de la Méditerranée. Opérer la fusion de l'Orient et de l'Occident : « le rêve le plus long de l'Histoire »...

Après Alexandre le Grand, Cléopâtre, l'Empereur Julien, Frédéric de Hohenstauffen, Bonaparte en Egypte, Benoist-Méchin nous propose Lyautey l'Africain, en attendant Lawrence d'Arabie, qui clôt la série.

Benoist-Méchin n'a rien perdu de la vigueur de son style, depuis l'époque où il découvrit, en Turquie et en Arabie, les mutations profondes des pays musulmans, qui firent l'objet de ses deux livres remarquables sur « le Loup et le Léopard » parus en 1956. Mais l'intérêt de cette nouvelle étude ne me paraît pas résider dans le récit, somme toute connu, des péripéties de la carrière de Lyautey, jeune officier dans de mornes garnisons de France, ni même dans celui de ses séjours au Tonkin et à Madagascar où, à l'école de Gallieni, il fit son apprentissage de l'action. Je le vois plutôt dans la description de ce « royaume exemplaire » qu'après son bref et douloureux passage au Gouvernement en 1917, il s'acharna à mettre sur pied. « Je prétends et même j'affirme, écrit Wladimir d'Ormesson dans ses souvenirs, que Lyautey a fait le Maroc, non pour la France, mais pour le Maroc. Sans lui, le trône chérifien ne serait pas ce qu'il est devenu ».

Aux obsèques de Berriau, le 19 décembre 1918, il déclare avec force qu'« il n'y a pas d'œuvre humaine qui, pour être vraiment grande, n'ait besoin d'une parcelle d'amour ». Plus tard, pressentant déjà l'évolution normale du Maroc moderne vers l'indépendance, et avec lui, l'Afrique du Nord toute entière, il écrit dans sa fameuse directive du 18 novembre 1920, qu'il faut « donner le plus tôt possible à l'élite marocaine les moyens d'évoluer dans sa norme, donner à temps satisfaction à ses aspirations inévitables »... car le temps viendra où « l'Afrique du Nord évoluée, civilisée, vivant de sa vie autonome, se détachera de la Métropole »... C'est pourquoi il s'écrie en 1925 : « Je veux nous faire aimer de ce peuple ».

Ce rassembleur de terres avait aussi une vision très nette de ce qu'il appelait « le Maroc total ». Il voulait rétablir l'autorité du Sultan sur tout le Chenguit, qui de tout temps était en rapports plus ou moins étroits avec le Maghzen selon que celui-ci était lui-même plus ou moins fort. « La Mauritanie, disait-il, est le prolongement naturel du Maroc ». Mais il se heurta aux politiques opposées des Gouverneurs généraux de l'Algérie et de l'A.O.F. et dut s'incliner devant la décision de Paris, qui n'est sans doute pas étrangère à la querelle qui oppose de nos jours le Maroc à l'Algérie.

La révolte d'Abdelkrim, que Lyautey ne désespérait pas de rallier au Sultan, provoque l'occasion de sa disgrâce. N'attendant pas d'être rappelé, il donne sa démission, qui est aussitôt acceptée. Son proconsulat aura duré 13 ans, 4 mois et 25 jours...

De Thorey où il s'est retiré, Lyautey, amer, assiste à l'écroulement de son « royaume exemplaire » et à l'abandon progressif des principes sur lesquels il l'avait bâti. D'où le sous-titre du livre : « le Rêve immolé ».

Mais lorsque, 20 ans après la mort du vieux maréchal, S.M. le roi Mohamed V prononcera à Rabat, le 18 novembre 1955, le premier discours du Trône dans l'indépendance retrouvée, il dira : « Notre vœu est de voir Marocains et Français coopérer pour la prospérité du Maroc et le bien de tous, en vue de consolider leurs relations et de sauvegarder l'amitié de nos deux pays »...

Sans l'œuvre immense, patiemment accomplie par Lyautey pendant les treize années qu'il passa au Maroc, de 1912 à 1925, il est probable que ces mots n'auraient jamais été prononcés : grâce à elle, envers et contre tout, l'amitié a survécu au « rêve immolé ».

Chamonix, février 1979

J. SAULAY

André TEULIÈRES :

LA GUERRE DU VIETNAM : 1945 - 1975

Lavauzelle — 1978 — Paris

Dans la collection « L'Histoire - Le Moment », les éditions Lavauzelle viennent de publier une intéressante étude sur « La Guerre du Vietnam », d'André Teulière, ancien officier des troupes de Marine, membre de l'Académie des sciences d'outre-mer et secrétaire général de l'Association des écrivains de langue française.

Après une introduction très documentée dans laquelle il brosse le tableau de « l'avant-guerre franco-vietminh », l'auteur articule son livre en trois parties et, dans un large esprit d'objectivité et de synthèse, présente successivement la guerre française, s'achevant le 7 mai 1954 par la chute du camp retranché de Dien Bien Phu, « défaite d'état-major », et la guerre américaine, s'achevant le 30 avril 1975 par la chute de Saïgon, abandonnée par les Etats-Unis. Il s'interroge ensuite sur les raisons de l'échec français, puis de l'échec américain, en analysant les stratégies et les tactiques en présence, françaises et américaines opposées à celles du Vietminh, qu'il développe longuement. Il s'efforce, en conclusion, de dégager les grands principes de la guerre populaire, fixés par Mao Tsé Toung et appliqués avec rigueur par Hô Chi Minh, qui conduisirent le général Giap et l'armée vietnamienne à la victoire finale.

Les documents et les témoignages, les mémoires aussi, des combattants engagés dans l'action, n'éclaircissent nécessairement qu'une partie de l'Événement. Certains sont parfois entachés de partialité. D'autres ne sont que des plaidoyers « pro domo ». C'est la première fois, à ma connaissance, que la guerre du Vietnam, cette moderne Guerre de Trente Ans, est ainsi présentée dans son ensemble avec un tel souci d'impartialité, en exposant l'enchaînement des faits et les principaux combats du conflit, vus du côté français puis américain, et du côté vietminh.

S'agissant de la guerre française, j'ai lu avec un intérêt particulier une note de l'auteur sur les combats acharnés qui marquèrent le coup de force japonais du 9 mars 1945. Il écrit : « Il s'est agi d'un « baroud d'honneur » magnifique et « sans espoir, ayant comporté de nombreux faits d'armes très peu connus mais « dont la France peut être fière. Notamment à Hanoï (citadelle) où, chose rare, « les Japonais rendirent les honneurs de la guerre ; mais aussi à Haiphong, « Langson, Dong Dang, Ha Giang, Dong Hoï, Hué, Thu Dau Mot, etc... Il y aurait « un livre d'or à écrire sur ce monument de courage et de sacrifice ». Il faut souhaiter que les « Anciens du 9 mars 1945 », dont les rangs vont s'éclaircissant, écrivent ce livre d'or avant qu'il soit trop tard.

Dans les dernières pages du livre, André Teulières dresse un parallèle remarquable entre la politique de nos grands coloniaux, Galliéni et Lyautey au Tonkin et à Madagascar, Lyautey seul au Maroc, et celle des politiciens de Paris après la guerre. Tandis que les premiers obtenaient les succès que l'on sait en s'appuyant sur de jeunes élites pour ouvrir ces pays sur l'avenir, les seconds s'efforçaient de rétablir, en 1945, l'ordre administratif archaïque de 1939, comme s'il ne s'était rien passé entre ces deux dates. « Nous missions sur tout ce qui mourrait, écrivit un officier, sur les traditions, sur les vieux, alors que le Vietminh misait sur tout ce qui naissait et grandissait : les désirs, les passions des jeunes ». A ces aspirations nouvelles, à ces réalités psychologiques, seuls les généraux Leclerc et de Lattre ont cherché à répondre par une stratégie adaptée. « Mais, affirme le général Navarre, aucun but n'a jamais été fixé à la lutte, aucune politique n'a jamais été définie ».

A noter enfin le vibrant hommage rendu à nos paras. « Les paras français ont certainement représenté une des meilleures infanteries du monde à l'époque contemporaine, si ce n'est la meilleure. Et les Allemands pas plus que les Japonais, les Russes pas plus que les Américains, n'auraient pu aligner mieux. Quant à leur place dans le palmarès de notre histoire militaire, on pourra sans crainte d'erreur, la mettre au niveau des plus célèbres, c'est-à-dire de la Garde Impériale napoléonienne ou des meilleures unités de la guerre 14-18 ».

« La Guerre du Vietnam », d'André Teulières, s'impose comme un livre de références, un document de base, pour tous ceux qui, dans l'avenir, voudront étudier cette guerre, qui a tant marqué l'Armée française après la victoire de 1945, et où tant de nos gومiers se sont sacrifiés.

Jean SAULAY

Tahar ben Jelloun :

MOHA LE SAGE, MOHA LE FOU

Le Seuil — 1978 — Paris

Jeha est ressuscité ! Je ne sais s'il s'agit du fassi ou de son compère le marrakchi, mais enfin ce Moha, qu'il soit sage ou qu'il soit fou, s'il n'est pas Jeha réincarné, est incontestablement de sa très proche famille.

Mais Moha ne raconte pas les mêmes histoires que le vieux Jeha. C'est un Jeha des temps modernes, — du Maroc d'aujourd'hui, qui soliloque sur la politique, la morale et tout ce qui lui passe par la tête.

Écrit à Rabat, Salé et Paris en 1977-78, l'ouvrage se présente sous la forme d'une plaquette de 185 pages, dans lesquelles Tahar ben Jelloun lâche la bride à Moha.

Moha est un fou. C'est donc un sage qui a choisi de « dire la vérité sans précaution ». Et il ne s'en prive pas ! Le respect des enfants pour leurs parents, les rapports entre les hommes et les femmes, la vie, la mort, l'argent, et jusqu'à la religion, tout est remis en question, sans égard ni ménagement.

Les propos de Moha dépeignent, en termes parfois rabelaisiens, l'évolution sociale, politique et religieuse du Maroc depuis le « passage des Français ». Mais, au fond, s'agit-il seulement de son pays, dont l'auteur cherche à déceler les fêlures de la civilisation ? Je ne le crois pas, car ses critiques s'appliqueraient aussi bien — mutatis mutandis — à tous les pays d'Occident. Et le nôtre ne ferait pas exception.

Moha a un ami, Moché, le juif, avec qui il parle des problèmes de l'heure : « Chaque juif qui quitte le pays, c'est un peu de moi-même qui s'en va »... « Ils se rendent compte que c'est difficile de vivre sans ses racines »... « Ils sont malheureux là-bas, méprisés par les juifs d'Europe et d'Amérique »...

« Les enfants d'aujourd'hui ont la tête pleine d'images du futur, mais du passé, rien ». Constatation d'un fait qui n'est pas propre au Maroc...

Le lecteur admirera le style vif et nerveux de l'auteur, qui fait preuve d'une rare maîtrise de notre langue et possède une remarquable puissance d'évocation, émaillée d'images poétiques que l'on retient : « La mort ? Une fontaine qui s'arrête de couler ».

Mais, après avoir lu ce livre, on s'interroge : pessimisme ? lucidité ? cynisme ? Tahar ben Jelloun répond lui-même, par une citation de Nietzsche : « Je ne suis qu'un faiseur de mots. Quelle importance ont donc les mots ? Et moi ? quelle importance ai-je donc ? »

J'ajoute à cette conclusion amère et désabusée, que j'ai été surpris et choqué de trouver sous la plume de l'auteur de cette lettre, si tendre et si émouvante, parue en décembre 1974 et consacrée à sa mère qui venait de mourir, « Mourir comme elle », quelques propos scabreux, voire scatologiques, qui n'ajoutent rien à la valeur de l'essai.

Meylan, novembre 1978

Jean SAULAY

Alexandre SANGUINETTI :

HISTOIRE DU SOLDAT

« de la violence et des pouvoirs »

Paris — 1979 — Editions Ramsay

Cet essai débordant d'érudition sur « la violence et les pouvoirs » est illustré, sur sa couverture, d'une reproduction du magnifique bas-relief qui décore, à Athènes, le tombeau du soldat inconnu : un guerrier grec de l'Antiquité, mort, allongé nu, casqué et bras pendants, sur un socle de marbre. Alexandre Sanguinetti partagerait-il donc, inconsciemment, ce sentiment qu'il reproche à ses compatriotes « de se réclamer davantage de leurs échecs, pourvu qu'ils soient glorieux, que de leurs vrais succès » ? Qu'il me pardonne ce rapprochement, dans lequel il n'y a aucune mauvaise intention, car l'ouvrage est excellent, — à une réserve près, qui n'enlève rien à sa valeur et qui me servira de conclusion.

La réflexion de l'auteur le conduit à distinguer entre le « combattant », qui prend les armes pour quelque cause que ce soit, et le « soldat », qui fait métier des armes pour servir un homme, une idée, la patrie, la nation,... l'honneur aussi, tout simplement, et qui n'obéit qu'à son gouvernement, seul responsable de la guerre et de la paix.

Sur ce thème, Alexandre Sanguinetti emmène le lecteur dans un survol passionnant de l'histoire de notre pays, étudiée sous l'angle des rapports, sans cesse en évolution, de la violence et des pouvoirs, ces derniers étant en principe maîtres de déclencher et d'arrêter la première.

D'une plume vigoureuse, avec parfois une pointe de cette gouaille caustique qui est sa marque personnelle, l'auteur s'attache à définir, — et il le fait avec bonheur — les constantes du caractère du peuple français, ce vieux peuple toujours aussi guerrier qu'hostile à la discipline, surtout militaire : « le Français, écrit-il, n'aime pas l'obligation du service armé, ce qui n'implique pas qu'il ne se conduise pas bien sous les armes, mais il faut étonnamment le soulever au dessus de lui-même pour qu'il y consente et s'acharne ».

Les guerres de Napoléon, « le dernier empereur d'Occident », mais aussi « le dernier et le plus grand des condottieri italiens », sont placées dans leur cadre, celui de la seconde guerre de Cent Ans que nous fit l'Angleterre pour la conquête de l'hégémonie mondiale, et dont les étapes sont Fontenoy en 1745, le traité de Paris en 1763, celui de Versailles vingt ans plus tard, puis Aboukir et Trafalgar, que n'effaça pas Austerlitz, pour aboutir enfin à Waterloo.

Alexandre Sanguinetti met parfaitement en lumière l'évolution, dans son essence, de la violence mise en œuvre par les pouvoirs : d'abord menée par un petit nombre sous la Monarchie, la guerre mobilise ensuite les nations entières, avant la mise en œuvre de l'arme apocalyptique qui vise à « détruire l'innocent pour protéger le soldat ».

Sévère pour nos guerres coloniales, il rappelle le jugement de Charles de Gaulle sur l'Armée d'Afrique « brillante et futile », qui, cependant, — il le reconnaît — sera « l'une des meilleures de notre histoire et restaurera l'honneur et la réputation de nos armes ». Sur les problèmes que nous causa la décolonisation, son analyse est lucide, et amère. L'Indochine a bien été perdue le 9 mars 1954, car la défaite du Japon n'a pas été de notre fait. Les Indochinois l'ont vu : nous, pas. Mais ce n'est pas le soldat qui doit porter le poids de nos péchés : c'est le pouvoir, qui n'a pas compris l'étendue de la responsabilité qu'il devait assumer. L'Algérie... il se contente d'évoquer l'admirable discipline de l'armée britannique évacuant l'Empire des Indes pour obéir à la décision du Parlement de Westminster... N'y eût-il eu que des Européens en Algérie, ils eussent demandé leur indépendance, et l'Afrique du Nord eût fait pendant à celle du Sud.

A la fin du livre, l'homme politique paraîtra, peut-être, l'emporter sur l'historien. Mais il a des appréciations fort pertinentes sur la Russie, « qui a toujours lutté, sombrement et féroce, pour sa liberté extérieure et le salut de la terre russe », sur « la montée en puissance de l'Amérique sur tous les points de la planète, qui fut foudroyante », sur le génie d'un Churchill... « Les meilleurs conducteurs d'hommes parfois les plus malcommodes. En 1939, nous en avons un : Charles de Gaulle. Personne ne l'a écouté ».

Ce livre est d'une telle densité qu'on ne peut le lire d'une traite : il faut, après chaque chapitre, s'arrêter et s'interroger. L'ancien officier de l'Armée d'Afrique que je suis, par exemple, n'est pas d'accord avec Alexandre Sanguinetti pour dire que « les campagnes de 1943 à 1945 en Tunisie, en Italie, en France et en Allemagne, ont été des guerres nationales de l'Afrique du Nord parce que les musulmans étaient majoritaires et que la métropole n'y a pas eu de part »... Qu'étaient donc le haut commandement et l'encadrement, sans compter les Français du Maroc, d'Algérie et de Tunisie mobilisés pour la libération de cette métropole, leur patrie ?

LA VIE DES SECTIONS

SUD-OUEST

SOUS-SECTION MIDI-PYRÉNÉES

● BULLETIN D'INFORMATION

La réunion annuelle de la sous-section Midi-Pyrénées s'est tenue le dimanche 29 avril à Noé, au restaurant chez Alex, sous la présidence d'honneur du colonel JENNY, accompagné des colonels JACQUINET et de KERAUTEM, membres du bureau de la section Sud-Ouest.

Malgré un temps très maussade pour la saison, la réunion s'est déroulée dans une excellente ambiance, la qualité du repas aidant. Le menu comportait en effet, après l'apéritif, foie gras, lotte à l'américaine, cassoulet, salade, fromage, omelette norvégienne, le tout arrosé d'excellents vins et pour terminer café et liqueurs.

Le colonel JENNY présidait, à la table d'honneur, entouré de Mmes d'ELISSAGARAY et VERNIER, une assistance répartie par affinités de cinquante-cinq convives :

MM. AUCOIN et Mme, DE BALBY DE VERNON, BONNOT et une personne de sa famille, BORIOUS (Mme BORIOUS souffrante n'avait pu accompagner son mari), BRASSENS et Mme, CABASSY, CASTELLA et Mme, COLLAS et Mme, DAROLLES et Mme, DECOMBLE (membre du bureau de la section du Sud Ouest) et Mme, DUTAUT et Mme accompagnés de leur bru, D'ELISSAGARAY, FOURNIER et Mme, FRAYSSINES et Mme, GEHIN et Mme, JACQUINET, De KERAUTEM, Mme JENNY, LEBLANC et Mme, MANUS et un couple d'amis toulousains, MARCHAND et Mme, MONTOUSSE et Mme, MOREAU et Mme, DE ROCHEFORT et Mme, ROQUEJOFRE et Mme, SERVANT, VERNIER, ZOPPIS et Mme, ZUSCHMIDT (membre du bureau de la section Sud-Ouest) et Mme.

Après avoir fait observer une minute de silence à la mémoire du général SORE et de tous les camarades récemment disparus, le président, dans son discours de bienvenue, signale les membres de la sous-section qui n'ont pu participer à la réunion pour raisons de santé : MM. CABIROL et LESBATS, Mme CHIOTTI, le Docteur Yves DAGNAN, Mme OLLOIX-PEYRONNY, ou pour d'autres raisons : voyage, événements familiaux, etc... Ce sont :

MM. ADAM, ALBY, BEL MADANI, le général BREIL, CAZES, CHEVALIER, HARMEL, HENRI, KLOPP, OLIVE, SALANIÉ, VINCLER, VIOLON, WALLART.

La sous-section a enregistré avec plaisir l'adhésion de trois nouveaux membres : le colonel DE BOUVET qui a servi aux A.I. dans la région de Marrakech ; M. FRAYSSINES, commis des A.I. puis attaché aux Affaires algériennes qui assistait au repas avec son épouse ; M. VIOLON transporteur à l'époque des dernières opérations de pacification du Tafilalet. Nous notons avec plaisir que notre camarade DAROLLES réside désormais à Toulouse.

Notre camarade AUCOIN, secrétaire-trésorier de la sous-section avait envoyé 60 bulletins de participation et comme chaque année un certain nombre de camarades — dix-huit — n'ont pas donné signe de vie. Puisse ce compte rendu qui leur parviendra cependant, les inciter à participer peut-être à la prochaine réunion, tout au moins à donner de leurs nouvelles au bureau ou à leurs camarades.

La tombola traditionnelle mais nouvelle dans sa forme — il n'y a pas eu de tirage en tant que tel, les billets vendus dans une enveloppe comportant la mention éventuelle d'un lot gagné — a recueilli tout aussi traditionnellement le succès que tous escomptaient. Un grand merci aux généreux donateurs qui ont aidé le bureau à rassembler les lots.

Par ailleurs, il faut ajouter que, sans formalité particulière, le bureau de la sous-section a été reconduit dans la composition arrêtée lors de la réunion de 1978, à savoir :

Présidents d'honneur :	Col. BEL, MADANI, Lt-col. CABASSY
Président :	Cdt. BRASSENS
Vice président :	Cne ROQUEJOFRE
Secrétaires trésoriers :	AC. AUCOIN, Cne COURALET
Membres :	Lt-col MARCHAND, délégué du Comminges et du comté de Foix
Relations publiques :	AC. MOREAU MidC CASTELA
Affaires sociales :	Mmes BRASSENS, AUCOIN

Après le repas, le colonel JENNY a réuni le bureau de la sous-section pour l'informer des dispositions adoptées pour la journée de la section Sud-Ouest qui aura lieu le dimanche 7 octobre. Une messe sera dite à Ciboure à la mémoire du général SORE, une plaque sera déposée sur sa tombe au cimetière de Ciboure. L'assemblée générale du Sud-Ouest et le repas auront lieu à Ibarron.

La sous-section Midi-Pyrénées espère pouvoir assister en nombre à l'ensemble de ces manifestations.

Le bureau

● RÉUNION DU 20 MAI 1979, A URRUGNE

Notre ami et vice-président KÉRAUTEM avait convié ce jour-là à « Zegdou », sa propriété, quelques amis du Pays Basque en vue de mettre sur pied l'organisation de l'assemblée générale annuelle de la section.

Étaient présents : le général et Mme PARTIOT, le docteur et Mme CAZAUGADE, EYHARTS et Mme, les camarades : AUCOIN, BOUE, BOURRABIER, BERTOT, DUMAS et NOBLET ainsi que JENNY et son épouse.

Réunion vivante et réception toujours aussi parfaite de nos amis KÉRAUTEM. D'une discussion parfois animée, sortit enfin le programme de la journée du 7 octobre, pour laquelle KÉRAUTEM avait déjà pris les devants en contactant le maire de Ciboure et le restaurateur dont les propositions de menus furent étudiées avec tout le soin désirable par l'assemblée, épouses comprises.

● CARNET DE FAMILLE

Naissances :

- Cécile de LARCLAUX et Antoine Secrétan, petits enfants de notre camarade et de Mme Secrétan, les 12 février et 20 mars 1979.
- Le général et Mme FEAUGAS sont heureux de faire part de la naissance de leur vingt-et-unième petit enfant GWENOLA au foyer de Jean-Luc et Yveline BUREAU.

Mariage :

- Christian SOUBRIÉ, fils de notre camarade et de Mme Max SOUBRIÉ, avec Mlle Catherine BAILLARD, le 21 avril 1979.

Décès :

- Au moment où nous perdions notre président, le général SORE, deux camarades nous quittaient : René Albert LEBAS et Désiré THÉBAULT, ce dernier à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

Aux familles si durement touchées, le président et les membres de la section renouvellent leurs très sincères condoléances.



ALSACE - LORRAINE - F.F.A.

Depuis le 18 novembre 1978 (hostellerie Saint Hubert à Rathsamhausen), le mauvais temps avait empêché toute réunion. Après un long et pénible hiver c'est à Offenheim, le 26 mai, que nous nous retrouvons à vingt-sept, autour d'un couscous très réussi, grâce au talent du patron de la Houblonnière.

Etaient présents : ANGTS, Mme et leur jeune Amaury, BESNARD et Mme, DUMONT, ESPEISSE, GIRARDOT et Mme (venus du Doubs), MARX et Mme, MAZZOLINI, Mme et une amie, MOURY et Mme, PERNOUD, Mme et un petit-fils Bertrand, PUIDUPIN et Mme (sans les jumeaux), ROMANI et Mme, SARTRAN et Mme (venus du Doubs).

S'étaient excusés : le colonel BOILLOT, LEONET, AMBROSI, MAVON, PONSINQ, BOUDART, KORTHALF.

SAUTERET quitte les F.F.A. pour Saint-Jean d'Angely, mais nous récupérons AMBROSI, ancien du 1^{er} G.T.M., 2^e tabor, 62^e goum.

La section a appris avec peine le décès accidentel de Christian ESPINASSE. Nous présentons à M. et Mme ESPINASSE nos plus sincères condoléances.



MARSEILLE

● La vie de la section depuis le début 1979

Comme cela avait été envisagé lors de la réunion du mois de janvier, les camarades de la section de Marseille se sont retrouvés le dimanche 27 mai, dans la région d'Arles, au centre Ricard de Méjanès. En effet, malgré l'indisponibilité du président FILHOL, retenu dans divers hôpitaux pendant plus de deux mois, ce sont nos amis du Gard, BRIAN et CHOLLET qui, avec l'aide du dévoué secrétaire PARA, avaient organisé le déroulement de la journée qui comportait, en particulier, un repas à l'hostellerie de Méjanès, au cœur de la Camargue,

repas auquel ont pris part plus de soixante-dix des nôtres. Sont donc à citer, sans précision de grade : BERA et Mme, BERTANY et Mme, BRIAN et Mme, BRION, BLANCHARD et Mme, CHOLLET et Mme, COLAS et Mme, DUBUS et Mme, DUHOO et Mme, DUREGNE et Mme, FERRE et Mme, FRANCESCHI et Mme, HERAN et Mme, HONORÉ, HOOCK, GALLINE, GILBERT, Mme et enfants, GOULE LAROUSSE et Mme, LAVOIGNAT et Mme, MAIROT et Mme, PARA et Mme, PERTIN et Mme, PLISSON et Mme, Mme RIAUCOU, REYMOND, SARRASIN et Mme, VERLET et Mme, REFFAS, GILLES et des amis ou parents. De passage à Orange, le camarade LASSERRE de la section du Sud-Ouest participait à la réunion, accompagné de son épouse, de sa fille et de son gendre, lieutenant à la base aérienne d'Orange-Caritat. Le président BOYER de LATOUR, accompagné de Mme, représentait l'association des Descendants.

De nombreux camarades s'étaient excusés, ce sont : BACUS, BARBAIZE, BEAU, BEDET, BONFILS, BOREL, BRIDOT, BURAVAND, CHAUMAZ, CARON, CHEVROT, COLIN, Mme COUDRY, COUFFRANT, DAVID, DEBRIL-LOISEAU, DELAFON, DELHUMEAU, DESBROSSES, DUBARY, DESVALLES, ENDERLIN, ESCLANGON, ETTORI, FABRITIUS, FERMAUD, FOUQUART, Mme GAUTIER, HUTINEL, IRIARD, ITHIER, LABBAT, Mme LANCRENON,, Dr LEGER, LEGOUX, LELIEVRE, LOIRY, MARTI, MARTIN, MENET, MONTJEAN, NEIGEL, NICLAUS, NICLOUX, OCAMINA, PALO, PATAINE, POTHIER, RECOLIN, REY, RICHAUD, ROMMENS, SETI, Mme SIRVENT, général SIRVENT, général WARTEL, TERUEL, TIVOLLE, THOMAS, VITU, QUINTY, FOURNIER et MERLIN.

Comme à l'habitude, avant le repas, le président FILHOL souhaite la bienvenue à tous, se félicite de se retrouver au milieu des camarades, après les ennuis de santé qu'il a connus au cours d'un voyage en U.R.S.S. Il fait état des informations diverses qui concernent la KOUUMIA en général et la section de Marseille en particulier. Il demande aux personnes présentes d'avoir une pensée pour Mme LE DAVAY et FABRITIUS, décédés depuis la dernière réunion. Après avoir incité les camarades à participer nombreux à la prochaine assemblée générale des 16 et 17 juin à Montsoreau, il invite l'assemblée à donner à la journée le caractère cordial qui est habituellement celui de nos réunions. En effet tout se passe à la satisfaction des présents qui, après le repas, peuvent profiter des réjouissances offertes à Méjanès : promenades à cheval, visite en train de l'étang de Vaccarès, spectacle taurin.

Tard dans l'après-midi a lieu la dislocation, avec promesse de nouvelles retrouvailles au mois d'octobre.

Le président de la section manquerait à ses devoirs si il ne profitait pas de ce compte rendu pour dire toute sa reconnaissance aux membres de la section qui font preuve de générosité par des dons en argent et à ceux qui ont bien voulu acheter les billets de la tombola au profit des œuvres sociales de la fondation Maréchal DE LATTRE.

R. FILHOL

La section de Marseille a eu à déplorer la disparition de Mme LE DAVAY, veuve du commandant LE DAVAY qui fut un de nos grands anciens et de FABRITIUS ex-sergent-chef au 49° goum.

Invités à participer aux cérémonies organisées à St-Raphaël le 12 mai dernier, au mémorial de l'Armée d'Afrique, nous n'avons malheureusement pas pu y participer. Le colonel REYMOND, retenu au dernier moment par une indisposition, s'en est excusé auprès du général CAILLES, président du comité du Souvenir.

Certains de nos amis ont eu de sérieux ennuis de santé au cours de cette période. Il s'agit du colonel BACUS, dont l'état est des plus sérieux, de Mme COUDRY et du président FILHOL qui se remettent lentement, l'une d'une hémorragie cérébrale, l'autre d'un infarctus contracté au cours d'un voyage en U.R.S.S. A tous nous souhaitons guérison.

NICE - CÔTE D'AZUR

● Réunion du 21 décembre 1978

Le mauvais temps et une grève totale des autobus avaient empêché plusieurs camarades d'être des nôtres, en particulier les colonels Aspinion, Dorange, Guermouche, Lacroix, Levallois et l'adjudant-chef Legoux, excusés.

Étaient présents, les colonels Benoist, Gilbain, que tous étaient heureux de voir debout dominant les séquelles de son accident, et Nivaggioni, les commandants Mathonnière et Mercier qui n'avaient pas hésité à braver les difficultés de la circulation, le général Marchal, président.

Ce dernier ouvre la séance en demandant à tous de rendre hommage à la mémoire du général Sore, connu et aimé de tous les anciens des A.I. et des goums, en observant une minute de silence. Un télégramme de condoléances avait été envoyé à Mme Sore le jour des obsèques du général. Puis il remercie le colonel Nivaggioni de ses 14 années de vice-présidence.

C'est le commandant Mathonnière qui, avec son dévouement habituel, a bien voulu accepter de le remplacer et de cumuler ses nouvelles fonctions avec celles de secrétaire.

Compte rendu est donné des activités du mois : lettre de condoléances et visite à Mme Samuel qui peut compter sur ses amis de la K O U M I A, lettre de condoléances au général Brissault-Desmaillet qui a perdu son épouse en novembre, contacts avec le préfet des Alpes Maritimes et le maire de Nice. Le président lit successivement une lettre du colonel Lucasseau relative à la recherche de candidatures pour la succession du général Sore et à la réunion de juin prochain à Montsoreau, puis une note concernant l'adjudant-chef Thomassin. Il signale l'arrivée à Nice au poste de délégué militaire départemental du colonel Rinjonneau-Cretin ancien du Tafilalet et commandant d'un goum en E.O.

A son tour le colonel Gilbain apporte des nouvelles des colonels Aubert et Ferront dont la santé donne des inquiétudes.

La séance est levée après un échange de vœux et l'adoption de la date de principe du 6 mai pour le déjeuner amical annuel de la section.

● Réunion du 18 janvier 1979

Peu de monde encore cette fois-ci du fait d'un mauvais temps persistant anormal sur la Côte d'Azur. S'étaient excusés les colonels Montgobert, Gilbain (à nouveau hospitalisé pour quelques jours pour une petite intervention qui n'a rien à voir avec son accident précédent. Il va bien comme ont pu le constater Dorange, Mathonnière et Marchal, qui sont allés le voir à la clinique avant la réunion), Levallois, le commandant Mercier, l'adjudant-chef Legoux. Étaient présents les colonels Aspinion, Dorange, Eugène, Lacroix, le commandant Mathonnière, Lebel, le général Marchal, président.

Communication est donnée des lettres de remerciements aux condoléances qui leur avaient été adressées par la section, de Mesdames Sore, Aubert et Buat-Ménard ainsi que de la note du colonel Lucasseau relative à la recherche de candidatures au poste de Président national. Nous comptons parmi nos nouveaux membres le colonel Rinjonneau, délégué militaire départemental qui nous a écrit un petit mot disant qu'il serait prochainement des nôtres. Le général Brissault-Desmaillet avait alerté le président sur le sort du colonel Lamibois auquel l'ami Mathonnière est allé rendre visite.

Nous avons été heureux de revoir parmi nous le colonel Aspinion qui, à la suite d'un accident, s'était cassé le grand trochanter et après 20 jours de lit avait dû garder la chambre près de deux mois au cours desquels il a reçu la visite du général Olié. En pleine forme et plein de verve le colonel Aspinion a évoqué au plaisir de tous la période où, vers 1927, il était dans la région d'Azrou et où, dans l'hiver, on avait tiré 23 panthères ! L'une d'entre elles lui avait été donnée par un ami berbère et, recevant des amis, le jeune officier interprète Aspinion l'avait dissimulée dans un endroit où l'on va généralement seul. Au cours de la réception l'épouse d'un de ses camarades se rend à ce certain endroit et se trouve en présence de la panthère non dépouillée. Emoi et cris de la dame...!

C'est donc dans la bonne humeur que l'on s'est séparé en arrêtant définitivement la date du 6 mai pour le déjeuner annuel.

La prochaine réunion aura lieu le jeudi 15 février.

● Réunion du 15 février 1979

Réunion sympathique et animée par notre ami le commandant Mathonnière en l'absence du général Marchal victime (heureusement provisoire) d'un grave accident de la circulation qui, s'il est pénible ne met pas sa santé en jeu.

Etaient aussi présents les colonels Aspinion, Gilbain, Lacroix, Montgobert, Nivaggioni et l'adjudant-chef Lebel. Le commandant Mercier s'était excusé.

Le colonel Rinjonneau nouveau D.D.O. nous fait le plaisir de venir à la réunion et de nous promettre d'assister à notre déjeuner annuel du 6 mai et de nous projeter son film sur l'Arabie Saoudite où il a été récemment en poste. Nous lui souhaitons la bienvenue dans la section ainsi qu'aux commandants Marcel Chapelier et Niclausse (de St Raphaël) qui viennent de nous faire l'amitié de s'inscrire.

Le colonel Aspinion nous a parlé de la maison de retraite de Montpellier d'où il a de bonnes nouvelles de Berthom qui y a rencontré un vieil ami ex-colonel de Bou Denib (Titin ?)

Rendez-vous est pris pour la prochaine réunion du 15 mars au cours de laquelle le colonel Gilbain, avec son talent habituel, nous présentera le film qu'il a pris l'an dernier en Chine. Nous souhaitons être nombreux (avec les épouses) à cette prochaine et bonne réunion de mars.

CARNET DE FAMILLE

DÉCÈS

- Le général Brissault-Desmillet a eu la douleur de perdre son épouse début novembre 1978. Averti trop tard pour que la KOU M I A soit représentée aux obsèques, le président lui a adressé une lettre de condoléances.
- Madame Aubert nous a fait part du décès de notre camarade le colonel Emile Aubert survenu le 24 décembre 1978 à l'âge de 69 ans. Aux obsèques qui ont eu lieu à Saint-Laurent-du-Var le 29 décembre assistaient les colonels Benoist, Denain, Dorange, Eugène, Ferront, Gilbain, Guermouche, Lacroix, Montgobert, le commandant Mathonnière. Le général Marchal absent des Alpes Maritimes à cette date avait adressé les condoléances de la KOU M I A à Madame Aubert. C'est au colonel Gilbain vieil ami du défunt qu'il avait appartenu de lui adresser un dernier adieu à l'issue de la cérémonie religieuse et de rappeler une carrière bien remplie au service de la France.

NOMINATIONS - DISTINCTIONS

Nous avons appris avec plaisir

- La prise de commandement le 23 février de la délégation militaire départementale des Alpes Maritimes par notre camarade ancien des A.I. et des goums le colonel Rinjonneau.

— La promotion dans l'Ordre National de la Légion d'honneur par décret du 5 février 1979.

au grade de commandeur du général Jean Marchal

au grade d'officier du colonel Charles Le Rol.

● Réunion du 15 mars 1979

Le désir d'écouter le colonel GILBAIN avait poussé de nombreux camarades et leurs épouses à braver le mauvais temps.

Etaient présents en particulier les colonels : ASPINION, BENOIST et Mme, BERARD et Mme, CAILLES, DENAIN, DORANGE, GILBAIN et Mme bien sûr, LEVALLOIS, LACROIX et Mme, LEBLOND, Mme et leur fille, MONTGOBERT, NIVAGGIONI, les commandants : MATHONNIÈRE et MERCIER, M. LEBEL, toujours fidèle à nos réunions, le général MARCHAL et Mme. Nous avons également le plaisir d'accueillir le docteur et Mme COURTIN.

Le président ouvre la séance se réjouissant de voir une aussi nombreuse assistance et annonce la nomination au conseil d'administration du général FEUGAS et du colonel PICARDAT, et celle du général FEUGAS à la tête de la « KOUMIA ».

Puis, après avoir communiqué une note du colonel CAILLES sur la prochaine réunion de la commémoration de l'Armée d'Afrique qui sera célébrée au mémorial de FRÉJUS le 12 mai, il rappelle que la prochaine réunion aura lieu le jeudi 19 avril et souhaite que de nombreux camarades puissent venir à notre déjeuner annuel du 6 mai. Il excuse notre ami LEGOUIX toujours en mauvaise santé, et passe la parole au colonel GILBAIN.

Assisté de son épouse dont chacun put admirer de très artistiques photographies, celui-ci nous entraîna dans un voyage en CHINE au printemps 1978, très bien documenté, très intéressant à tous points de vue et illustré par d'excellentes diapositives.

Après avoir précisé que le voyage qu'il nous invitait à faire avec lui se situait à un moment donné (mai 1978) de l'évolution de la Chine qui se transforme à pas de géant, l'orateur trace en préambule une vaste fresque de la géographie et de l'histoire de « l'Empire du Milieu ». Il rappelle les apports artistiques, culturels et scientifiques à l'humanité des grands moments de l'histoire chinoise :

- HAN (200 ans Av J.C. à 220 ap J.C.), avec l'encre, le papier, les arts graphiques et la soie ;
- TANG (600 à 900), avec la sculpture du jade, la poudre, l'imprimerie ;
- SONG (950 à 1250), avec la porcelaine, la polychromie, la peinture de paysages ;
- MONGOLS (1270 à 1350) qui, par MARCO POLO, s'ouvrent à l'Occident et lui livrent leurs connaissances ;
- MING (1350 - 1650), avec les chefs-d'œuvre d'architecture du bois et de la pierre, les laques et les cloisonnés.

Puis survolant l'histoire moderne, il cherche à cerner les raisons qui font du communisme-maoïste en 1978 un système politique original différent du soviétique, apparemment bien accepté par 800 millions de Chinois, motivés à vivre en « fourmis bleues » dans le respect de la règle, comme moines et religieux.

En conclusion il lui apparaît que ce résultat est obtenu par deux leviers essentiels :

- 1) - un système d'éducation nationale remarquable qui, du 56^e jour à l'âge de 16 ans, façonne 320 jours par an une jeunesse courageuse.

- 2) - La « pression sociale » de tous les instants et à tous les niveaux, habituelle aux systèmes communistes, d'autant plus facile à manier que la concentration humaine est plus dense...

Ces méthodes sont appliquées sur des individus à la mentalité façonnée depuis 20 siècles par l'ordre confucianiste du respect absolu des hiérarchies et le renoncement aux biens et aux désirs de ce monde de la foi bouddhiste.

A l'appui de cet exposé et de ces conclusions trois cents diapositives, commentées conduisent les auditeurs de la Chine « libre » (HONG-KONG) à la Chine « contrainte », de CANTON à PEKIN par HANG-TCHEOU, CHANGAI et NANKIN passant tour à tour des paysages typiques : monuments et musées aux crèches, écoles, communes populaires rurales, usines, pour terminer sur les splendeurs architecturales de la cité interdite et du temple du Ciel à PEKIN.

L'orateur conclut en disant qu'aux quatre « modernités » affichées en panneaux-slogans un peu partout en 1978 avec le portrait de MAO :

- « Armée Moderne »
- « Agriculture Moderne »
- « Industrie Moderne »
- « Science et Technique »

peut-être faudrait-il ajouter aujourd'hui les quatre « libérations » réclamées récemment en « Dazibao » sur les murs de PEKIN :

- « Sexualité »
- « Arts et lettres »
- « information »
- « Religion »

De nombreux applaudissements saluèrent les dernières paroles de notre ami GILBAIN, grâce auquel nous avons pu participer une fois encore par la pensée à un merveilleux voyage, et que chacun vint remercier avec Mme GILBAIN de nous avoir fait passer une aussi bonne après-midi.

● Réunion du 19 avril 1979

Réunion sympathique où étaient venus les colonels : ASPINION, BENOIST, CAILLES, DORANGE, GILBAIN, LACROIX, MONTGOBERT, le commandant MATHONNIÈRE, MM. LEBEL et LEGOUIX, toujours tracassé par ses ennuis d'arthrose, et le général MARCHAL.

Celui-ci annonce à la tristesse générale les décès, les 19 mars et 5 avril, des épouses de nos amis le commandant MERCIER, connu et aimé de tous les anciens du cours des A.I. à Rabat, et du colonel PETITEAU. Il lit les lettres répondant aux condoléances adressées à ceux qui sont dans la peine, au nom de la Koumia, dont tous les membres se sentent solidaires de leurs amis si cruellement éprouvés.

Dans le cadre du carnet de famille, il mentionne également le mariage d'une de ses filles le 17 avril.

Puis suivent de rapides commentaires sur le dernier bulletin de liaison de la Koumia en particulier :

- le mot du président,
- les articles à la notice nécrologique sur les colonels SAMUEL et AUBERT,
- L'intéressante nouvelle sur l'Arabie Saoudite des enfants de notre ami LEGOUIX,
- le programme des journées de Montsoreau les 16 et 17 juin et le pouvoir à envoyer à PARIS avant le 15 mai.

Le général MARCHAL signale que, conformément au vœu exprimé par le général FEAUGAS, il a rendu compte à ce dernier du programme de nos réunions, la saison actuelle se terminant avec notre déjeuner annuel du 6 mai.

- Le colonel GILBAIN nous entretient d'une visite récente au caïd LAHLOU et d'un voyage intéressant qu'il vient d'effectuer en Tunisie avec son épouse.
- On recherche en commun une solution pour rendre l'an prochain nos réunions plus attrayantes et, par là même, augmenter le noyau des fidèles — toujours les mêmes — qui y assistent.

On se sépare vers 17 h. espérant se retrouver très nombreux au déjeuner amical du 6 mai pour lequel notre ami MATHONNIÈRE a déjà reçu d'assez nombreuses inscriptions.

● Déjeuner annuel du 6 mai 1979

Notre dernière réunion du cycle 1978-79 s'est présentée sous la forme agréable d'un excellent déjeuner, à l'Hôtel ASTON de NICE, organisé de main de maître par l'ami MATHONNIÈRE, le 6 mai. Rien n'y manquait : une table délicieuse, de bons vins et une parfaite ambiance de camaraderie.

Au dessert, le président prit brièvement la parole pour :

- rappeler le souvenir de nos morts de cette année : les colonels SAMUEL et AUBERT, Mmes BRISSAULT-DESMAILLET, MERCIER, PETITEAU à Nice, le général SORE et le commandant BUAT-MENARD à Paris, tous les amis connus et inconnus de la KOUUMIA ;
- remercier les présents d'être venus et d'avoir sacrifié à l'amitié un des premiers dimanches de soleil et lire une lettre et un télégramme d'amitié du général FEAUGAS et du colonel RINJONNEAU, tous deux retenus par d'autres obligations prioritaires mais présents parmi nous par le cœur ;
- dresser le bilan de l'année écoulée. Sur 115 inscrits, 10 en moyenne (les anciens qui sont les plus fidèles !) assistent à nos réunions mensuelles ! Il faut trouver une formule qui puisse rendre ces dernières plus attrayantes ;
- parler des prochaines cérémonies du Souvenir de l'Armée d'Afrique et du Corps Expéditionnaire Français en Italie à Nice le 11 mai et à Fréjus-Saint-Raphaël, le 12 ;
- souhaiter à chacun de bonnes vacances et fixer au jeudi 18 octobre la date de la prochaine réunion.

Etaient présents nos amis le colonel BATAILLE, le commandant et Mme BAZIN, le colonel et Mme BENOIT, le colonel et Mme BERARD, Mme BRIDIER, l'inspecteur général et Mme BRAILLON, le colonel CAILLES, Mlle l'intendante DAGOND, le colonel DENAIN et Mme OLIVET, son invitée, le commandant DEMAÏN, le colonel DORANGE, M. GALLINE, le colonel et Mme GILBAIN, le colonel GUERMOUCHE, Mme GRANDIAUX, Mlle LANCARRE, le colonel et Mme LACROIX, le colonel LEBLOND, notre doyenne Mme MANSUY, Mlle MAMMOSSER, le général et Mme MARCHAL, le commandant MATHONNIÈRE, le colonel et Mme MONTGOBERT, le lieutenant, Mme et Mlle PASCAL, M. PASQUIER, le colonel PETITEAU, sa fille et son gendre.

S'étaient excusés :

Les colonels ASPINION et EUGENE, l'adjudant-chef IRIART, M. NICLAUSSE, M. NOURRISSAT, atteint d'hémiplégie droite, le colonel et Mme MONT-JEAN, le docteur et Mme MAURICE, le colonel PREA, le colonel RICHAUD, Mme STEMLER, le général WARTEL.

CARNET DE FAMILLE**Mariage :**

- Mlle Marie-Sabine MARCHAL, fille du général et de Mme Jean MARCHAL, a épousé, le 17 avril, M. Edouard ALTUNGY.

Décès :

Nous avons eu la tristesse d'apprendre les décès :

- **le 19 mars** : de Mme MERCIER, épouse du commandant MERCIER (Place de l'Eglise - MAGAGNOSC 06520).
- **le 5 avril** : de Mme PETITEAU, épouse du colonel PETITEAU (Mas de la Madone, Chemin des Nielles - Le Cap d'Antibes - 06600 ANTIBES)
- **Le 16 mai** : de Mme SAMUEL, veuve de notre regretté président le colonel SAMUEL et mère de Mme VARIOT (23, rue Edmond Martène - 21000 DIJON).

Divers :

- En dernière heure nous apprenons que le colonel J. MONTJEAN, à Saint-Raphaël, a été victime d'un accident. Il est actuellement hospitalisé avec une double fracture de la jambe, mais le moral est bon !

COMMÉMORATION DE L'ARMÉE D'AFRIQUE

Notre ami, le colonel TIVOLLE, qui habite Saint-Tropez, a assisté à la fête du Souvenir de l'Armée d'Afrique, à Saint-Raphaël.

Il nous a adressé un compte-rendu établi par le colonel CAILLES, de Nice.

Fixée statutairement au second samedi de mai, cette cérémonie coïncidait, en 1979, avec le 35^e anniversaire de l'offensive du Garigliano.

Présidée par le général d'armée CALLIES, promoteur du mémorial de Saint-Raphaël et de l'association du Souvenir de l'Armée d'Afrique, elle réunissait au pied du mémorial, les autorités civiles et militaires locales et régionales, ainsi que plusieurs centaines d'anciens combattants, parmi lesquels de nombreux officiers généraux, eux aussi vétérans du C.E.F.I.

Une prise d'armes impeccable, à laquelle participaient un détachement du 4^e R.I.M.A. avec drapeau, un détachement d'officiers élèves de l'Ecole d'application d'artillerie, venu de Draguignan et la musique de la Légion étrangère, venue d'Aubagne, a marqué le début de cette journée du souvenir.

Après avoir ranimé la flamme du mémorial, le général CALLIES, qui commandait, à l'époque, une infanterie divisionnaire sur le front du Garigliano, a rappelé, en une brève allocution, les étapes de la percée sur Rome, en insistant notamment sur le rôle décisif joué par les tabors dans l'exploitation du succès. Puis, après la sonnerie « Aux morts », des prières dites par un aumônier ont marqué la fin de la cérémonie militaire.

L'assistance s'est ensuite retrouvée à l'église Notre-Dame des Victoires, où était célébrée une messe solennelle à la mémoire de nos morts, cérémonie marquée par le « Chant des Africains ».

Cette belle réunion s'est terminée par un repas amical remarquablement organisé par le 4° R.I.M.A. et réunissant 500 convives, au camp militaire de Fréjus.

En conclusion, réussite complète.

Représentaient la Koumia à cette journée du souvenir : notre doyen d'âge, le colonel LACROIX, accompagné de Mme LACROIX, le colonel et Mme BENOIST, et le colonel CALLIES, venus de Nice, le colonel TIVOLLE de la section de Marseille, le colonel LE PAGE de la section de Lyon, ALBY, RICHAUD.

MONTMOREAU

DONS POUR LE MUSÉE

- Monsieur REFFAS fait don d'un très joli tableau, représentant l'itinéraire du Père Charles de FOUCAULD au Maroc. (Salle LYAUTEY).
- Monsieur JOUSSET fait don de trois insignes du 18° goum, destinés à la collection du Musée.
- Monsieur BOUCHENY fait don d'un insigne du 40° goum, destiné à la collection du Musée.
- Le chef de bat. DALLONNEAU fait don d'un drapeau algérien, pris par le 10° tabor (AURÈS février 1955) qui sera mis en réserve au Musée.
- Le chef de bat. WEISS fait don d'une photographie représentant l'encadrement du 5° tabor, (un agrandissement sera réalisé).



Carnet des Goums et des A.I.

NAISSANCES

- Le chef de bataillon et Mme Jean ROUSSEAU nous a fait part de la naissance de leur quatorzième petit-enfant STÉPHANE, le 22 mai 1979 au foyer de leur fille Marie-Lys MORIN.
 - Le général et Mme FEAUGAS sont heureux de faire part de la naissance de leur vingtième petit-enfant GUENOLA au foyer de Jean-Luc et Yveline BUREAU (association des descendants).
 - Mme André BUAT-MENARD nous a fait part de la naissance d'un huitième petit-enfant, une petite PASCALE, le 15 avril, au foyer de sa fille Sylvie.
-

MARIAGES

- Le commandant Max DALLONNEAU nous a fait part de son remariage avec Mme NEVEU, à Niort, le 17 mars 1979.

Nous sommes heureux de faire part des mariages ci-après :

- Marc FLYE SAINTE MARIE avec Mlle Elisabeth MOULIN, le 30 juin.
 - Mlle Catherine PLAUT, avec M. Marcel BRAUD et M. Benoît PLAUT avec Mlle Cécile GLO.
 - M. Antoine PLAUT nous annonce également les fiançailles de sa fille Marie-Antoinette avec M. Claude COURSOLES.
 - Hervé SALKIN avec Mlle Marion de BRESSY de GUAST, le 30 juin.
 - Odile DELHUMEAU avec M. Pierre THUAULT, le 23 juin.
 - Chantal GAUTHIER, avec M. Eric LAMBERT-DAVERDOING, le 16 juin.
-

DÉCÈS

- Mme Michel SARRAZIN nous a fait part du décès de son mari, le colonel SARRAZIN, le 28 avril dernier, après deux mois passés à l'hôpital militaire de Dijon.
- Mme MERCIER, épouse du commandant des A.M.M. MERCIER est décédée le 21 mars 1979 à Grasse.

- Nous apprenons le décès du capitaine Frédéric BREMARD, le 22 mars à Paris, 2, rue Saint-Simon.

Cet officier a servi, de 1931 à 1942, aux Affaires indigènes du Maroc, dans le Rif, à Rafsai et à Sidi Mokhfi en particulier. Atteint de surdité pr eocce, il a dû quitter l'Armée prématurément. Ce fut pour lui un grand sacrifice, car il aimait beaucoup son métier. Il entra alors dans le cadre civil des services du Protectorat et travailla plusieurs années au bureau régional de Marrakech où il eut le plaisir de retrouver ses camarades des A.I.

Ses obsèques furent c l br es, le 26 mars, par le père LOUIS, son camarade de Saint-Cyr de la promotion Galliéni.

La Koumia prie Mme BREMARD et ses enfants d'agréer l'expression de ses très vives condoléances.

- Nous avons également appris le décès de Mme LE DAVAY, épouse du commandant Jean LE DAVAY, le 15 avril 1979.

- et le décès de Mme Edmond JOUSSET, épouse de notre camarade de Donges (Loire Atlantique).

- Le fils de notre camarade Roland ESPINASSE (Christian) est décédé le 23 mai 1979, dans sa 29  année, des suites d'un accident de la circulation.

- Nous apprenons le décès du commandant Jean ROUSSEAU, survenu le 9 juin à Saint-Germain sur Eaulne (Seine Inférieure).

A nos camarades cruellement éprouvés et aux familles des disparus, la Koumia adresse ses condoléances  mues.

Nouvelles des uns et des autres

Le colonel Lucasseau a reçu des nouvelles du Docteur de Chauvigny de Blot, Chirurgien, 1, rue de St-Quentin - Chauny Aisne 02300 - Tél. (23) 52.06.58 qui servait à lmlchil et au 23  goum avec le colonel de Sèze en 1939.

Notre camarade serait heureux de savoir où se procurer le livre du regretté professeur M. Laoust : Berbère Moyen Atlas.

Avis aux berb risants et ils sont encore nombreux à la Koumia.



Renseignements administratifs

MENSUALISATION DU RÉGLEMENT DES PENSIONS

En 1975, le gouvernement s'était engagé à achever la mensualisation du règlement des pensions en 1980.

Actuellement, la mensualisation intéresse :

— 9 trésoreries générales sur 23	39 %
— 42 départements sur 99	42 %
— 170.000 retraités militaires environ sur 460.000	36 %

Le Ministre a fait connaître que les impératifs budgétaires liés à la lutte contre l'inflation ont conduit à limiter en 1977 et 1978 le rythme d'extension de la mensualisation.

Si celle-ci continue à suivre le rythme actuel, elle sera terminée vers 1985.

IMPOT SUR LE REVENU

Les contribuables titulaires de pensions de retraite sont autorisés à pratiquer sur le montant de leur pension un abattement de 10 % limité pour 1978 à 5.000 F et pour 1979 à 6.000 F.

VALEURS DES POINTS D'INDICE AU 1-11-1978

Valeur du point d'indice nouveau majoré	135,76 F
Valeur du point d'indice d'invalidité	26,88 F

PENSIONS DE VEUVES AU 1-11-1978

Taux de reversion	indice 305	8.158,40 par an
Taux normal moins de 55 ans	indice 357,5	12.297,50 par an
Taux normal plus de 55 ans	indice 500	13.440,00 par an
Taux spécial	indice 610	16.396,80 par an

RETRAITE DU COMBATTANT AU 1-11-1978

Retraite annuelle	33 points	887,04
-------------------------	-----------	--------

ETATS DES SERVICES

A demander selon le cas :

- à l'organisme d'administration détenteur du dossier (pour les officiers non rayés des cadres)
- au Bureau central d'archives administratives militaires, Caserne Bernadotte, 64023 PAU (pour les officiers rayés des cadres).

CUMUL

Où s'adresser pour savoir si un emploi civil éventuel est soumis aux règles du cumul ?

Ministère de l'Economie et des Finances, Direction de la dette publique,
Sous-direction des pensions - bureau P. 5. cumuls
23 bis, rue de l'Université - 75007 PARIS

RÉDUCTIONS S.N.C.F.

Tout retraité (ainsi que le conjoint et les enfants de moins de 21 ans) peut obtenir une fois par an un titre de transport avec réduction de 30 % sur le parcours de son choix.

ACTION SOCIALE

Les retraités militaires de plus de 55 ans et les veuves peuvent obtenir des séjours de 1 à 4 semaines d'octobre à mai dans les maisons familiales de l'A.S.A. de la côte méditerranéenne et de la côte basque.

« COMPTES JOINTS »

Il est rappelé l'intérêt des comptes bancaires, C.C.P. et livrets de la Caisse nationale d'épargne établis en « comptes joints » (au nom de « Monsieur ou Madame ») qui ne sont pas bloqués en cas de décès.

SÉCURITÉ SOCIALE

- Retraités exerçant une activité salariée :
Le remboursement des retenues sur pension peut être obtenu dans le délai de 2 ans auprès de la Caisse nationale militaire de sécurité sociale, B.P. 318, 83090 TOULON CEDEX
- Retraités ayant à la fois une pension militaire et une pension civile :
Ils restent affiliés au régime dont relève la pension rémunérant le plus grand nombre d'annuités.
En cas d'égalité d'annuités entre les deux pensions, ils restent affiliés au régime de la deuxième pension.

VEUVES REMARIÉES REDEVENUES VEUVES

L'article 61 de la Loi du 29 novembre 1965 précise que les veuves remariées redevenues veuves ou séparées de corps ou cessant de vivre en état de concubinage peuvent, si elles le désirent, recouvrer leur droit à pension.

CROIX DU COMBATTANT VOLONTAIRE 39-45

Il n'y a plus de forclusion.
Les demandes d'attribution sont recevables sans conditions de délais.
(Décret du 21 septembre 1976).

RETRAITE MUTUALISTE DU COMBATTANT

Les avantages de majorations de l'Etat à 25 % pour la constitution d'une retraite mutualiste du combattant ont été prorogés :

- au 31-12-1986 pour les titulaires de la carte du combattant.
- au 31-12-1981 pour les titulaires du titre de reconnaissance de la Nation (anciens d'A.F.N.)

DÉCORATIONS

- Officiers dans les réserves :
- sont proposés d'office par leur organisme d'administration
- Officiers rayés des cadres :
- ne sont pas proposés d'office,
 - ils doivent faire acte de candidature avant le 1^{er} octobre à l'organisme détenteur de leur dossier.

LÉGION D'HONNEUR

Contingent annuel, tous ministères réunis :

- 4 Grands croix
- 21 Grands officiers
- 135 Commandeurs
- 700 Officiers
- 1.240 Chevaliers

Lois et Décrets

SECRETARIAT D'ÉTAT
AUX ANCIENS COMBATTANTS

NOTE D'INFORMATION N° 87

CABINET

MESURES DE SIMPLIFICATION DES PROCÉDURES ADMINISTRATIVES ET HUMANISATION DES RAPPORTS AVEC LES USAGERS

M. Maurice PLANTIER, Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants a prescrit une nouvelle série de mesures touchant à la mise en œuvre du droit à réparation et visant à engager encore plus avant l'administration des Anciens Combattants dans la voie de la SIMPLIFICATION DES PROCÉDURES et de L'HUMANISATION

DES RAPPORTS AVEC LES USAGERS.

M. le Président de la République a publiquement marqué à plusieurs reprises sa volonté de transformer les rapports entre les administrés et l'administration et de conforter ainsi les fondements mêmes de notre société libérale et démocratique. Le Premier Ministre, M. Raymond BARRE, en exposant le programme de Blois avait inclus dans les objectifs prioritaires de la majorité cette amélioration des relations entre l'administration et ses ressortissants.

Ces intentions se sont traduites par diverses mesures concrètes dont, notamment, la publication en 1978 d'un « Guide de vos droits et démarches » complété et mis à jour pour 1979 destiné à donner au citoyen le maximum de renseignements pour lui permettre, dans ses relations avec les différents services administratifs concernés, de trouver le bon interlocuteur et de s'adresser à lui avec un dossier dûment constitué.

Cette information de l'usager des services publics va de pair avec une simplification des procédures administratives et avec une limitation du nombre de pièces à produire.

Voici les récentes mesures prises par M. Maurice PLANTIER, Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants qui concernent le Département ministériel dont il a la charge :

- **Attribution de la carte** : des instructions ministérielles ont été données aux services pour déconcentrer la procédure d'attribution de la carte du combattant.
- **Unification des demandes** : il a été prescrit aux services d'unifier les demandes de carte et de retraite de combattant.
- **Dossier de pension** : des lettres-types sont envoyées aux postulants à pension pour les informer de l'état d'avancement de leurs dossiers.
- **Soins gratuits** : l'application de l'informatique est prévue pour le paiement des médecins, pharmaciens et auxiliaires médicaux agissant en matière de soins gratuits.

- **Attribution de pensions** : déconcentration de certaines décisions.
 - **Simplification du fonctionnement de la Commission Consultative Médicale.**
 - **Orphelins de guerre** : dispense des orphelins de guerre reconnus atteints d'une infirmité incurable de se soumettre à une nouvelle expertise médicale à leur majorité ou au décès de leur mère pour le maintien de la pension d'orphelin (décret n° 78-773 du 12 juillet 1978 - Journal Officiel du 22 juillet 1978).
 - **Actualisation du statut de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre** : Cette actualisation est en cours, elle tient compte de l'importance de la dernière génération du feu (Afrique du Nord).
-

OFFICE NATIONAL
DES ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE

Le Préfet, Directeur Général

Lettre-circulaire O.N. n° 3321

**O B J E T : Notification des décisions de rejet des demandes
de carte du combattant**

Il a été porté à ma connaissance que certains services départementaux de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre font parvenir aux intéressés, par l'intermédiaire des mairies, les notifications de rejet des demandes de carte du combattant.

J'ai l'honneur d'appeler tout spécialement votre attention sur les inconvénients qui en résultent.

L'entremise des maires peut certes se justifier lorsque la carte est accordée. C'est ainsi qu'il a paru opportun, aux termes de ma lettre-circulaire n° 11834 du 28 décembre 1977, toujours applicable, d'autoriser les maires, dans la mesure où ils le souhaitent, à « remettre personnellement la carte du combattant à leurs administrés auxquels cette qualification est reconnue ».

En revanche, cette procédure, pour des raisons psychologiques évidentes, peut s'avérer très regrettable, plus particulièrement dans les petites communes, dès lors que les postulants sont contraints de se rendre à la mairie pour se voir notifier le rejet de leur demande.

C'est pourquoi je vous saurais gré de veiller à ce que les services départementaux de l'Office National procèdent eux-mêmes, conformément aux prescriptions de la circulaire O.N. n° 3305 du 4 octobre 1978 (II 1° c et 2°), à la notification individuelle, par courrier adressé au domicile de l'intéressé, de toutes les décisions de rejet auxquelles peuvent donner lieu des demandes de carte du combattant.

Le Préfet,
R. HECKENROTH
Directeur Général
de l'Office National des A.C. et V.G.

 **RHIN ET MOSELLE**
ASSURANCES FRANÇAISES

le plus **"koumia"** des groupes de
compagnies d'assurances

Maurice DUBARRY
Directeur-Adjoint

78, Route de Paris
69260 LYON-CHARBONNIERES

Bernard MERLIN
Inspecteur

27, Place St-Thiébauld
57000 METZ

Pierre SALANIE
Agent Général

Le Haut de la Côte
46220 PRAYSSAC

Henry ALBY
Inspecteur Principal

« Bordeneuve »
31380 MONTASTRUC-LA-CONSEILLÈRE

Renaud ESPEISSE
Sous-Directeur

1, Rue des Arquebusiers
67000 STRASBOURG

Michel LEONET
Président Directeur Général
Rhin et Moselle - Assurances Françaises

1, Rue des Arquebusiers
67000 STRASBOURG

78, Route de Paris
69260 LYON-CHARBONNIÈRES

50, rue Taitbout - 75009 PARIS

Marcel NICLAUSSE
Agent Général

68, Avenue Georges-Clémenceau
83700 SAINT-RAPHAËL

Adresses des
ANCIENS des GOUMS et des AMIS des GOUMS
chez lesquels vous trouverez toujours le MEILLEUR ACCUEIL

UNION - SÉCURITÉ

13, RUE SAINTE-CROIX DE LA BRETONNERIE - PARIS - 4°
Téléphone : 887-2186 + 3022

M. LESAING - Directeur

CHAUSSURES - BOTTES - VÊTEMENTS - LUNETTES - CEINTURES - CASQUES
GANTS DE PROTECTION - CIVIÈRES - BOÎTES A PANSEMENTS...

FOURNISSEUR DES GRANDES INDUSTRIES

bar - brasserie

" LE SIROCCO "

- Apéritifs Kémia
- Spécialités - Plats
- Sandwichs variés

Madame SARRAZIN, fille de Goumier
vous réserve le meilleur accueil.

59, Rue de Lancry - 75010 PARIS - Tél. 208.24.48

S.A.R.L. au Capital de 20.000 F

R. C. PARIS B 784 437 238

Si vous êtes de passage à GRENOBLE...

L'HOTEL RESTAURANT

" Les Oiseaux " ★★A

22 Chambres - Entièrement neuf

à **CLAIX** 8 km au Sud de Grenoble - RN 75 (Nice)

Réservez : Tél. (76) 98-07-74

recevra avec plaisir tous les anciens
Goumiers et leurs familles

Remise spéciale

Calme total, Verdure, Panorama des Alpes, Parc,
Parking privé, Garage, Piscine.

Un Hôtel où l'on dort bien...

Un Restaurant de bonne cuisine (tenu par Mme VAGNOT)

Éditions A. V.

Directeur André MARDINI

Insignes Militaires, de Sociétés et Industriels
Breloques - Médailles - Coupes

172, Rue du Temple - PARIS 3°

PHILIPPE POULIN

MASSEUR - KINÉSITHÉRAPEUTE

Diplômé d'état

agréé de la Sécurité Sociale

160, Grande Rue - 92 / SÈVRES

(S.-&-O.)

Tél. 626-19-49

Amateurs de bons Vins...

● Adressez-vous au **Commandant LAVOIGNAT**
84230 CHATEAUNEUF-DU-PAPE

Vins issus directement de la propriété

PRIX KOUMIA